

Mathieu
GABORIT

COEUR DE PHÉNIX

Roman



 **SAGELONNE**

Les Chroniques des Féais

Mathieu Gaborit

Cœur de Phénix

Les Chroniques des Féals – livre premier



Bragelonne

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

© Bragelonne, 2000-2003

3^e tirage : août 2003
Illustration de couverture :

© Michael Whelan / via Thomas Schlück GmbH

ISBN : 2-914370-00-8
Bragelonne
35, rue de la Bienfaisance 75008 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr
Site : <http://www.bragelonne.fr>

À la mémoire de Renée Gaborit

Au travers de ce roman, je voudrais remercier les personnes suivantes :

Laure, chat doré.

Stéphane Marsan et son travail inestimable sur ce livre.

Mes parents, que j'aime tant.

Capucine, petite sœur chérie.

Suzanne Gandouin, très chère grand-mère.

Simone Dix-Neuf, qui me pardonnera l'excès d'opium.

Fabrice « Random » Diez et Samuel « Hyperion » Jacques,
amis et complices de mes insomnies...

Alexandre Briand, l'ami de pleine lune.

Tof, si loin et si proche.

Charles Maisonneuve, et ses pages tournées.

Fabrice et son talent, Katia et sa douceur.

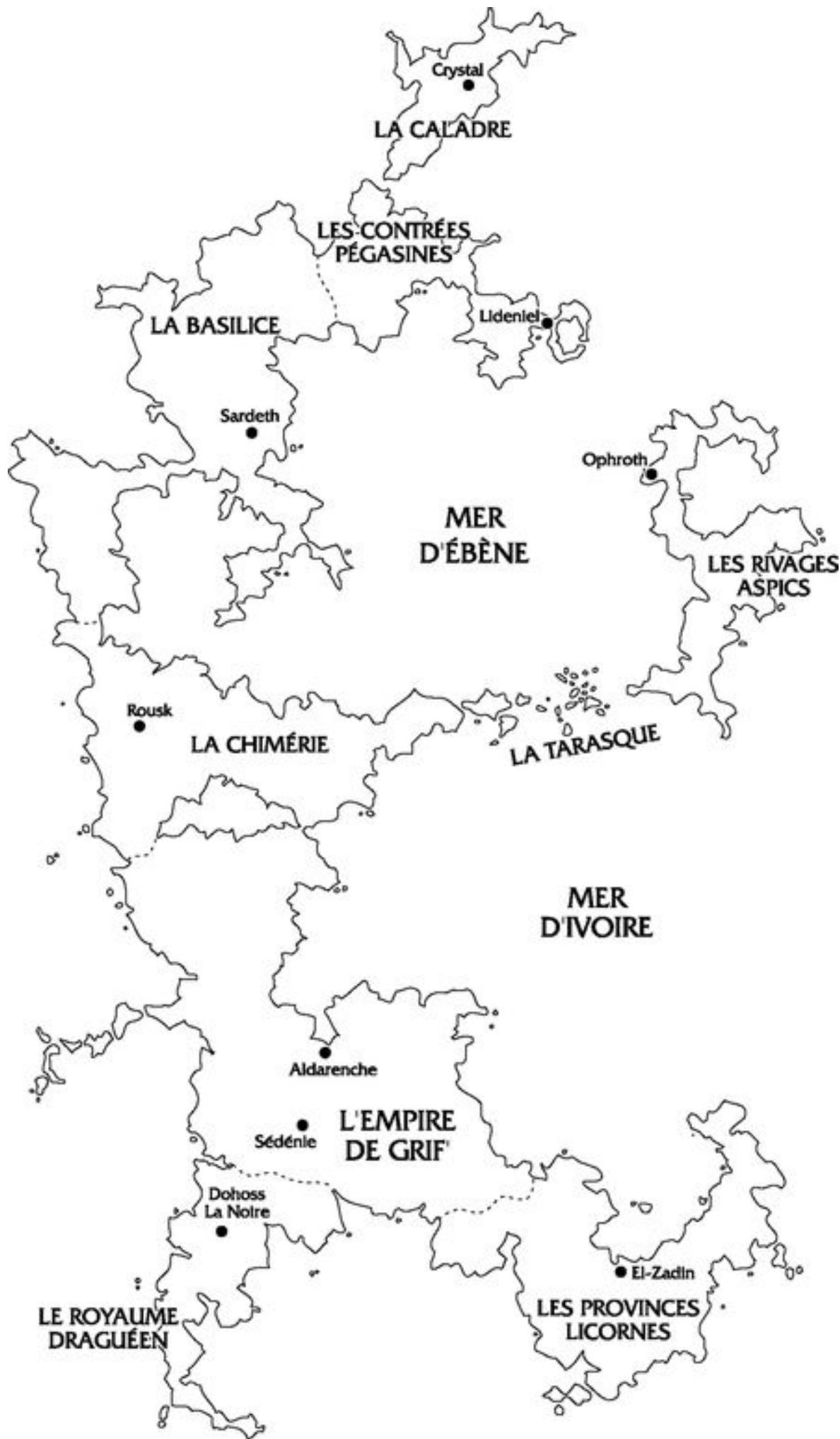
Isabel, Jean-Pierre, leurs enfants et petits-enfants.

Petit clin d'œil à Alice la conteuse.

Tarcisius et Agnès, qui m'ont cédé bien plus qu'un nom.

Barbara, Alain, Dave, Manu, Henri, toute l'équipe de Bragelonne. L'équipe d'Appeal et Carlo « Why ? » Fabricatore pour m'avoir accordé une liberté précieuse.
Guillaume, enfin, dont le souvenir est éternel.

M.G.



Prologue

Les dernières lueurs du jour incendaient la ligne d'horizon. L'enfant observait avec mélancolie le spectacle du brasier mourant. Déjà, une brise légère et froide coulait le long de la plaine, entraînant des lambeaux de brume puisés à la rivière proche. Réprimant un frisson, le jeune garçon, penché à la lucarne de la roulotte, pouvait presque entendre le cours d'eau en contrebas...

— Il commence à faire froid, souffla une voix douce.

L'enfant ne se retourna pas, devinant que le regard tendre de sa mère s'était levé des pages de son livre pour se poser sur lui. Enveloppée dans une couverture de laine, elle lisait à l'éclat vacillant d'une bougie, scrutant l'usure de la cire comme le compte à rebours de la nuit. Assise dans un fauteuil de cuir brun qu'elle tenait d'un vieil échevin, elle lui signalait, fidèle, l'instant où il fallait se mettre au lit. Mais son fils préférait continuer à observer le crépuscule.

Peu à peu, l'ombre naissante révélait les éclats lumineux d'une bataille qui se déroulait au-delà des collines de Norsdoth. Le brouillard grimpait rapidement vers le lieu du massacre qu'il recouvrirait, bientôt, tel un linceul pudique. Le garçon écarquilla les yeux pour tenter de distinguer l'agonie de la confrontation, mais en vain. De si loin, une bataille n'avait pas plus d'ampleur qu'un feu de broussailles. Le cœur serré, il pensait aux hommes qu'il connaissait, engagés dans cette lutte fratricide.

— Je suis sûre qu'il reviendra, il sait se battre, reprit doucement sa mère, répondant à sa question muette, comme si elle lisait dans ses pensées...

L'enfant esquissa un sourire et poussa délicatement le panneau de corne qui aveuglait la lucarne. Sa mère referma son grimoire, se leva et s'allongea en silence sur le lit de chêne. Elle déplia la couverture, invitant son fils à se blottir contre elle. Faute de cheminée, ils se seraient l'un contre l'autre pour

repousser le froid. L'enfant se glissa sur la couchette et posa la tête au creux de son épaule.

— *Il fera comme les autres... osa le jeune garçon.*

Sa mère se pencha à son oreille :

— *Que veux-tu dire ?*

— *Il ne reviendra plus, lâcha-t-il dans un soupir.*

La jeune femme posa un baiser sur son front et ferma les yeux.

— *Attendons l'aube pour savoir, on ne sait jamais ce que le destin nous réserve...*

La mère ne put voir l'expression de dépit se peindre sur le visage de son fils. Il s'attarda sur les reliefs du mobilier sommaire que contenait leur roulotte. Une table basse et deux chaises sur lesquelles reposaient des vêtements usés, une bassine de cuivre rongée par la rouille et un simple coffre. Sa mère y gardait ses lectures, de la poésie surtout.

Il lança un dernier coup d'œil en direction de la fenêtre et surprit un rayon rougeoyant à travers les linteaux. L'agonie du jour balayait l'intérieur de la roulotte, à la façon d'un pinceau sanglant. Ce mauvais présage n'empêcha pas l'étrange couple de s'endormir rapidement.

L'enfant se mit à rêver...

Dans son sommeil, il se sentait plus léger. Il se vit sortir de la roulotte en planant comme font les oiseaux. Il se sentait bien. Une douce chaleur l'envahissait tandis qu'il évoluait au-dessus de la plaine, en direction des collines de Norsdoth.

Quand il survola le champ de bataille, il eut la sensation de briller comme une étoile. L'affrontement était loin d'être fini. De part et d'autre, des milliers de soldats se déchiquetaient en hurlant, fracassant leurs carapaces et leurs lames de métal.

Le garçon fut saisi d'horreur par la violence qui éclatait sous ses yeux. Le sang et les membres coupés maculaient le sol en motifs anarchiques. Les corps à corps opposaient les armures aux cottes de mailles, les archers aux lanciers, les cavaliers aux fantassins. Les chevaux piétinaient, de leurs sabots couverts

d'acier et de pointes, des hommes à terre.

L'enfant observait le combat mais n'entendait rien. Il imaginait les cris déchi-rants des blessés, les claquements des fouets et le vacarme métallique des épées. Soudain, une volée de flèches traversa le ciel et le transperça. Il perçut un souffle mais rien de plus. Les carreaux continuèrent leur vol funeste jusqu'à leurs cibles. Il chercha en vain à reconnaître, parmi ces nouvelles victimes, l'un de ceux qui venaient régulièrement profiter des services de sa mère. Ou abuser d'elle, il ne savait pas bien.

À la place, un visage apparut tout près du sien.

— Maman ? s'étonna le garçon.

Elle ne répondit pas mais posa sur lui un regard triste. Elle semblait inquiète, affichant cette expression qu'il lui avait déjà vue, une nuit, pendant son sommeil. L'enfant l'avait contemplée avec affection, ignorant comment la réconforter. Elle avait murmuré quelques phrases, un filet de prophéties à peine audibles.

Elle rêvait, elle aussi...

Mais elle ne tenait pas à effrayer son fils, celui sur qui reposait tant d'espoir. Son rôle à elle dépassait l'enjeu de cette guerre. En apparence, elle n'était qu'une fille à soldats. Comment son fils aurait-il pu comprendre qu'elle faisait cela pour lui ? Sous les assauts de ces pauvres garçons promis à la boucherie des batailles, elle se rendait invisible aux yeux de ses ennemis. Cette fois encore, en se glissant dans le sillage de cette bataille entre seigneurs rivaux, elle ne cherchait qu'à disparaître, à se fondre dans le chaos pour échapper à ceux qui étaient lancés à leur poursuite. Le danger ne s'était pas encore manifesté, mais il planait. Il les poursuivait et les pourchasserait sans répit.

Et s'ils le retrouvaient... Pourrait-elle tenter de stopper ceux qui les traquaient ? Elle n'était rien, comparée à ce que pouvait un jour devenir l'enfant. Lui ne savait rien, il n'avait pas besoin de savoir. Pas pour l'instant, du moins.

Chaque soir, elle s'endormait la peur au ventre, car, s'ils devaient la retrouver, ce serait durant la nuit. Depuis que l'enfant

était né, elle fêtait chaque nouvelle apparition du soleil. Ses premiers rayons avaient la valeur d'une promesse : il n'arriverait rien ce jour-là. Mais chaque soir, dès le crépuscule, tout recommençait.

Et ce soir, ils partageaient le même rêve...

Leurs esprits flottaient au ras des lances brandies par les derniers combattants qui s'engouffraient dans un tourbillon mortel. Un tourbillon hérissé de lames qui ondulaient tels les piquants d'un Dragon en furie.

L'enfant ne distinguait plus qu'un gouffre agité et coloré. Son attention l'appelait ailleurs, en amont du combat. Là, il remarqua une chose étrange : une flamme semblait danser au-dessus de la mêlée, progressant rapidement au milieu des soldats. Quand elle parvint à son niveau, il constata que le brasier n'était, en fait, qu'une série de torches dressées par un groupe de silhouettes noires, serrées les unes contre les autres. Elles avançaient avec détermination, sans porter la moindre attention à l'enfer qui se déchaînait autour d'elles.

Le garçon les suivit. Inexplicablement, les adversaires placés sur leur chemin baissaient la garde pour leur ouvrir le passage. Un mauvais pressentiment l'envahit.

Le groupe se trouvait maintenant dans la plaine. Le temps semblait s'accélérer. Les silhouettes laissaient derrière elles les simples mortels se massacrer. Leur objectif était ailleurs. Cela ne faisait plus aucun doute : elles recherchaient quelque chose, ou quelqu'un. Leur démarche était coulée, leurs flambeaux légèrement penchés vers l'avant, déchirant les ténèbres, alors qu'elles-mêmes portaient de longues capes couleur charbon.

Quand elles franchirent la rivière d'une seule enjambée, l'enfant comprit que cette escouade nocturne se dirigeait vers lui... lui et sa mère. Il ne savait pas pourquoi, mais il en était persuadé.

Il était aussi convaincu d'une chose : ces hommes venaient les tuer !

Les assassins se confondaient avec la nuit. Au nombre de

treize, ils se glissaient jusqu'à la roulotte et l'encerclaient à pas lents. D'une main, ils brandissaient leurs torches, de l'autre, ils s'accrochaient fermement à la garde ouvragée d'une épée d'onyx. Comme pour accomplir un rituel magique, ils abattirent chacun de leurs flambeaux à un coin de la roulotte et regardèrent monter les flammes dans un silence absolu.

L'enfant s'éveilla en sursaut et flaira d'instinct le danger.

— Maman ? gémit-il.

La jeune femme était déjà réveillée, accroupie au centre de la pièce, immobile comme une louve prête à bondir. Elle avait raflé l'épée courte qu'elle posait chaque soir sur le coffre qui contenait ses précieux grimoires. Elle adressa un geste rapide à son fils, lui intimant de ne pas bouger.

Les mystérieux assaillants s'étaient regroupés dans l'axe de la porte et frémisaient sous leurs capes bercées par le vent.

La meute s'impatientait.

Le meneur récita une incantation entre ses dents. La magie lui coulait des lèvres. Un son rauque jaillit finalement de sa gorge et donna le signal de l'attaque. Au même moment, la teinte des flammes, qui commençaient à ronger les flancs de la roulotte, vira au vert sombre. Le feu des ténèbres.

À la lueur des flammes impies, l'homme révéla sa face cadavérique. Il recula pour prendre son élan et se jeta de toutes ses forces contre la porte, qui céda avec un craquement sinistre. Sa silhouette noire se découpa dans le rectangle lunaire de la porte. Les yeux agrandis par la terreur, l'enfant chercha la main de sa mère et ne rencontra que du vide.

Elle se dressa entre son fils et l'adversaire, la lame pointée devant elle. Puis elle vit les complices de l'assassin pénétrer à leur tour dans la roulotte, trois, puis quatre.

Ils lui barraient l'entrée. Elle se dirigea aussitôt vers la lucarne, mais un rideau de flammes s'y engouffra, accompagné d'une épaisse fumée opaque. Impossible de sortir par là aussi. Ils étaient pris au piège.

D'une main, elle tira son fils hors du lit et le poussa derrière

elle.

— *Ne bouge pas, mon trésor..., toussa-t-elle en gardant ses assaillants en respect.*

Des larmes coulaient sur le visage de la mère. L'enfant ne sut si c'était à cause des émanations brûlantes ou de la peur de la mort qui s'approchait d'eux. Cette mort qui prenait, ce soir, la forme d'une horde sombre et implacable.

Les assassins levèrent leurs épées d'onyx.

La mère para la première lame : détournée de sa trajectoire, elle se planta avec un bruit sec dans une latte du plancher. La seconde visait son cou et au dernier moment, elle parvint à rejeter la tête en arrière pour éviter son tranchant acéré. La troisième, en revanche, atteignit son but. Elle s'enfonça dans son ventre et ressortit entre ses reins. Un sang vermeil jaillit à la pointe de l'épée.

Une clamour sinistre monta du groupe des assaillants.

Mon fils, pensa aussitôt la jeune femme. Elle tituba, buta contre l'enfant et se mit à trancher l'air, dans l'espoir de faire reculer leurs ennemis. Ceux-ci poussaient à présent des cris stridents, excités par l'odeur du sang qui gouttait abondamment sur le plancher — des bêtes sauvages, des prédateurs prêts à lécher les blessures de leur proie avant de planter leurs crocs dans ses entrailles.

Dans l'esprit de l'enfant, la colère l'emporta sur la peur qui lui glaçait les os. Il écarta le bras qui le protégeait et, les poings serrés, s'élança en direction des hommes.

— *Non !* s'entendit hurler sa mère.

Le plat d'une lame le frappa au front de plein fouet. Soufflé par le choc, il roula contre un pan de mur de la roulotte et heurta un pied de la table. Il sombra dans l'inconscience alors que les assassins se ruaien sur la silhouette chancelante et déjà lointaine de sa mère. La curée pouvait commencer.

Sur les collines de Norsdoth, un soldat à l'armure écarlate s'écartait de la bataille pour observer l'horizon... Au loin, il vit

une lueur verdâtre et une colonne de fumée plus sombre que la nuit s'élever vers les étoiles pour les engloutir.

Chapitre premier

Le village de Sédénie se nichait au cœur de l'Empire de Grif' dans l'ombre des cimes de la Chaîne d'Émeraude. Surplombant ce bourg anodin partagé par une poignée de vieilles familles de bûcherons, la haute silhouette d'une tour aux pierres rouges brillait à chaque apparition du soleil comme la lueur d'un phare au-dessus du vallon. C'était un édifice impressionnant : large de vingt coudées, culminant à plus de cent, elle imposait d'emblée un respect mêlé de crainte. Où que l'on se trouve dans la vallée, elle accrochait le regard et, lorsque les lueurs de l'aube ou du crépuscule semblaient la rendre incandescente, on murmurait son nom empreint de mystère : la Tour Écarlate.

Ceux qui vivaient à l'intérieur se montraient rarement dans les ruelles glacées de Sédénie. On savait seulement que l'édifice, construit à l'écart bien avant que ne naisse le bourg lui-même, abritait les membres d'une guilde mystérieuse, auxquels les fermiers des alentours venaient vendre leurs produits. Ils y vivaient nombreux, en religieux reclus, ne recevaient pas de visiteurs et si, par hasard, l'un de ces individus vêtu d'une simple robe de bure venait à descendre le coteau et à s'éloigner de la Tour, il ne s'approchait pas du village et ne parlait à personne.

Pourtant, au plus fort de l'hiver, lorsque la neige avait coupé la seule route menant au-delà des montagnes, les anciens contaient les légendes liées à cette tour couleur sang. Ils consentaient à évoquer des silhouettes encapuchonnées au regard étincelant comme des rubis. Ils décrivaient surtout le vol majestueux et grondant de créatures de feu qui prenaient leur envol depuis le couronnement de la Tour.

Mais aucun d'entre eux ne connaissait la stricte vérité qui, à l'aube des temps, avait confié une charge extraordinaire à la guilde. Des tours identiques s'élevaient dans chaque royaume du monde, blotties depuis toujours dans des grandes cités ou des forêts profondes ; et dans le secret de leurs murs écarlates, des

hommes avaient fait le serment de consacrer leurs vies aux plus fabuleuses des créatures et à œuvrer à leur Renaissance.

Les Phénix.

Dans la Tour Écarlate, Januel venait de fêter son dix-septième anniversaire. À la pointe du jour, il s'était levé au son familier de la cloche. L'esprit embrumé, il avait fait quelques pas jusqu'à la meurtrièr qui fil-trait la seule lumière autorisée dans la chambre d'un disciple. Le fin rectangle découpé dans la pierre livrait la même perspective depuis trois ans : un vallon creusé par le filet argenté d'une rivière poissonneuse, les touffes vertes des buissons bordant la forêt et, plus loin, en contrebas, les maisons au toit de chaume du village de Sédénie.

En pareille circonstance, Januel s'employait surtout à saisir l'éveil des Sédéniens qu'il considérait comme une manifestation simple et heu-reuse de la vie. Cette soif insatiable de vie qui brûlait dans son cœur consentait à s'apaiser lorsque, à la faveur d'un volet ouvert, il pouvait saisir l'image douce et fugitive d'une femme qui rassemblait ses enfants autour du pain blanc et du lait de chèvre. Ou apercevoir à l'orée de la forêt un puissant gaillard embrasser son épouse et quitter le seuil de sa demeure pour une dure journée de travail. Ils avaient le teint mat et les cheveux clairs des gens de la région, contrairement à Januel, dont les courtes mèches noires encadraient la pâleur de son visage. Dans quelques années, sans doute, les feux intenses des ateliers de la Tour lui auraient fait une peau blonde, comme celle des maîtres de la guilde. À cette pensée un sourire étira ses lèvres et il changea de position pour obtenir une autre vue des environs. La pierre froide fit frissonner son épaule nue.

Bien qu'il logeât dans la Tour depuis trois ans, il ne se lassait pas de ces moments si précieux à ses yeux. C'était toujours la même existence qui se déroulait aux alentours, le travail des forestiers, les enfants qui cou-raient, la réunion des femmes au lavoir... Pourtant, elle avait pour lui tant d'attrait que le simple fait de l'observer le remplissait de joie. Non que la vie de la guilde ne

lui convînt pas, au contraire. Certes, la discipline imposée par les maîtres était inflexible, elle réglait les journées des disciples avec la plus rigoureuse exactitude et Januel se pliait de bonne grâce à cet engagement de chaque instant exigé par l'Asbeste, la doctrine des phéniciers. Il ne souffrait pas de devoir rester enfermé entre ces murs noircis par la fumée des brasiers. S'il se montrait, selon ses maîtres, un excellent disciple, sans doute était-ce dû à son amour de la vie qui le dotait d'un atout majeur pour la Renaissance.

Dans le bois retentirent les premiers coups de hache, les appels et les rires sonores des bûcherons entre les épais troncs bruns. Januel attendait ce signal pour commencer à se préparer. Il se décida à détourner le regard des attractions du monde extérieur et murmura un court verset de l'Asbeste. Il s'approcha d'une chaise dont le dossier supportait le poids d'une lourde robe de bure qu'il enfila. Il se pencha ensuite sur une bassine d'eau pour y plonger les mains et coiffer la broussaille de ses cheveux. Puis, alors que la cloche sonnait à nouveau pour annoncer le repas servi dans le réfectoire, il sortit de sa chambre pour se hâter vers la grande salle où les trente disciples de la Tour partageraient leur maigre pitance.

Il passa devant les portes entrouvertes des cellules voisines et se dirigea vers l'escalier à la lumière des bougies encastrées dans les murs. Les marches étroites descendaient en colimaçon dans les sombres entrailles de la Tour. À chaque étage, d'autres jeunes gens en robe brune surgissaient de leur chambre. Certains se bousculaient en riant, sachant qu'ils ne risquaient pas de heurter l'un de leurs supérieurs. Les maîtres n'étant qu'une dizaine, ils se restauraient avant les disciples, leur laissant le réfectoire entier pour qu'ils puissent tous y prendre place.

Sous la voûte sombre du réfectoire, le brouhaha s'amplifiait avec l'arrivée des derniers disciples. De longues tables de bois, pourvues de bancs et semées d'écuelles, de gobelets et de cuillères, étaient disposées en cinq rangées et occupaient tout l'espace de la salle circulaire. Ce simple mobilier de bois reflétait la rigueur

exigée par la guilde. Aucune ostentation ne devait détourner les jeunes phéniciers de leur labeur quotidien. En revanche, nulle règle de silence ne s'imposait à l'heure des repas. La guilde, qui considérait que la parole valait autant qu'une abondante nourriture, n'hésitait pas à encourager ses disciples à s'exprimer, à se montrer spontanés et expansifs. Dans la relation étroite que les jeunes adeptes devaient développer avec les Phénix, l'Asbeste se révélait aussi un art de la confidence.

Il fallait donc se contenter d'un bout de fromage, d'une soupe chaude et de quelques baies au goût fade. Mais Januel n'y attachait aucune importance. Par le passé, il avait déjà croisé le spectre de la famine à deux reprises et lui avait survécu.

Il se faufila jusqu'au pupitre du maître qui présidait le repas et le salua en joignant les mains, paume contre paume et les doigts ouverts – un geste qui, dans la guilde, exprimait la forme d'un brasier, symbole de l'Asbeste. En réponse, l'homme à barbiche blanche opina du chef et lui fit signe de s'installer. Le bruit des robes de bure froissées emplissait le réfectoire, ponctué par les sons mats du bois qui s'entrechoque et des raclements des bancs sur le dallage de pierre. Les disciples s'asseyaient face à face, accueillant leurs voisins d'un mot bref avant de se concentrer sur le contenu de leur écuelle. Januel se prit à envier leurs traits calmes et sereins qu'effleureraient les rais de lumière issus des meurtrières. Sa nuit avait été agitée, une fois de plus, et l'eau fraîche du réveil n'avait pas suffi à en disperser l'impression.

Januel prit place au côté de Sildinn, le seul véritable ami qu'il comptait parmi les disciples. Le garçon était mince et élancé, presque maigre à en juger par ses joues creuses. Avec ses airs dégagés, ses cheveux fins qui glissaient dans son cou et ses pupilles bleu vif, Januel comprenait qu'on le trouve séduisant... et, à entendre Sildinn, nombreuses étaient celles qui partageaient cet avis.

Les yeux gonflés de sommeil, le garçon lui adressa un sourire complice :

— Je suis rentré il y a moins d'une heure... murmura-t-il.

Januel se pencha de son côté :

— Qui est-ce, cette fois ?

— Laïa...

— Encore elle ? s'exclama Januel.

— Par la Flamme, gronda Sildinn sans se départir de son air coquin, parle moins fort, tu vas alerter toute la Tour !

Januel jeta un œil sur leur entourage. Deux disciples semblaient effectivement avoir levé le nez dans leur direction mais avaient aussitôt repris le cours de leur repas. Il baissa la voix, gêné par la lueur qui couvait dans les yeux de son ami :

— Tu as tort de prendre des risques à la veille de la cérémonie.

— Oui, j'ai tort, fit-il en lui pinçant l'avant-bras. Mais j'ai passé la nuit dans les bras de cette diablesse. Une nuit... ah, Januel, comment te dire ?

— Ne cherche pas, je ne veux rien savoir, l'interrompit-il d'un ton sévère. Tu sais très bien que nous n'avons pas le droit de sortir de la Tour. Il doit y avoir de bonnes raisons pour cela.

— Ah oui ? Lesquelles ? fit Sildinn, malicieux.

— Eh bien... La guilde nous dévoile des secrets qu'elle ne voudrait pas voir tomber dans d'autres mains. Et si on t'enlevait ?

— Qui donc ? Une fermière ? (Il réprima un rire.) Non, épargnemoi ces fadasises. Si tu savais... Laïa... Impossible de lui résister !

Le souffle fiévreux de Sildinn glaça Januel. Il disait tout de la véri-table raison pour laquelle les disciples ne devaient pas quitter la Tour. Si une fille occupait les pensées d'un phénicien, elle le détournait des seuls êtres dont il devait se préoccuper. Et alors, les risques étaient immenses...

— À tes yeux, elle vaut une Renaissance ? rétorqua-t-il finalement. Sildinn se baissa vers son écuelle et y attrapa une baie qu'il dépouilla lentement de son écorce.

— Aucun d'entre vous ne peut m'égalier, Januel. Aucun... Les maîtres le savent et, même s'ils découvrent mes escapades nocturnes, ils se tairont. Crois-moi, j'apprends autant entre les

cuisse de cette fille qu'auprès de nos supérieurs. Son feu vaut bien celui d'un Phénix !

Il partit d'un rire satisfait. Januel esquissa une grimace. Il savait que l'orgueil n'était pas un véritable défaut : il fallait une grande confiance en soi pour être capable de s'opposer à un Phénix et le contrôler. Mais il regrettait parfois que Sildinn fasse preuve d'une telle arrogance. L'Asbeste recommandait aussi le doute en toute chose, ou du moins la circonspection. Aucune Cendre ne ressemblait à une autre, aucune flamme ne réagissait de la même manière. Januel craignait que les certitudes de Sildinn ne deviennent un poison. Son ami suivait un mauvais chemin, il en était convaincu. Pour autant, pouvait-il le lui reprocher ? Sildinn avait fait la preuve qu'il serait dans quelques années l'un des plus jeunes maîtres phéniciers. Il présidait aux Renaissances avec une facilité déconcertante, se jouant des caprices des Phénix tout comme de ceux des femmes qu'il séduisait. La cérémonie le verrait certainement accéder au rang qu'il convoitait.

À dire vrai, un songe l'avait éclairé sur leur amitié. Il s'était révé sous la forme d'un dauphin fendant joyeusement les vagues dans le sillage d'un navire, tels ceux qui nagent dans les eaux de la Tarasque... Un navire dont la figure de proue avait le visage de Sildinn.

Bien que l'allégorie délivrée par ce rêve fût des plus claires, Januel ne concevait nulle jalousie envers son ami. La notion de hiérarchie lui importait peu. Il avait bien sûr du respect pour ses maîtres, mais il n'avait pas hâte de se hisser à leur niveau. Le talent de Sildinn méritait les honneurs et Januel était heureux qu'il soit reconnu. Quant à lui, il s'attachait à faire de son mieux et n'était pas anxieux. D'autres soucis planaient sur ses nuits...

Une pression de Sildinn sur son poignet l'arracha à ses rêveries :

— Voilà maître Ignence...

Son apparition à l'entrée du réfectoire avait brutalement soufflé un vent de silence sur les tables. Le geste suspendu, les disciples s'étaient tus et retenaient leur respiration en présence du

doyen de la Tour. La vieillesse n'avait pas épargné ce corps chétif qui avait présidé aux plus grandes Renaissances de l'Empire. Ses bras nus étaient si maigres qu'on aurait dit des brindilles, son cou grêle semblait à peine en mesure de soutenir son visage ovale où brillaient deux globes vitreux. Les flammes d'un Phénix impérial avaient condamné ses yeux à l'obscurité. Le doyen offrait de la sorte un avertissement permanent à l'assemblée des disciples : sa cécité témoignait du danger de manipuler les oiseaux de feu. Un contrôle trop précaire, un geste mal ajusté ? Personne ne savait en réalité quelle avait été la faute d'Ignence. Une chose était sûre : cette unique défaillance avait suffi à lui coûter l'usage de ses yeux. Depuis cet horrible accident, Ignence était définitivement aveugle, mais ses autres sens s'étaient aiguisés pour compenser ce handicap. Son autorité sur la Tour s'en était même trouvée renforcée, l'effroi s'ajoutant au prestige.

Le doyen apparaissait dans l'encadrement de la porte, vêtu d'une robe de bure identique à celle des disciples. Le seul signe distinctif de son rang était la marque de la Guilde-Mère entre ses deux arcades sourcilières – une flammèche entourée d'un cercle incrustés au fer rouge. Ses lèvres bougeaient légèrement sans émettre le moindre son. Il avait l'air de chevroter, mais les disciples pétrifiés ne s'y trompaient pas. La bénédiction rituelle commençait.

Lentement, le maître tourna la tête de manière à embrasser l'assemblée tout entière. Puis, sans qu'aucun bruit ne perturbe cet examen matinal, il entreprit de dévisager chaque disciple. L'acuité de ce regard aveugle les obligeait à baisser les yeux pour ne pas l'affronter. Même Sildinn dut céder, les lèvres pincées, et inclina la tête en maugréant.

Un seul y résista. Le cœur ouvert, Januel rencontra pleinement les yeux blancs du doyen et eut l'impression de s'y engouffrer.

Il tressaillit mais ne put s'en détacher. Il ressentit aussitôt de plein fouet le profond désarroi que couvait ce regard. Ce n'était pas la première fois. En pareil moment, il se sentait capable de

distinguer la vie au-delà de ce voile vitreux qui avait scellé les yeux du phénicien. Contrairement aux autres disciples, il lisait le cœur du vieil homme et non ce qu'il représentait.

Le doyen s'attarda sur lui durant de longues secondes. Se rendait-il compte de ce qui se passait ? Le prenait-il pour un insolent ? Les questions résonnaient dans l'esprit de Januel, comme à chaque fois que cela se produisait. Avec la plus pure spontanéité, il pénétrait un inter-dit et bravait tacitement le pouvoir d'Ignence. La honte et la crainte s'insinuèrent dans l'esprit du jeune homme. Quelle audace ! Il n'arrivait cependant pas à s'en effrayer. C'était si naturel... Du reste, il n'en avait parlé à personne, ni à son ami Sildinn et encore moins à maître Farel.

Januel sortit brusquement de sa torpeur et manqua de se lever, de bousculer tables et chaises pour rejoindre le vieillard mais une main glacée avait soudain croché son bras et dissipé l'enchantedement.

— Qu'est-ce qui te prend ? grommela Sildinn.

Il ne répondit pas, son attention tout entière captée par le mouvement silencieux des lèvres du doyen. Il crut un moment que le vieillard lui parlait mais le lien était rompu. La nacre de ses yeux ne reflétait plus rien, telle la surface d'une eau troublée par un jet de pierre.

Januel eut alors la sensation que Sildinn le scrutait, les sourcils froncés. Il n'avait pas lâché son bras et l'attrait imperceptiblement à lui comme pour le ramener sur terre.

Après avoir achevé sa prière, maître Ignence leva une main décharnée pour disperser devant lui les cendres du feu qui avait brûlé toute la nuit au sommet de la Tour. La bénédiction était prononcée. Il se détourna dans un bruit d'étoffe et disparut dans le couloir. Un soupir de soulagement salua son départ. Aux murmures succédèrent rapidement le cliquetis sourd des couverts et les conversations joyeuses.

Les joues rosies par la tension, Sildinn accentua sa pression sur le poignet de son ami et approcha son visage du sien :

— Tu as soutenu son regard ? siffla-t-il, stupéfait. Tu serais

incapable d'affronter celui d'une donzelle mais avec ce vieillard, tu peux ! Décidément, tu ne fais rien comme les autres.

— Je ne sais pas quoi dire, hésita Januel, cherchant un prétexte pour masquer son trouble. Je ne me suis pas rendu compte de ce que je faisais. Lorsqu'il a regardé vers moi, je n'ai simplement pas eu le réflexe de baisser les yeux.

— Le réflexe ? Il n'y a pas besoin de réflexe sous un tel regard, répliqua Sildinn tandis qu'ils se rasseyraient sur le banc.

— J'avais la tête ailleurs, c'est tout, fit Januel en essayant de sourire. Je pensais à ce que tu feras quand tu seras devenu l'un de mes maîtres.

Mais son ami n'avait pas l'air convaincu.

— Mmh... Attends, vous ne seriez pas liés par un secret, le doyen et toi, par hasard ? Tu me l'aurais dit, n'est-ce pas ?

Januel haussa les épaules et empoigna sa cuillère. Il savait que la jalousie qui aiguisait la voix du disciple n'était qu'une réaction fugitive. Mais il savait aussi que les jours à venir exigeaient de Sildinn une concentration à toute épreuve, une maîtrise de soi que chaque disciple avait le devoir de respecter. Il ne lui en tint donc pas rigueur, Sildinn était naturellement préoccupé par sa réussite prochaine et l'avenir radieux qu'elle lui ouvrirait.

Il se contenta de prendre un air badin et se tourna vers lui :

— Je l'admets, tu as sans doute plus de chance que moi. Sildinn leva un sourcil :

— Que veux-tu dire ?

— Tu le sais très bien. Qui, de toi ou moi, vit le mieux ce que l'Asbeste lui a accordé ? Tu es parvenu à conjuguer le talent du Feu avec celui de l'amour...

Les doigts de Sildinn se posèrent sur sa nuque avec affection :

— Et toi, petit bougre, tu manies la flatterie comme un Aspik.

— Non. J'ai à cœur que tu réussisses lorsque tu officieras sous le regard de notre empereur.

— C'est celui de l'impératrice qu'il me faudra capter, fit-il avec un clin d'œil.

— Tu ne trouves pas que tu exagères ?

— Je plaisantais !

Ils éclatèrent de rire et se mirent à manger. Mais Sildinn ne plaisantait pas, Januel en aurait juré. S'il ne prenait pas garde à fuir la compagnie des femmes jusqu'au jour fatidique, il risquait sa vie. Le lien qui unissait le phénicier à la créature au cours d'une Renaissance était exclusif. De jeunes disciples avaient été victimes de l'odeur d'une amante qui flottait encore dans leur cou ou sur leurs mains. Pour accepter de renaître et surtout de se plier à la volonté d'un disciple, le Phénix ne devait jamais éprouver le moindre doute sur son engagement. La rigueur morale de l'Asbeste se justifiait ainsi. Si le souvenir d'une femme logeait dans l'esprit du disciple, la Renaissance risquait d'être instable et de mettre l'existence du phénicier en péril. Jusqu'ici, Sildinn avait su maîtriser cet aspect cruel de l'Asbeste. Sans doute n'avait-il jamais vraiment aimé celles qui partageaient sa couche...

Pour autant, dans moins de trois jours, ses mains effleureraient les Cendres d'un Phénix impérial.

Chapitre 2

Lorsque le repas prit fin, chaque disciple rejoignit sa chambre pour y prier avant de participer aux différents exercices de la journée. De ceux qui avaient jalonné ses deux premières années à la Tour, Januel gardait le souvenir de longues heures passées auprès des maîtres pour étudier l'histoire du M'Onde.

Celui-ci tenait son nom d'une source magique primordiale, l'Onde, dont tout souvenir était perdu. Elle avait abreuvé dix créatures fabuleuses issues de la nuit des temps, dix Féals : le Griffon, le Dragon, la Licorne, la Tarasque, la Chimère, le Basilic, le Pégase, la Caladre, l'Aspic et le Phénix. Cette seule énumération donnait le vertige à Januel. Et pour les gens simples qui ne côtoyaient pas l'un de ces Féals comme lui, ces êtres dépassaient l'imagination. Il y a fort longtemps, nul ne savait exactement quand, ces créatures s'étaient livrées à une guerre totale et avaient frisé l'extinction. Les Féals survivants avaient ensuite aidé les hommes à forger des civilisations. Ils ornaient leurs blasons depuis les Origines. En leur nom, on avait édifié des royaumes et défini des cultes. De la nordique Caladre aux Provinces-Licornes du sud, et par-delà la mer, jusqu'aux Rivages Aspics, les Féals veillaient silencieusement sur le M'Onde.

Januel ne pouvait pas prétendre avoir foulé chacun de ces territoires. Durant sa jeunesse, il avait fait bien des voyages, transbahuté avec sa mère d'une ligne de front à l'autre. Terres brûlées par les feux du combat, champs de cadavres sillonnés par les détrousseurs, vallées verdoyantes hérissées d'essaims de lances et de bannières... Il avait vu tant d'hommes mourir ! Mais

les Féals étaient souvent absents de ces batailles qui n'étaient pour eux que de pauvres escarmouches. Ils se faisaient rares depuis des siècles, réservant leurs pouvoirs aux cultes et aux guildes qui les servaient.

Pourtant, quand l'occasion avait été donnée à Januel d'apercevoir le vol d'un Dragon dans un ciel de sang ou les écailles luisantes d'un Aspic au détour d'une vague, ces images s'étaient incrustées dans son âme. Rien ne pourrait les effacer, pas même le flamboiement d'un Phénix dans le secret de la Tour Écarlate. Aucun Féal n'en égalait un autre. Ils régnaien tous ensemble pour l'éternité.

Dans le silence des grimoires, Januel avait ensuite appris les étranges consonances des peuples du M'Onde, les atours de leurs cités et les valeurs que défendaient leurs nobles et leurs prêtres. Il songeait parfois avec amertume qu'il n'aurait sûrement pas l'occasion de visiter ces pays. Tout juste aurait-il un jour la possibilité de se rendre à la capitale de l'Empire de Grif', berceau du Griffon, pour rencontrer les plus grands maîtres phéniciers.

Pourtant, la guilde des phéniciers était sans terre. Chaque Féal avait donné son nom à un royaume construit en son hommage. Excepté le Phénix.

Les maîtres lui avaient expliqué pourquoi, à l'exception de tous les autres, le Phénix n'avait jamais initié la création d'un État et pourquoi la guilde était parvenue à échapper aux tourmentes des alliances. À force d'intrigues, les phéniciers avaient réussi à rester libres et neutres. Tel l'oiseau dont ils tiraient leur nom, nulle frontière ne les retenait.

Mais en même temps, la guilde n'avait pas sacrifié son autorité et son importance. Grâce à son activité unique, elle servait son Féal avec orgueil tout en étant présente dans le M'Onde entier. Trois Tours Écarlates avaient été édifiées dans chacun des royaumes afin que les rois et les empereurs puissent recourir à leurs services.

Januel fronça les sourcils alors qu'il croisait ses condisciples se ruant vers la Salle des Grimoires. Mesuraient-ils la force et

l'intelligence de leur ordre ? Il mettait à disposition de tous son fabuleux savoir-faire puisé dans la compagnie des Féals flamboyants. Les maîtres offraient leur contribution à tous les royaumes, sans distinction. Ils concluaient des accords secrets autorisant la circulation d'artefacts extraordinaires forgés au feu des Phénix.

Les Tours Écarlates ne renfermaient que des Cendres afin que les apprentis puissent s'exercer au réveil des Phénix. Tandis que le véritable trésor des phéniciers était au siège de la Guilde-Mère, à Aldarenche, la capitale. Là vivaient les grands Phénix. Là rougeoyaient les forges, la source de leur pouvoir.

Oui, les phéniciers étaient des mercenaires... Cependant, comme Farel aimait à le susurrer, leur intérêt demeurait la guilde elle-même.

Januel ne s'intéressait guère à cette histoire complexe semée d'intrigues et de trahisons qui appartenaient au passé. Il lui préférait le véritable travail du phénicien auprès des Cendres et le cruel apprentissage de la Renaissance.

Les débuts avaient été difficiles. Pendant longtemps, il avait été obligé de *garder le gant*, d'œuvrer avec une paire de gants cousus à la forme de ses mains et revêtus sur toute leur surface d'écailles de sirène. Cette précaution se justifiait au regard des nombreuses mutilations qui avaient écarté, aux premiers temps de la guilde, des disciples prometteurs. À présent, chacun possédait ses propres gants afin de dompter le feu des Phénix.

Au tout début de l'apprentissage, de simples feux de bois avaient permis aux disciples de s'habituer à la proximité des flammes. Une chaleur qui leur paraissait insupportable durant quelques semaines, et pourtant bien pâle au regard du puissant incendie que recelait le corps des Phénix lorsqu'ils prenaient forme. C'est alors que les gants devenaient nécessaires. Januel, lui, les avait relégués dans un coffre depuis trois mois, jugé apte par les maîtres à travailler à mains nues.

Dès lors, il avait pu sentir sur sa peau vulnérable le feu qui couvait sous les Cendres sacrées quand il imposait les paumes au-

dessus. Plus tard, les flammèches issues des Cendres pointaient par intermittence et, tels de pernicieux feux follets, se mettaient à danser. Elles venaient lécher les doigts du disciple tandis qu'il rentrait en lui-même, puisant courage et concentration pour repousser la douleur. Mais le courage n'était rien, en vérité : seuls les exercices sans cesse réitérés enseignaient le moyen de s'accorder doucement au mouvement des petites langues de feu. Les conseils de maître Farel avaient littéralement remodelé les doigts de Januel avec une infinie subtilité. Avec lui, il avait appris à ne pas résister à la brûlure mais au contraire à se confier à elle, à dialoguer intimement avec le Phénix dont elle était le balbutiement.

Januel gravit encore quelques marches et passa devant la lourde porte noircie qui interdisait l'entrée dans la Salle des Cendres. Il ne put s'empêcher d'imaginer les rituels qui se déroulaient à l'intérieur. Tant d'heures l'y avaient occupé... L'autre face de cette banale paroi de bois était couverte de barres métalliques pour renforcer sa résistance aux éclats enflammés. Les accidents étaient rarissimes mais les maîtres ne négligeaient aucune mesure de prudence. La porte ouvrait sur une vaste pièce où les Cendres étaient conservées dans des logements adaptés. Le moment venu pour les disciples de se confronter aux vestiges des Féals, une atmosphère d'anxiété planait sur les précieux coffrets de bronze renfermant les Cendres. Januel ne s'en souvenait que trop : une crainte sourde naissait dans les entrailles du phénicien la première fois qu'il ouvrait un coffret et ne le quittait plus jamais. Sildinn comparait ce sentiment à la visite clandestine d'un cimetière.

Les torches accrochées aux murs de pierre jetaient des ombres fugaces autour des jeunes gens, les murmures des maîtres envahissaient la pièce tandis qu'ils tendaient les mains vers les boîtes luisantes... Januel eut un sourire complice. L'effroi avait depuis longtemps fait place à la fierté d'avoir approché et tenu en main le testament d'un Féal.

Pourtant, la Renaissance éclipsait tous ces sentiments.

Une fois dans l'espace confiné de sa chambre, Januel repoussa ce flot de pensées et s'assit en tailleur à même le sol. Il joignit les mains comme le commandait l'Asbeste et ferma les yeux pour prier. Tout à l'heure, son maître Farel viendrait le chercher. Quelle que soit la leçon du jour, Januel avait maintenant conscience d'avoir franchi un cap. Le départ de Sildinn, son compagnon d'études, en témoignait. Au terme de trois années d'apprentissage, ils savaient tous deux réveiller un Phénix endormi dans sa propre Cendre. Ils l'avaient déjà prouvé. Mais Januel en resterait-il capable ?

L'anxiété l'étreignit. Tel l'immortel oiseau, son passédormait dans les cendres. Il n'en avait rien révélé. Personne n'imaginait ce qu'il avait vécu avant d'être accueilli dans la Tour. Pas même ses maîtres. À moins qu'Ignence ?... Januel secoua la tête. Il ne fallait pas que ce doute le trouble et le fasse faiblir. Seule comptait la maîtrise de son art de phénicien, l'art du Feu. Les souvenirs ne devaient pas l'entamer.

Il achevait sa prière lorsque Sildinn pénétra dans sa chambre sans s'annoncer. Après s'être séparés au réfectoire, ils ne devaient, en théorie, se retrouver qu'au souper. Dressé sur le seuil, les yeux pétillants, il souffla :

— L'heure est venue !

— Tu pars ? fit Januel en se redressant. Je croyais que nous devions tous nous réunir pour l'occasion ?

— Moi aussi, mais que veux-tu ? On vient juste de me prévenir...

Januel ne trouva pas la force de sourire. En cet instant, c'était une page de leur vie qui tournait. Il s'approcha de son ami et happa ses mains dans les siennes :

— Je suis si heureux pour toi...

— Un jour, tu seras à ma place.

— Bien sûr ! s'exclama-t-il en le serrant contre lui. Sois prudent, surtout. N'oublie pas que ce Phénix sera un redoutable adversaire.

— Maître Dirio sera avec moi. Nous partons ensemble.

La citadelle impériale se trouvait à un peu plus d'une journée de marche de Sédénie. L'empereur de Grif' s'y retirait à la fin de l'automne pour y fêter son anniversaire en compagnie de ses proches, de la cour et de nombreux diplomates venus du M'Onde entier. Sildinn avait pour mission de faire renaître le Phénix que la guilde avait offert à l'empereur. Le Phénix impérial était, disait-on, des plus puissants. Il représentait à la fois un signe d'allégeance de la guilde et un atout dont l'Empire s'enorgueillissait. Sildinn devrait démontrer la force et la grandeur de l'empereur devant les émissaires étrangers. Mais aussi le pouvoir des phéniciens.

— Ce sera un grand jour pour toi, murmura Januel en repoussant son camarade. Maintenant, sauve-toi avant que je ne devienne jaloux.

— Alors que tu as le champ libre pour courtiser Laïa ?

Ils rirent tous deux de bon cœur et Sildinn, la main posée sur le cœur, lui confia :

— Tu me manqueras.

— Je l'espère bien.

Januel marqua un silence, le regard fixe. Puis, choisissant ses mots avec soin, il ajouta :

— Ferme ton esprit, mon ami. Il y aura sans doute des femmes d'une très grande beauté à cette fête. Ferme ton esprit mais également ton cœur. Tu dois appartenir à l'Asbeste jusqu'à ce que le Phénix déploie ses ailes et s'incline devant l'empereur.

— Ne te fais pas de souci.

Dans les yeux sombres de son compagnon, Januel lisait une profonde exaltation qui réjouissait son âme. D'une certaine manière, il partait aussi avec Sildinn, car il serait à ses côtés de toute la force de ses prières. Il éprouva soudain une grande fierté et se jeta vers lui pour l'étreindre une dernière fois.

— Je dois partir, dit finalement Sildinn, les yeux humides. On se reverra.

Tandis que son ami sortait en hâte de sa chambre et disparaissait dans l'ombre, Januel chuchota :

— Tu sais que tu n'as pas le droit d'échouer. Pour nous tous...

De nombreux disciples étaient à leurs meurtrières pour suivre le départ de maître Dirio et de Sildinn, son fidèle disciple. On se doutait que l'honneur fait au garçon dissimulait en réalité une épreuve cruciale. Elle déciderait s'il était digne de figurer parmi les rares phéniciers admis à la cour impériale. Si l'empereur appréciait la Renaissance, il pourrait se montrer généreux et octroyer des terres ainsi qu'un titre de noblesse. Par le passé, des disciples avaient profité des largesses impériales. Et ce qui profitait à un phénicien profitait toujours à la guilde.

Ce départ était aussi une occasion pour les jeunes phéniciens de se gorger du paysage. Il n'était pas rare qu'ils se rassemblent pour voir chaque semaine les villageois venus les approvisionner. À la nuit tombante, ils grimpait en petits groupes le sentier escarpé qui menait à la Tour, chargés de paniers de fruits et de légumes. Avant même qu'ils n'arrivent au pied de l'énorme cheminée rougeâtre, un maître phénicien au visage fermé, vêtu d'une robe de bure, leur ouvrait la grande porte de bois noir clouté. Il payait les villageois un bon prix avant de se retirer à l'intérieur du bâtiment, dont les Sédéniens curieux n'avaient pu percer l'obscurité. Dès le lendemain, de nouvelles rumeurs couraient dans les ruelles à propos des prêtres mystérieux...

Comme les autres, Januel suivit des yeux les deux silhouettes encapuchonnées. Sildinn n'avait jamais été pour Januel un véritable confident. Du reste, ils étaient si différents l'un de l'autre que les autres disciples s'étaient toujours demandé ce qui pouvait les rapprocher. Les années s'écoulaient lentement dans la pénombre savamment aménagée de la Tour et Januel avait dû y apprivoiser la solitude, lui qui auparavant avait vécu très entouré. Sildinn et ses frasques s'étaient donc révélés de bonne compagnie. Et puis, il s'intéressait bien trop à lui-même pour questionner Januel, ce qui faisait parfaitement l'affaire.

Januel s'attendait à ce que Sildinn se retourne pour le saluer une dernière fois. Mais les voyageurs continuèrent leur chemin,

imperturbables. Januel les accompagna du regard jusqu'à ce qu'ils disparaissent au détour d'une rue de Sédénie.

Alors, le cœur pincé, Januel se détourna et gagna à pas lents les appartements de maître Farel, celui qui l'avait guidé comme un père sur les chemins tortueux de la guilde des phéniciers. Sous cette ombre tutélaire, Januel goûtait l'humilité, la relation à un mentor semblable à ses pères de jadis.

Mais Farel était son maître, pas son ami. Désormais il serait seul.

Chapitre 3

Maître Farel vivait au sixième étage de la Tour. Il occupait un bureau en quart de lune soutenu par des poutres de bronze. Consacrés à d'innombrables étagères qui croulaient sous le poids des parchemins et des codex, les murs étouffaient les bruits de la Tour et créaient une atmosphère propice à l'étude. Le maître préférait cet endroit aux amphithéâtres bruyants. Il y recevait Januel dès le matin et s'entretenait avec lui jusqu'au crépuscule. Il était courant qu'il partage son repas avec lui et ne consentait à abandonner sa retraite qu'au noble prétexte d'une Renaissance dans la Salle de l'Asbeste.

Lorsque Januel pénétra dans ses appartements, le maître se tenait dans son lit, le dos calé contre un oreiller, une lampe à huile fixée au front pour éclairer l'écritoire posée sur ses cuisses. Une plume à la main, il interrompit son ouvrage et leva les yeux sur son disciple :

— Assieds-toi.

Maître Farel semblait appartenir à la guilde au même titre que cette Tour. Néanmoins, l'homme avait su vieillir. Ses longs cheveux blancs et sa barbe étaient soignés. Son visage ridé et longiligne évoquait le plat d'une lame-licorne qui aurait traversé bien des batailles sans jamais se briser. Son corps osseux, cordé par de longues marches solitaires, reflétait l'enseignement de l'Asbeste : il convenait d'endurcir le corps pour que le phénicien puisse se consacrer au service de l'esprit. Januel respectait son caractère inflexible et son engagement dévoué à l'égard des disciples qu'il formait. Quiconque éprouvait un doute ou un malaise pouvait toquer à sa porte, de jour comme de nuit. Lorsque Januel avait été victime d'une fièvre rouge au début de l'automne,

le maître avait veillé sur lui quatre jours durant.

En échange, Farel exigeait de ses élèves une obéissance et une confiance aveugles. Il les trouvait en Januel. Le jeune disciple appréciait son statut d'élève. Il avait eu de nombreux professeurs dans sa jeunesse, avant d'être admis au sein de la guilde. Des hommes forts et habiles qui l'impressionnaient par leur autorité et la démonstration de leurs talents. En leur compagnie, il avait fait l'apprentissage de la vie dans le fracas des armes et le grondement des batailles. Farel, c'était autre chose : en lui, sa soif de connaissance avait rencontré la sagesse et la tranquillité. Une sérénité captivante que Januel goûtait à l'égal d'un vin rare.

Januel s'assit sur un tabouret. Tout en nettoyant l'extrémité de sa plume, le maître murmura :

— Tu es triste ?

Farel lisait en lui comme dans l'un de ces précieux grimoires qui encombraient sa chambre. Surpris par l'acuité de sa remarque, Januel balbutia :

— Je crois, oui...

— Pourtant, il part accomplir une noble tâche. N'es-tu pas heureux pour lui ?

— Je le suis. Mais...

Januel hésita. Farel ne détachait pas les yeux de sa plume.

— Tu ignores s'il réussira ? Est-ce donc cela qui te préoccupe ? Pourtant, à travers votre amitié, tu as pu constater combien il était talentueux.

— Me permettez-vous d'être franc, mon maître ?

— Je t'y encourage, fit-il en posant ses instruments.

— Je redoute ses sentiments.

Un léger sourire éclaira le visage du vieil homme :

— Ceux qu'il démontre si bien en compagnie de Laïa ?

Januel manqua tomber du tabouret. Il écarquilla les yeux, fixant les traits de son maître pour y discerner la colère ou l'ironie.

— Oh, ne rougis pas, c'est inutile. Cette adorable enfant vaut à elle seule un régiment de Chimériens ! Crois-moi, nous avons appris à nous en méfier... Mais notre rôle n'est pas de combattre la

nature de l'homme, souviens-toi de cela, mon garçon. L'Asbeste enseigne qu'en aucune cir-constance une braise ne mérite de s'éteindre.

Il remisa l'écritoire, éteignit la lampe et l'ôta de son front. Puis il fronça les sourcils et bascula ses jambes en dehors du lit :

— À la réflexion, nous ne parlons pas assez des femmes, n'est-ce pas ?

À nouveau, les joues de Januel s'empourprèrent :

— C'est que...

— Rien du tout, mon garçon ! l'interrompit-il en se redressant. J'ai tort de ne pas insister. J'aurais dû aborder le sujet plus tôt. Mais que veux-tu ? Nous vivons entre hommes, tels des reclus. Je vois que la simple mention du sexe féminin t'embarrasse. Je ne te vois pas grandir, voilà la faute que j'ai commise. Je t'ai prévenu que les émotions amoureuses, ne serait-ce que le simple désir physique, pouvaient mener un phénicien à sa perte. Mais forcément, la vie se révèle plus compliquée... Enfin, soupirat-il, il est certaines choses que la guilde n'a pas vocation à enseigner, n'est-ce pas ? Allez, approche. Montre-moi tes mains.

Januel s'exécuta et les tendit, paumes vers le haut. Le maître procédait à cet examen chaque matin avec le regard d'un aigle. Les mains d'un phénicien étaient celles d'un travailleur, non pas calleuses et abîmées comme celles des paysans, mais très sèches, fines et souples, avec des doigts mobiles. Elles étaient l'instrument de la maîtrise des Phénix.

— Hum... grogna Farel en épousant la ligne de vie avec son index. Un soupçon de sueur... Tu es nerveux ? Et ce pouce, il tremble, n'est-ce pas ?

— Sildinn vient de partir, maître. Son départ me touche, vous comprenez.

Le temps d'un battement de cœur, Januel surprit une étrange lueur dans le regard de son maître comme si l'évocation de son ami avait été de trop. On aurait dit que la réaction de Januel le dérangeait. Était-ce sa relation avec Sildinn qui le préoccupait ?

— Bien sûr, marmonna Farel en relâchant ses mains. N'en

parlons plus. Ta tristesse s'estompera vite. Allons, suis-moi, nous devons travailler.

— Nous ne restons pas ici ?

— Non, aujourd'hui... c'est différent. Nous allons à la Salle de l'Asbeste.

Construite au sommet de la Tour Écarlate et épousant toute sa largeur, la Salle de l'Asbeste résumait à elle seule la vocation de la guilde des phéniciers. Dominée par un lustre pégasin doté de mille chandelles qu'un disciple allumait chaque matin, elle abritait dix lourdes tables d'airain disposées en cercle. Excepté cet imposant mobilier ancré dans la pierre, il n'y avait rien. Rien qui puisse troubler la concentration des phéniciers qui venaient ici pratiquer l'éveil des Phénix. Cette austérité convenait à Januel. Il appréciait ce dépouillement, cette volonté sacrée de s'effacer devant l'acte suprême de la Renaissance.

Maître Farel entra le premier et invita son disciple à le suivre après avoir murmuré une prière du bout des lèvres. Januel s'exécuta et se porta à sa hauteur.

— Approche-toi, mon garçon, et dis-moi ce que tu vois.

Le maître se tenait devant l'une des tables d'airain et désignait un monticule qui s'élevait au centre. Une petite pyramide noirâtre.

Januel haussa les épaules et souffla :

— Des Cendres, mon maître.

Bien avant qu'il ne pousse la porte de la Tour pour devenir phénicier, Januel s'était imaginé que les Cendres d'un Phénix étaient pareilles à celles que laisse un feu. En réalité, elles ressemblaient à de petits cristaux noirs aux aspérités luisantes. Januel appréciait par-dessus tout leur tiédeur, cette sensation inégalée de toucher au cœur de la vie.

Pour l'heure, il souriait car les Cendres qui scintillaient sous la lumière des chandelles lui étaient destinées. La prochaine

Renaissance devait avoir lieu au troisième jour du second cycle. Ces cérémonies n'étaient pas si fréquentes. Januel s'y préparait depuis longtemps et connaissait le relief de chacun des cristaux. Nul autre qu'un phénicier ne pouvait ainsi distinguer les détails infimes qui les rendaient uniques. Au même titre que les membres d'une famille, les fragments cendreux d'un Phénix partageaient des traits communs : ils se ressemblaient sans pour autant être exactement identiques. Il fallait reconnaître les plus vieux mais aussi les plus jeunes, savoir distinguer les variations de température, déceler l'usure... Une science du détail, du regard et de l'intuition que la guilde perpétuait depuis plusieurs siècles. L'Asbeste n'enseignait-elle pas que l'âme du phénicier devait, elle aussi, devenir cristal ? Januel avait petit à petit appréhendé ce précepte et aujourd'hui, il savait qu'une Renaissance se pratiquait de l'intérieur, qu'il fallait à la fois s'imposer au Phénix et lui appartenir en façonnant sa propre âme à l'image d'une Cendre. « Être au cœur du Féal », ainsi parlaient les maîtres.

Januel en était à ce stade d'excellence. Farel lui avait enseigné le cycle de vie des Phénix. Depuis la Guerre des Féals, aux origines du M'Onde, les derniers Phénix en vie s'étaient confiés aux phéniciers. La guilde détenait depuis lors tous les Phénix existants. La plupart étaient endormis. Les rares Phénix éveillés habitaient la Guilde-Mère.

Les mains du jeune phénicier se déployèrent au-dessus des Cendres pour éprouver leur chaleur. Trois jours auparavant, elles lui avaient semblé plus froides, moins impatientes. À cet instant, il décelait ce bruit sourd et encore dissonant qui s'échappait du monticule. Le cœur fragmenté du Phénix recherchait l'harmonie : chaque cristal battait le rythme de la vie à sa mesure en attendant que le phénicier les accorde. Maître Farel comparait ce son au lointain grondement d'une bataille et Januel trouvait cette image profondément juste.

Elle lui rappelait tant son enfance, lorsqu'il se dressait sur la pointe des pieds pour entrouvrir la lucarne de la roulotte et écouter le murmure de la guerre qui enflait dans le lointain. À

cette époque, sa mère lui apprenait à distinguer le tonnerre d'une charge de chevaliers du sifflement d'une salve d'archers, ou à reconnaître les signes d'une défaite lorsque les cavalcades s'éparpillaient à la manière d'un vol d'oiseaux.

Le souvenir, soudain, se fit plus précis. L'odeur qui régnait dans la roulotte – ce parfum de violette et d'huile de camphre – s'imposait à son esprit tandis que le voile du passé se levait sur ce grand lit de bois blanc où sa mère, au crépuscule, disposait avec soin des coussins aux couleurs azurées.

Sa gorge se contracta et il retira soudainement ses mains sous le regard aiguisé de maître Farel.

— Eh bien ? dit ce dernier.

Januel gonfla ses poumons et expira, la bouche sèche.

— Pardonnez-moi... C'est mon passé...

Maître Farel hocha la tête d'un air entendu. Il ne savait pas quelle blessure secrète marquait l'âme de son disciple. Ce garçon n'avait que quatorze ans lorsqu'aux premiers frimas de l'hiver, il s'était présenté à la porte de la guilde, le visage creusé par la faim et les membres perclus de douleurs. Maître Farel en personne lui avait ouvert et avait recueilli ce corps transi dans ses bras lorsqu'il s'était affaissé sur le seuil. Derrière le garçon se tenait maître Grezel, un phénicien itinérant de grande renommée. Il avait découvert Januel dans les montagnes, seul et abandonné, et avait immédiatement décelé un talent inné en lui. Le garçon était orphelin. Par le simple fait de l'amener à la Tour Écarlate, Grezel le recommandait aux phéniciens de Sédénie. Il était coutumier d'un tel geste : ses voyages l'amenaient à remarquer les candidats éventuels à l'apprentissage de l'art du Feu. Il portait un étui à parchemin dans lequel se trouvait une lettre signée de lui à l'attention du doyen Ignence. Aux yeux des autorités de la Guilde-Mère, cette missive avait suffi et, depuis ce jour, Januel vivait ici sans jamais avoir confié le secret de son enfance.

Car la lettre était claire : nul ne devait poser de questions à Januel, pas même les maîtres de la Tour. Personne ne devait s'enquérir de son passé. Januel n'était pas au courant de cet

interdit, mais lui-même ne tenait pas à l'évoquer devant les autres disciples. Selon toute apparence, il n'en gardait que des lambeaux de souvenirs, suite à un traumatisme inconnu. Farel avait usé de complicité et d'affection pour que Januel supporte mieux les traces de cette expérience obscure, mais il s'était heurté à un véritable mur. Il s'en était inquiété auprès d'Ignence, mais le doyen avait écarté ses craintes d'un revers de main. La recommandation de Grezel était indiscutable. La preuve : le talent de Januel s'était pleinement révélé.

Le maître posa une main affectueuse sur son épaule et murmura :

— Le passé doit être ton bâton sur le chemin de la vie, mon garçon. Il peut te trahir, tomber ou cogner contre une pierre mais tu te relèveras et il soutiendra toujours ta marche.

— Un bâton peut se briser, mon maître.

— Ne sois pas insolent. Ce bâton puise ses racines à la source de la vie, il ne peut être rompu.

— Cette source peut se tarir ou être empoisonnée. Alors le bâton sera pareil à une branche morte...

Une voix vacillante s'éleva soudain dans la pénombre :

— Peu importe la branche si la sève nourrit l'arbre qui l'a vue naître.

Januel se retourna et discerna dans l'obscurité l'opalescence vitreuse des yeux de maître Ignence. Le dos courbé, il s'avança dans la lumière tandis que maître Farel reculait, le visage incliné.

— Tu ignores les vertus du souvenir, mon garçon. Tu n'as pas encore eu le temps d'apprécier sa saveur, de t'en nourrir et de t'en inspirer. Cela viendra avec le temps mais Farel a raison. Ce bâton ne peut se briser. Si tu le lâches, il entravera tes pas. Tu dois l'accepter sous peine de rester au bord de la route.

— Vous ne savez rien... protesta Januel du bout des lèvres.

Les traits du garçon se crispèrent tandis qu'il mesurait l'énormité de ce qu'il venait de faire. Le doyen s'adressait à lui. Or, Ignence ne conversait jamais directement avec un disciple. Il y

avait eu cet échange silencieux au réfectoire et maintenant le doyen venait lui parler dans la Salle de l'Asbeste. Et voilà que Januel osait le contredire dans ce lieu sacré !

— Savoir ? répliqua le vieil aveugle. Qu'ai-je besoin de savoir, mon garçon ? Il me suffit de constater les progrès que tu as accomplis durant toutes ces années. Tu détiens un talent qu'aucun souvenir ne peut éclipser, si dur soit-il. Ce fardeau est le tien mais il n'est rien comparé au futur. La route qui s'étend à l'horizon m'intéresse bien plus que celle que tu laisses derrière toi.

Maître Ignence s'était porté à sa hauteur, les mains jointes. Sur son front, le symbole de l'Asbeste semblait presque s'embraser sous la lumière des chandelles.

— Tu ne dois pas avoir peur de l'avenir. Tu as prouvé que tu ne redoutais pas le danger. Tu as prouvé que tu savais parler aux Phénix et gagner leur confiance. Cela suffit à mes yeux pour considérer que tu ne dois rien à ton passé, quel qu'il soit, ni la peur ni la souffrance.

— Je ne lui dois peut-être rien mais je ne peux le nier, rétorqua Januel. Il cogne dans mon crâne comme un animal pris au piège. Il me hante, maître, et il ne cesse de perturber les liens que je tisse avec les Phénix.

— Je le sais, j'ai observé la manière dont tu travailles. Tu redoutes l'échec, la prudence est devenue ton entrave. Sais-tu qu'à la plupart des disciples nous devons apprendre la tempérance et la patience ? Ils veulent tous devenir des phéniciers alors qu'ils ne sont même pas capables d'entendre le cœur des Féals. Toi, fit-il en pointant son index sur la poitrine de Januel, toi, mon garçon, tu sais entendre... Et cela fait de toi un phénicien exceptionnel. Malheureusement, tu n'oses exprimer ce talent, comme si tu le redoutais. J'ai vu combien tu aimais la vie, mon garçon. À de simples détails que j'ai pu entrevoir et à la façon dont tu conçois le réveil des Phénix, qui est l'apogée de cet amour. C'est pour cela que tu hésites au seuil de la Renaissance. Une part de toi estime

encore que tu n'es pas digne de jouer ainsi avec l'existence d'illustres et nobles Féals. Détrompe-toi, Januel, détrompe-toi...

La voix de maître Ignence s'éteignit. Il chercha son appui sur le dossier d'une chaise et s'assit lentement, aidé par maître Farel. Décontenancé, Januel ne savait guère ce qu'il fallait penser de l'intervention du doyen. Pourquoi avait-il choisi ce jour pour lui dire tout cela ? Lui dont les disciples ne connaissaient que le murmure de la bénédiction. Était-il motivé par l'incident du matin ?

Ignence venait de tendre à son tour la main au-dessus des Cendres destinées à Januel. Il soupira et tourna vers lui ses yeux vitreux :

— Juges-tu ce Féal digne de ton talent, mon garçon ? Januel fronça les sourcils :

— Non, maître. J'estime seulement être digne de le faire renaître. Enfin, je crois...

— Cesse donc d'être modeste ! trancha le doyen avec une voix rauque qui fit sursauter Januel. La modestie est pareille à l'hypocrisie, elle ne sert que les faibles. Ce Féal est digne de toi, voilà ce que je voulais entendre.

Januel était abasourdi. Pour lui, le respect des Phénix passait avant tout. Il se considérait comme leur humble serviteur. Comment Ignence osait-il...

Ce dernier se tourna vers maître Farel, les lèvres pincées :

— Crois-tu toujours que nous ayons raison ?

— Certainement, répondit Farel en fixant son disciple avec un air que la bienveillance disputait à la gravité.

— Que voulez-vous dire ? s'exclama Januel.

Maître Ignence se redressa en grimaçant et attrapa les mains du jeune homme. Puis, d'une voix sentencieuse, il lâcha :

— Tu vas nous représenter, Januel. C'est toi que nous avons choisi pour accomplir la Renaissance du Phénix impérial.

Januel se figea. Il se tourna vers Farel comme vers un impossible recours, mais celui-ci hocha gravement la tête :

— Oui, mon garçon. Tu dois partir.

Chapitre 4

Januel sentit un frisson glacé courir le long de sa colonne vertébrale. Il recula, trébucha sur le tabouret, se rétablit et bredouilla :

— C'est impossible...

— Si, insista le doyen de la guilde de Sédénie. Malgré les tourments qui t'assailent, tu comptes parmi les disciples les plus prometteurs du M'Onde.

— Vous vous trompez ! cria Januel. Sildinn a été choisi, pas moi.

— Sildinn est parti, mais pour rejoindre la capitale en compagnie de maître Dirio, afin d'y poursuivre sa formation.

— Non... souffla Januel dont les yeux s'embuaient. Pourquoi ce mensonge ? Pourquoi lui avoir fait croire une telle chose ?

— Afin de préserver l'harmonie de cette Tour et te protéger.

— Me protéger ? De qui ? De quoi ? Que voulez-vous dire ?

— De ceux qui aimeraient profiter de l'occasion pour affaiblir la guilde ou même... l'empereur. Tu n'as accès qu'à une infime partie des enjeux.

Farel intervint :

— Tu sais qu'il existe trois sièges de la guilde par royaume : deux tours où sont formés les disciples et la Guilde-Mère à la capitale. Cette année, la Tour de Sédénie a été choisie pour nommer un disciple capable de présider à la Renaissance du Phénix de l'Empire de Grif'.

— Une telle distinction nous honore, reprit le doyen, mais à travers nous, elle honore les phéniciers du M'Onde entier. Comprends-tu cela ?

— Sans compter, ajouta maître Farel, que de nombreuses personnalités seront présentes à l'anniversaire de l'empereur. Il tient à démontrer que les phéniciers présents sur son territoire sont parmi les plus puissants. Le Second Roi de Chimérie est invité, ainsi que la Dame-Licorne et plusieurs ambassadeurs draguéens. Une Renaissance parfaitement accomplie permettra à l'empereur de dialoguer avec ses voisins en position de force. De la sorte, il démontrera que les phéniciers de Grif' sont susceptibles de lui fournir un appui précieux si la guerre menace aux frontières.

— La guerre ? répéta le garçon.

La sueur perlait sur son front. Ignence et Farel dardaient sur lui leurs pupilles luisantes. Les maîtres n'en diraient pas plus. D'ailleurs, Januel se défiait depuis toujours de ce genre de discours. Il ne tenait pas à s'impliquer dans les querelles d'État ou même à comprendre les enjeux politiques qui nouaient le destin des phéniciers.

Il ferma les yeux le temps de revoir le visage de Sildinn tel qu'il était au matin. Puis, les poings serrés, il reprit en s'agenouillant :

— Maîtres, vous me faites un grand honneur... mais je refuse. Je ne pense pas que ma place soit auprès de l'empereur ni que mon sentiment à l'égard de Sildinn doive souffrir de votre décision.

Maître Ignence se racla la gorge et répondit d'une voix glacée :

— Sais-tu ce que ton refus implique, mon garçon ? Tu envisages de renoncer à la plus haute distinction qu'un disciple soit en droit d'espérer sous prétexte de ne pas vexer ton ami ?

— J'estime seulement que l'avenir, mon avenir, ne doit pas se construire sur les ruines d'une amitié.

— Ainsi, tu n'as guère d'estime pour Sildinn, rétorqua le vieillard. Crois-tu le servir en rendant son départ inutile ? Nous avons des ennemis, figure-toi. L'émissaire de la Tour Écarlate excite les jalousies. Sildinn s'expose à tous les dangers afin de

t'ouvrir la route jusqu'à l'empereur.

— Non, s'insurgea Januel, c'est faux ! Il ignore le danger et...

— Cesse de te mentir à toi-même ! le coupa maître Ignence.

Si Sildinn est véritablement ton ami, il comprendra notre décision dans l'intérêt de la guilde. À moins, bien sûr, que tu n'éprouves quelque doute sur son engagement... Il me déplairait de découvrir que ce garçon n'envisageait la Renaissance du Phénix impérial que pour servir ses ambitions personnelles.

— Qu'importe ! fit Januel en se redressant. Vous vous servez de moi contre lui.

— Détrompe-toi, dit maître Farel. Nous avons toujours su que Sildinn serait incapable de pratiquer cette Renaissance. Nous le sauvons de lui-même en l'écartant des hautes responsabilités de la guilde. Certes, je respecte son talent mais il dissimule un mal contre lequel nous sommes impuissants. Sildinn ne saura jamais offrir son cœur aux Féals. Vous partagez le même appétit de la vie mais, contrairement à toi, le sien va surtout à nos semblables. Il ne possédera jamais la force d'âme qu'incarnent les grands phéniciers, ceux qui accepteraient à toute heure de leur vie de la sacrifier aux Phénix.

Januel tremblait. Sildinn, un incapable ? Un phénicier promis à l'échec ? Le mensonge tournait dans son esprit comme un oiseau de proie. Il ne savait plus à quoi s'en tenir. Tous ses repères se fissuraient face à tant de révélations.

Farel marqua un silence, passa une main dans ses cheveux clairsemés et ajouta :

— Si cela peut t'aider à prendre la bonne décision, je puis te révéler aujourd'hui qu'il n'a pas su accomplir l'Embrasement.

Januel se souvint de cette terrible épreuve au cours de laquelle un Phénix échappait à tout contrôle et devait être, en tout dernier recours, enchaîné au cœur même du phénicier. Cette expérience était la preuve finale qu'on était capable de procéder à la Renaissance des plus grands Phénix. Elle transformait votre corps en véritable prison incandescente. Prisonnières, les Cendres grésillaient à l'intérieur de vos organes et menaçaient de vous faire

brûler vif. Deux disciples avaient péri de la sorte durant les années que Januel avait passées ici et il se rappelait parfaitement cette odeur atroce qui avait empuanti la Tour durant plusieurs jours.

Januel vacillait, éprouvé par ce nouveau mensonge... Sildinn prétendait qu'il avait accompli l'Embrasement. Au sein de la guilde, la relation du maître au disciple était considérée comme un territoire secret et inviolable. Celle qui liait Sildinn à maître Dirio ne se soustrayait pas à la règle. S'il y avait eu duperie, personne ne pouvait le deviner. Pour autant, cela devait-il influencer son jugement ?

Pourquoi la guilde avait-elle échafaudé ce stratagème ? Était-il si crucial d'utiliser un innocent pour faire diversion et en vérité l'envoyer, lui ? Le danger devait être considérable... et Januel était persuadé que Sildinn n'en avait rien su.

Januel s'efforçait de réfléchir mais ses pensées étaient paralysées à l'idée de trahir son ami. Quand bien même il refuserait, qu'adviendrait-il de lui ? Les paroles du vieil aveugle avaient semé le doute dans son esprit. En rejetant sa proposition, il mettait en péril sa place au sein de la guilde, il risquait de perdre l'unique famille qu'il avait reconstituée autour de lui. Cette idée le fit frissonner. Il jeta un regard éperdu à maître Farel, puis au doyen de la Tour. Croyaient-ils réellement qu'il pouvait se confronter aux Cendres d'un Phénix impérial ?

Comme s'il avait entendu cette dernière question, maître Ignence abandonna soudain sa chaise et se porta à sa hauteur :

— Ne crains pas le jugement des hommes, fit-il en braquant ses yeux vides sur ceux de Januel, mais celui des Féals. Si tu ne le fais pas pour nous, fais-le pour eux. Le Phénix de l'empereur doit renaître sous les mains d'un disciple et, dans cette Tour, nul autre que toi ne peut accomplir cette tâche.

Januel sentit à son corps défendant qu'il allait capituler. L'évocation des Féals bouleversait son âme de jeune phénicien. Il mesura en cet instant à quel point la doctrine de l'Asbeste et la vie au sein de la Tour l'avaient influencé. Aujourd'hui, tout avait basculé. Le comportement de ses maîtres, le départ de son ami, la

force renouvelée de ses cauchemars... autant d'entailles dans le bois nu de son existence.

Januel sentit à peine la main d'Ignence se poser sur sa nuque et attirer son visage au creux de son épaule.

— Laisse couler tes larmes, mon enfant.

Januel fondit en sanglots. Piégé par son propre talent dont il n'avait jamais soupçonné l'envergure, il pleura doucement, vaincu par la cruauté de ce destin qui exigeait le sacrifice d'une amitié. En silence, maître Farel s'était approché pour le prendre doucement par les épaules.

— Viens, Januel. À présent, tu dois te préparer. Une longue route nous attend.

Tandis que Januel rejoignait sa chambre pour y rassembler ses affaires, Ignence avait invité Farel à le rejoindre, le soir venu, dans un salon où les phéniciers recevaient d'ordinaire leurs hôtes de marque.

Les deux hommes prirent place dans deux fauteuils d'ébène disposés face à une cheminée aux reflets marbrés. D'un geste exercé, le vieil Ignence commanda aux bûches entassées dans l'âtre de s'enflammer. Un léger crépitement brisa le silence puis, dans un souffle, le bois s'embrasa. Seuls les anciens qui avaient été une vie entière au contact des Phénix pouvaient utiliser les pouvoirs de l'Asbeste. Le vieillard en usait rarement, fidèle au septième précepte qui exigeait la plus haute discréction de ceux qui maîtrisaient la magie du Feu. Quant aux disciples, ils ignoraient complètement l'existence de cet aspect de l'art.

Maître Ignence tendit les jambes afin de réchauffer ses pieds. Malgré toute son expérience, il ne pouvait combattre cette brise glacée qui soufflait au fond de son âme. Il ne redoutait pas la mort pour en avoir si souvent triomphé auprès des Phénix. En revanche, il craignait le jugement de l'Asbeste pour avoir négligé sa succession. Consommé par sa tâche, il n'avait pas consacré suffisamment de temps à former un maître susceptible de le remplacer pour diriger la Tour de Sédénie. Des neuf maîtres qui

assuraient la formation des disciples, aucun ne lui paraissait encore suffisamment solide pour supporter le poids de sa charge. À l'idée d'une telle négligence, son cœur se serra et il songea avec tristesse à cet enfant dont il eût aimé faire son héritier. Aussi loin que remontaient ses souvenirs, Januel demeurait le meilleur disciple dont il avait pu suivre la formation.

— Sa réaction m'a surpris, fit-il soudain en tournant ses yeux morts vers Farel. À vrai dire, je crains que sa modestie n'étouffe son talent.

— À l'écart du M'Onde, que pouvions-nous espérer de plus ? Je crois qu'il prendra conscience de ses capacités sous le regard des profanes.

— Si je te connaissais moins, je serais tenté de croire que tu lui cherches des excuses. Prends garde, mon ami. Si le cœur d'un père l'emporte sur celui d'un mentor, tu le perdras à jamais.

— Je sais, mon maître. Je m'efforce de ne pas m'attacher à lui mais, chaque jour, il me surprend un peu plus. Parfois, j'ai le sentiment que son passé est un abcès qu'il suffirait de crever pour révéler un maître digne d'exercer aux côtés des maîtres du Feu.

— Il me semble pourtant que, jadis, ses erreurs ont nuancé ton jugement. Rappelle-toi que tu as failli renoncer aux premières heures de sa formation.

— Il commettait des erreurs de jeunesse, mon maître. Je me montrais trop exigeant avec ce garçon surgi de nulle part.

Ignence parut réfléchir. Il croisa les doigts, s'apprêta à dire quelque chose mais se retint. Une bûche craqua dans les flammes. Finalement, il reprit :

— Et sa bonté ? Elle lui jouera des tours, sois-en sûr. Il aime les Phénix, il les respecte tant qu'il finira par oublier leur duplicité.

— Lors des Renaissances, il ignore la peur...

— Précisément, Farel. Il agit comme un enfant aux prises avec un chiot. Quelle sorte d'homme est-il pour ne pas redouter la colère d'un Féal ?

De la paume, Farel fit crisser le poil de sa barbe. Son air dubitatif n'échappa pas au regard vide du doyen.

— Peut-être vient-il à eux en toute confiance ? Cela doit faire partie de son don...

— Non, sa bonté a beau être sa force, elle ne peut tout expliquer. Certains Phénix n'acceptent pas la Renaissance et cela constitue l'un des plus grands mystères de l'Asbeste.

Un mystère impénétrable, en effet, convint Farel silencieusement. La libération du Féal de ses Cendres provoquait un incroyable chaos qu'il fallait contrôler coûte que coûte. Hors de son tombeau, un Phénix jouissait d'une vie éternelle, à moins que le phénicien ne parvienne à l'endormir de force. Dès lors, comment expliquer que certains Phénix refusent de renaître ? Les vieux sages de la guilde estimaient que la clé de cette énigme remontait à la Guerre des Féals, mais nul ne l'avait exhumée.

— Mon maître, fit remarquer Farel, Januel a déjà été confronté à un tel Phénix. Et il a réussi à vaincre ses réticences.

— Inutile de me le rappeler. Cela m'a convaincu d'envoyer ce garçon auprès de l'empereur. Pour des raisons que nous ignorons, il est capable d'apaiser les Phénix. Je m'en réjouis et, pourtant, je suis extrêmement inquiet. Nous ne maîtrisons pas Januel, nous ne savons pas de quoi il est capable. Il bénéficie d'un don extraordinaire, mais à quel point ? Il représente un atout majeur pour notre guilde à condition de savoir s'en servir.

Farel manqua de protester mais se retint, persuadé que maître Ignence lui reprocherait, encore une fois, de se laisser attendrir. Pour autant, il supportait de moins en moins que Januel soit considéré comme un instrument. Malgré la naïveté d'un tel sentiment – depuis toujours, il formait les disciples pour servir la cause des phéniciens –, il ne parvenait plus à taire l'amour qu'il éprouvait à l'égard du garçon. Maître Ignence pressentait le danger, à juste titre, en rappelant à Farel combien il pouvait être dangereux de substituer le rôle d'un maître à celui d'un père. Ou même d'un ami fidèle.

— Il ne faut surtout pas que la Guilde-Mère puisse mettre la main sur cet enfant, ajouta le vieillard. Les maîtres du Feu tournent autour de cette Tour comme des vautours et, dès que

l'occasion se présentera, ils tenteront de le faire venir jusqu'à eux. Cela, dit-il en frappant un coup sourd sur l'accoudoir de son fauteuil, nous ne pouvons le tolérer.

Farel sursauta.

— Pardon ? La Guilde-Mère connaît la portée de son talent ?

Le visage du doyen s'était crispé et Farel détourna les yeux, gêné. Maître Ignence l'avait formé mais les deux hommes poursuivaient des rêves différents. Farel, lui, se consacrait à l'argile de ces jeunes esprits qui franchissaient le seuil de la Tour et n'acceptait de se plier aux enjeux de la guilde que par devoir. Maître Ignence, en revanche, voyait au-delà. Les disciples, à ses yeux, constituaient une pièce maîtresse sur l'échiquier du M'Onde. Fidèle serviteur de l'Asbeste, il estimait que sa tâche se fondait dans l'histoire de la guilde et qu'à ce titre, les phéniciers ne pouvaient être que de simples jalons. Farel ne parvenait pas à comprendre une telle abstraction. Confronté à la réalité quotidienne de l'enseignement, il s'ancrait dans l'esprit de ses disciples de telle sorte qu'il n'avait plus les moyens ni l'envie de prendre du recul et d'envisager son rôle à l'échelle de la guilde.

Les querelles de clocher qui opposaient les Tours Écarlates ne l'intéressaient plus depuis longtemps. Tant qu'on lui laissait l'opportunité de façonner des jeunes aux préceptes de l'Asbeste, peu lui importaient les distinctions cédées par les maîtres du Feu qui honoraient une Tour Écar-late plutôt qu'une autre.

Il éprouva soudain un profond malaise en présence de son maître comme si, d'une certaine manière, le temps les avait séparés sans qu'ils s'en rendent compte. Pour se rassurer autant que pour rompre le silence, il dit :

— Je suis persuadé que vous avez pris la bonne décision, mon maître. Je partage vos craintes, mais je reste convaincu que Januel saura nous montrer toute l'étendue de son talent en présence de l'empereur.

Ignence passa la langue sur les lèvres et grommela :

— Pour lui tout autant que pour nous, j'espère ne pas m'être trompé. Trop d'ombres voilent encore son passé.

— J'aurais tant aimé revoir Grezel, fit Farel. Lui seul aurait pu nous révéler d'où vient cet enfant. Je me souviens du jour où il est arrivé ici...

Le doyen hocha la tête :

— Le soir même, tu me confiais que seul un miracle avait pu lui permettre de franchir la barrière des montagnes.

— C'est vrai, avoua Farel. Il ne portait que des guenilles et du tissu enroulé autour des pieds.

— Grezel avait sûrement enchanté ce garçon par la magie du Feu. Il tenait vraiment à ce qu'il survive.

Farel leva un sourcil, étonné. Le vieillard se leva péniblement, fit quelques pas devant l'âtre, porta une main décharnée à son menton et se planta devant Farel :

— Tu ne sais pas tout, mon ami. Puisque tu vas partir avec Januel, il est temps que tu apprennes ce que m'a dit Grezel...

Farel lui rendit un air intrigué. Il se cala dans son fauteuil et croisa les jambes sous sa robe de bure.

— Après que Grezel nous a amené ce garçon, il a fait mine de repartir aussitôt. Au lieu de quoi, il est venu s'entretenir avec moi dans ce salon. Il était assis à ta place, son manteau de fourrure étalé sur le dossier du fauteuil, devant cette même cheminée.

Par réflexe, Farel posa les yeux sur la plaque noircie qui tapissait le fond de l'âtre. Le symbole de la flammèche luisait d'un éclat métallique que la suie ne parvenait pas à ternir.

— Ce soir-là, il m'a convaincu d'intégrer le garçon au corps des disciples et a insisté pour que personne ne l'interroge.

— Oui, fit Farel, vous m'avez ensuite prévenu, ainsi que les autres maîtres. Mais Grezel vous a-t-il dit pourquoi ?

— Oui et non, concéda Ignence. Il voulait que j'ouvre le parchemin devant lui, car seule sa magie pouvait le desceller. Officiellement, sa lettre servait à faire accepter Januel parmi nous. Mais en vérité, elle contenait des informations de la plus haute importance... à tel point que j'ai dû brûler le parchemin après l'avoir lu en sa présence.

Ignence soupira et s'appuya au manteau de la cheminée pour

se prendre la tête dans les mains.

— La lettre parlait de la Charogne.

Le temps sembla s'arrêter au-dessus du salon et de ses occupants. Le mot lâché par Ignence plana dans le silence soudain et parut s'engouffrer dans la cheminée, perturber les flammes de l'âtre, assombrir leur fumée avant de s'évanouir. Il en subsista une nette impression de mort qui glaça l'échine de Farel.

La Charogne. Le royaume des morts. Un endroit mythique et terrifiant, datant de la Guerre des Féals.

Peu comprenaient son influence réelle. Mais les compagnons des Féals, tels que les phéniciers, ne pouvaient plus en douter. On racontait dans leurs rangs que son pouvoir s'étendait inexorablement. Car la Charogne avait des agents. Elle devenait une menace à laquelle il fallait se préparer.

— Selon Grezel, reprit le doyen, le garçon avait un don, certes embryonnaire, mais réel et très prometteur. Il renforcerait grandement la guilde face à l'avancée des Charognards. Une avancée dont Grezel avait récolté des preuves tangibles au cours de son périple.

— Pardonnez-moi, maître, insista Farel, mais quel rapport avec le passé de Januel ?

— Qui sait ? Grezel était avare de confidences. Je me suis parfois pris à douter de son équilibre mental. Il en avait peut-être trop vu, avoua Ignence en reprenant place dans le fauteuil. En tout cas, il voulait que nous préservions le secret de cet enfant afin de ne pas risquer de le voir s'enfuir. J'ai respecté sa volonté. Une chose est sûre : si le pouvoir de Januel peut se révéler d'une quelconque utilité face à la menace qui s'approche, et je crois que sa maîtrise précoce de l'art du Feu en témoigne, il fait d'emblée le candidat idéal au réveil du Phénix impérial. Après tout, l'empereur a surtout besoin de montrer qu'il sera capable de résister à une éventuelle attaque...

Farel avait accepté ce choix en pensant que Januel était le meilleur disciple. Il était loin de se douter que les progrès de la Charogne le rendaient plus décisif encore.

— À moins que le passé de notre protégé soit plus noir que nous ne pouvons l'imaginer, objecta sombrement Farel.

— Enfin... fit le doyen en balayant ses doutes d'un geste las, revenir là-dessus est inutile. L'empereur a été averti que Januel était désigné pour la Renaissance, nous ne pouvons plus reculer.

Il ajusta une manche de sa robe et murmura :

— Je te le confie, Farel. Ne laisse pas cet enfant tromper ta vigilance. L'empereur tient à ce que cette Renaissance éclipse toutes les autres et qu'elle impressionne ses invités. Nous tenons un disciple emblématique, fais-en bon usage.

— J'y veillerai, mon maître.

Le doyen inclina son visage et le tourna lentement vers Farel :

— Tu ne seras pas seul.

— C'est-à-dire ?

— Scende marchera sur vos pas.

Farel tressaillit. Depuis plusieurs années, Scende constituait une énigme. Seul maître Ignence connaissait ce mercenaire qui accomplissait pour lui toutes sortes d'obscures besognes. Les maîtres s'interrogeaient sur l'origine de ce personnage et Farel avait souligné, à plusieurs reprises, qu'il s'agissait peut-être d'une invention, d'une manœuvre destinée à faire croire qu'un exécuteur rôdait autour de la Tour. Un tel mensonge ne l'aurait pas surpris, d'autant que la guilde de Sédénie n'avait jamais eu à déplorer d'incidents en dehors des décès tragiques qui jalonnaient l'enseignement de l'Asbeste. Maître Ignence estimait-il que la présence d'un mercenaire, si valeureux soit-il, découragerait ceux qui oseraient s'attaquer à la guilde des phéniciers ?

— Je vous en remercie, mon maître, souffla Farel bien que cette précaution soulignât que le doyen n'avait pas suffisamment confiance en lui.

Un sourire effleura les lèvres de maître Ignence :

— Inutile, mon ami... inutile. Il m'incombe d'évaluer le danger, en particulier en cette époque troublée. Certains évoquent la présence des Charognards au cœur même de l'Empire de Grif'.

Je suppose que cet anniversaire impérial ne sera pas tout à fait comme les autres. L'empereur profitera à coup sûr de l'occasion pour rassurer les ambassadeurs chimériens. Du moins le ferais-je à sa place...

Encore une fois, Farel perçut le goût du pouvoir dans la voix éraillée du doyen.

— Mais je crains, poursuivit-il, que la guilde ne puisse se permettre de fermer les yeux sur la présence des Charognards.

Une image s'imposa dans l'esprit de Farel. Il songeait à cette silhouette entrevue dans une ruelle d'Aldarenche, la capitale de l'Empire. Une silhouette squelettique, couleur d'onyx, dont l'odeur nauséabonde l'avait imprégné des jours durant. À peine plus âgé que Januel à l'époque des faits, il avait été incapable de bouger, paralysé par l'apparition de cette créature venue de la Charogne. Autour de lui, nul ne semblait s'être rendu compte de sa présence. Coiffée d'un étrange capuchon en os qui épousait la forme de son crâne, elle s'était tournée vers lui le temps d'un battement de cœur. Il se souvenait de ses yeux dans les moindres détails, de leurs contours boursouflés, de leurs reflets verdâtres. Trente ans plus tard, il en frissonnait encore.

— Croyez-vous que nous représentions un danger pour la Charogne ? demanda-t-il.

Maître Ignence ricana, sans doute pour éloigner le spectre de ce nom :

— Naturellement... tout ce qui est vivant représente un danger pour les Charognards et, à plus forte raison, les tenants de la Renaissance. Il y a sept ans, lorsque j'ai fait le voyage jusqu'à Aldarenche, je répondais à l'appel des maîtres du Feu. Ils tenaient à nous avertir — déjà... tu te rends compte ? — que la Charogne s'infiltrait partout, qu'elle s'étendait comme la gangrène dans tous les rouages de l'Empire. Ici, à Sédénie, nous ne prenons pas conscience de ce mal qui ronge le M'Onde et, pourtant, il faudra bien un jour ou l'autre que nous nous y frottions. Les Charognards propagent le chaos et la mort, Farel. Ils cherchent à faire vaciller les royaumes par n'importe quel moyen. S'ils voulaient atteindre

l'empereur, ils pourraient empêcher la Renaissance du Phénix impérial.

— Vous allez réussir à m'effrayer, plaisanta à moitié Farel.

— Je l'espère bien. Notre guilde peut se soustraire aux querelles de l'Empire, pas à celle-ci. La Charogne menace le M'Onde entier et je puis te dire avec certitude qu'un jour, les phéniciers seront obligés de s'impliquer.

Il s'interrompit pour s'humecter les lèvres et darda ses yeux morts sur Farel :

— À présent, tu dois partir. Efforce-toi de tenir Januel à l'écart de nos préoccupations. Je tiens à ce que son esprit ne soit pas encombré. Il n'est pas nécessaire d'évoquer la présence de Scende. Si tout se passe comme prévu, Januel deviendra dans quelques jours l'un des phéniciers les plus enviés de cet Empire. Nous devons être prêts à nous méfier du tourbillon qui naîtra dans son sillage, mon ami. Tous voudront le voir ou se l'approprier. Je ne serais pas étonné que les maîtres du Feu viennent nous rendre visite, dit-il avec un plaisir évident. Lorsque la Renaissance sera accomplie, et dans la mesure où aucune offense ne sera faite à l'empereur, tu t'empresseras de revenir ici avec lui.

— Et si l'empereur tient à le garder à ses côtés ?

— Tu affirmeras que sa formation n'est pas achevée.

— Très bien, maître.

— Hâte-toi, mon ami, conclut le doyen en tendant la main afin que Farel l'aide à se relever. Il ne faudrait surtout pas décevoir l'empereur.

Farel quitta le salon, laissant le doyen seul avec ses inquiétudes et la rassurante compagnie des flammes. Il pensa de nouveau à la réaction de Januel, à son sentiment de trahison, ce qui lui arracha un sourire de vieux conspirateur. Puis il se posta devant une petite fenêtre à croisillons qui donnait sur le couchant. Il aurait aimé dire à Januel que ce n'était pas seulement sa vie personnelle qui se trouvait bouleversée. Imperceptiblement, les équilibres avaient changé. Ignence le sentait confusément. Un vent de ténèbres allait souffler sur le M'Onde et libérer quelque

chose de terrible.

Chapitre 5

Un soleil pâle se retirait dans l'ombre des montagnes sédéniennes lorsque Januel et maître Farel empruntèrent l'étroit corridor qui s'enfonçait dans les entrailles de la Tour. Aménagé avec le même soin que les fondations, ce corridor menait au lit asséché d'une rivière qui avait, en des temps reculés, creusé son chemin jusqu'à l'entrée du vallon.

Peu de temps auparavant, Januel avait achevé de préparer son bagage. Il ne possédait rien, excepté ce que la guilde lui avait cédé au cours de ses trois années de formation. Aussi s'était-il contenté de rassembler une couverture de laine, un couteau glissé dans son fourreau et une outre de vin, un privilège que maître Farel lui avait accordé au tout dernier instant.

Puisqu'il leur fallait emprunter un col pour rejoindre la citadelle impériale, il portait sous sa robe de bure une culotte en daim afin de se prémunir des rigueurs du climat, ainsi qu'une paire de gants. Enfin, il avait délaissé les sandales pour chausser des bottes dont chaque disciple disposait pour le jour où il aurait à accomplir de longs périples.

À s'équiper de la sorte, il avait compris que cette journée n'était pas un rêve et qu'il s'apprêtait à quitter l'enceinte de la Tour. Cette perspective lui laissait un goût amer. Il redoutait moins la Renaissance à venir que cette séparation avec un univers clos et protégé où il avait grandi. D'autant qu'il n'aimait guère la manière, cette sensation de fuir comme un voleur et d'abandonner un Phénix à la veille de sa Renaissance. Il s'était attaché à ses Cendres, il avait vécu ces dernières semaines en leur compagnie et regrettait profondément qu'elles fussent confiées à un autre. Certes, on lui offrait la chance inespérée de réaliser un chef-

d'œuvre, de travailler sur un Féal dont la Renaissance lui ouvrirait sans aucun doute toutes les portes de l'Empire. Cette perspective ne parvenait pas à étouffer ses regrets. Bien que maître Farel lui ait assuré qu'ils seraient très vite de retour, Januel savait qu'il partait sans être en accord avec lui-même.

Car, dans son for intérieur, il était terrifié d'avoir été choisi. Non qu'il doutât de son propre talent, car ses maîtres l'avaient encensé et rassuré. Mais peut-être le privilégiaient-ils trop, aux dépens des réminiscences dangereuses de son passé. Elles risquaient de perturber la Renaissance, sans que Farel puisse le secourir, et ce risque glaçait Januel. L'honneur ferait place au drame.

À présent, il s'efforçait de suivre son maître d'une démarche maladroite, embarrassé par ses lourdes bottes qui l'irritaient et le faisaient trébucher. « Tu t'y feras », avait remarqué maître Farel avec un sourire compatissant. Lui-même avait revêtu culottes et bottes, ainsi qu'une robe épaisse dont le capuchon laissait échapper de longues mèches blanches.

Après avoir franchi une lourde porte en bronze, la voûte tronquée de l'ancienne rivière avait succédé aux pierres taillées du corridor. Des débris encombraient le chemin et les forçaient à avancer en zigzag à la lumière d'une lanterne que brandissait maître Farel.

— Aurons-nous des chevaux, mon maître ?

— Non. Ils risqueraient de t'imprégnier et de gêner la Renaissance. Januel hochâ la tête avec un soupir. Il s'attendait à cette réponse et redoutait cette confrontation imminente avec le monde extérieur. Trois ans plus tôt, il avait franchi les montagnes à la force de ses jambes avec le cœur meurtri. Il reprenait ce même chemin.

— Croyez-vous que nous serons à la citadelle dans trois jours ?

— Je l'espère... fit-il en stoppant au détour d'un large bloc de pierre.

Il se tourna vers Januel et leva sa lanterne pour éclairer le visage de son disciple :

— Économise ton souffle, mon garçon. Nous devons être à l'entrée du vallon avant le milieu de la nuit. Nous dormirons quelques heures puis nous commencerons notre ascension vers le col de Jador.

Januel haussa les épaules et acquiesça du regard.

— Très bien, ajouta le maître. En route.

Au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient de la Tour, leur progression ralentissait. « Voilà bien longtemps que nous avons négligé ce corridor... », avait grommelé le maître. Il fallait non seulement se méfier des blocs de pierre éparpillés mais également redouter les failles qui striaient le lit de la rivière et pouvaient, à tout moment, vous tordre la cheville. Les deux phéniciers avançaient si lentement que le maître renonça à rejoindre l'entrée du vallon et décida qu'ils prendraient quelques heures de repos. Dans un silence maussade, ils se restaurèrent puis se blottirent sous leurs couvertures.

— Dors, mon garçon, murmura maître Farel en éteignant la lanterne.

L'obscurité enveloppa les deux hommes et, le temps d'un sablier, les ronflements du maître s'élèverent en rythme sous la voûte de la rivière. Januel ne trouvait pas le sommeil malgré la fatigue et les courbatures. Son esprit vagabondait au-delà du col de Jador, vers la citadelle impériale. Depuis peu, il se demandait comment, sans préparation adéquate, il allait pouvoir procéder à la Renaissance d'un Phénix bien plus puissant que tous ceux qu'il avait connus dans la Tour de Sédenie. Était-ce là l'enjeu de l'épreuve ? Les Cendres d'un tel Féal ne nécessitaient-elles pas de travail préalable ? Ses questions le hantèrent jusqu'à ce que le sommeil s'impose et scelle doucement ses paupières.

Elle se pencha sur lui, tira le bord de la couverture jusqu'à son menton et déposa un baiser sur son front.

— *Ils vont se battre à l'aube, fit-elle en éteignant la flamme de la chandelle entre ses doigts. J'imagine que je ne vais pas manquer de compagnie cette nuit.*

— *Mère, je pourrai regarder demain ?*

— *Je ne sais pas. J'aviserais lorsque la bataille sera engagée.*

— *Mais sire Falken a dit que je pouvais venir ! protesta-t-il faiblement.*

— *Sire Falken ignore que tu es un garçon indiscipliné et téméraire. Je ne tiens pas à ce que tu sois emporté jusqu'aux premières lignes. Ce diable de Falken pourra bien se passer de toi pour l'emporter, dit-elle avec un sourire.*

— *C'est que... si je lui porte son bouclier, peut-être qu'il me donnera une épée pour me battre.*

Elle fronça les sourcils et lui prit tendrement la main :

— *J'aurais tant aimé que tu ne rêves pas d'épée à dix ans...*

— *Mère, je dois savoir me battre !*

— *Le vieux Gormi t'a enseigné l'usage du bâton, cela ne te suffit pas ? Et avec dame Jaëlle, tout ce temps passé à apprendre le fonctionnement d'un arc pégasin ?*

— *Mère... Tu voulais que je sois le meilleur, que je sache me servir de toutes les armes.*

— *Januel, je t'en prie, chaque chose en son temps. Je suis ta mère et moi seule décide de ce que tu dois apprendre et auprès de qui. À présent, je dois travailler. Bonne nuit, mon petit.*

Au même moment, des coups sourds ébranlèrent la porte de la roulotte :

— *Alors ? Allez, te fais pas prier, la belle ! gronda une voix bourrue.*

— *Dors, mon petit, ajouta-t-elle avec un nouveau sourire qui ressemblait au coucher du soleil.*

La porte trembla et céda soudain en craquant. Une forme sombre et colossale se profila sur le seuil. Une odeur de vinasse s'engouffra à l'intérieur...

Januel se dressa sur les coudes, le front en sueur :

— Mère !

Maître Farel se tenait à ses côtés, l'outre de vin à la main :

— Eh bien ? dit-il en la tendant à son disciple.

Le garçon prit conscience de la réalité et sentit que les pulsations de son cœur consentaient à retrouver un rythme normal. Il se mordilla la lèvre et repoussa d'une main brutale le bras de son maître :

— Je n'en veux pas...

Maître Farel haussa les épaules :

— À ta guise...

Il resta quelques instants à contempler son disciple, le front barré de rides soucieuses, avant de poser l'autre. « Mère » ? Januel n'avait jamais mentionné sa mère, ni aucun de ses parents ou de ses proches. Et pour-quoi cette réaction violente envers lui ? Il avait dû faire un cauchemar.

Farel aurait donné cher pour savoir ce que Januel y avait vu. Ou revu.

Il se racla la gorge et se mit debout.

— À présent, lève-toi. Nous partons.

Encore tenaillé par son rêve, Januel rangea sa couverture sans même y prendre garde. Depuis longtemps, ses rêves n'avaient pas eu cette précision ni cette intensité. Les souvenirs se levaient sur ce voyage, pareils à un vent de mauvais augure.

— Cesse donc de rêvasser ! s'exclama maître Farel qui s'éloignait déjà dans le halo de sa lanterne. Suis-moi.

Le cœur lourd, Januel lui emboîta le pas. Il leur fallut près de trois heures pour rallier le conduit vertical qui permettait de rejoindre la surface. Par le passé, les phéniciens avaient pris soin de le consolider avec des pierres et de fixer des échelons de bronze pour y grimper sans encombre.

Le maître s'y engagea le premier et, avec prudence, s'assura que chacun des échelons était en mesure de supporter son poids ainsi que celui de son disciple. Enfin, ils jaillirent tous deux à l'air libre et clignèrent des yeux sous la lumière pâle du soleil qui

s'étirait à l'horizon.

Autour d'eux veillaient les antiques sapins du vallon sédénien, une étendue émeraude qui s'étirait sur le flanc des montagnes et qui, soumise au vent du nord, bruissait en un long murmure comme le ressac d'une mer lointaine. À la vue d'un tel spectacle, Januel se sentit revivre. Il aimait la force vive des sapins, leur feuillage persistant qui résistait aux gelées et bravait les rigueurs de l'hiver.

— Le col de Jador, fit maître Farel en tendant l'index en direction de l'est.

Januel leva les yeux et frissonna. Il reconnaissait les éperons rocheux qui se dressaient de part et d'autre de ce col étroit et enneigé où il avait manqué de s'endormir à jamais, tandis que Grezel s'escrimait à le relever... La lumière qui s'y reflétait semblait étrangement l'attirer, à l'instar de ces phalènes qui se brûlent les ailes à la flamme d'une torche.

— Nous pouvons atteindre le col avant la nuit, dit le maître. Le temps nous est favorable, je ne pense pas que les nuages là-bas nous rattraperont. Hâtons-nous, mon garçon.

Ils s'engagèrent sur un sentier qui serpentait entre les sapins et montait à l'assaut du flanc de la montagne. Le maître marchait en tête et s'aidait d'un bâton noueux qu'il avait trouvé sur le bord du chemin. Son pas délié forçait l'admiration de Januel qui ne parvenait toujours pas à se faire au carcan de cuir qui gainait ses pieds et ses chevilles. Malgré la fraîcheur qui régnait dans la forêt, il aurait aimé remettre ses sandales et se sentir en prise avec la terre humide de Sédénie. Toutefois, il s'imprégnait peu à peu d'un sentiment de liberté dont il croyait avoir perdu la saveur. Durant trois longues années, il avait évolué dans un espace restreint et vertical, où l'horizon se résumait aux fentes des meurtrières. Désormais, où qu'il porte son regard, aucun mur ne le retenait prisonnier. Un tel spectacle nuança son amertume, de telle sorte qu'il adopta peu à peu une foulée régulière. Il en vint à dépasser son maître puis à l'attendre lorsque ce dernier peinait à franchir le rideau des branches basses.

Quand le soleil fut à son zénith, le maître décida de faire une courte halte afin qu'ils se restaurent. Ils s'installèrent sur un rocher et partagèrent une galette de froment arrosée de quelques gorgées de vin.

— Ce soir, fit maître Farel en attachant son outre à la ceinture, nous prendrons le temps de t'enseigner quelques rudiments de savoir-vivre.

Januel haussa les sourcils et protesta :

— Je suis parfaitement capable de saluer et de dîner en compagnie des nobles !

— Peut-être bien, ricana le maître, mais j'aimerais m'en assurer. Astu seulement amené tes couverts comme le veut l'usage ?

— Mes couverts ?

— Et tu t'estimes capable ? Bougre d'idiot, dit-il en ébouriffant ses cheveux, tu ne sais rien de ces gens-là. Ce soir, nous prendrons le temps... répéta-t-il en prenant appui sur son bâton pour se redresser. Et prends soin de ne pas aller trop vite. Le chemin va être difficile maintenant.

Januel renifla et s'essuya le nez du plat de la main :

— Je suis sûr que vous y parviendrez.

— Et ne sois pas insolent, gronda-t-il en lui donnant un petit coup de bâton sur les épaules.

Januel sourit et, le cœur léger, reprit le chemin du col de Jador.

Au fil de leur ascension, la forêt se clairsemait et céda bientôt la place aux rochers et aux pelouses écorchées. Januel se retourna plusieurs fois pour observer, dans le lointain, la silhouette trapue du bourg de Sédénie ainsi que la flèche rougeâtre de la Tour des phéniciers. À cette distance, elle le fit songer au bras d'un naufragé tendu au-dessus des flots. Peut-être était-ce le signe d'un abandon, le sentiment qu'il n'y reviendrait pas et qu'elle disparaîtrait de son existence ? Cette marche silencieuse l'incitait à la réflexion. Il se demanda pourquoi il rapprochait si souvent la réalité à des images

liées à la mer et aux flots. Dans son enfance, il n'avait foulé les rivages de l'Empire qu'à une seule occasion. Il en gardait le souvenir d'une odeur mêlant le sel et le sang, et d'une couleur rosée qui teintait l'écume des vagues... C'était une guerre dont l'enjeu était la domination de la mer sépa-rant l'Empire et les Rivages Aspics. Des milliers d'Aspiks étaient venus mourir sur les côtes de Grif ' tandis qu'à l'horizon, leurs vaisseaux aux sabords écailleux livraient bataille à la flotte chimérienne. La voix émuossée de son maître interrompit le cours de sa songerie :

— Le col...

À moins d'un quart de lieue se distinguait la courbe neigeuse du passage qui séparait les deux versants des montagnes. Januel sentit un frisson glacé parcourir son échine lorsqu'il reconnut ce rocher en forme d'anneau où, trois ans plus tôt, il s'était laissé tomber pour trouver la mort. Les yeux fixés sur les étoiles, il avait attendu que la neige le recouvre, en espérant qu'il ne souffrirait pas trop et que le froid consentirait à éteindre la flamme de son cœur d'un seul souffle.

— Enfin... grommela le maître qui peinait visiblement à achever cette ascension. Aide-moi, mon petit, je crains de ne pouvoir faire un pas de plus sans m'effondrer.

Januel vint aussitôt soutenir son maître sans quitter des yeux le sinistre rocher. Ils le dépassèrent finalement puis s'engagèrent entre les flancs des montagnes au-delà desquels s'étendaient les hautes cimes de Gordoce. Symbole tutélaire de l'Empire de Grif ', elles voilaient l'horizon de leurs crénelures glacées où brillaient, par endroits, les pâles lueurs des villages montagnards.

Le visage creusé par la fatigue, maître Farel leva une main tremblante vers l'est :

— Là-bas, cette lumière...

Januel plissa les yeux et remarqua l'éclat bleuté de leur destination.

— La citadelle impériale, murmura son maître en s'affaissant sur le sol.

Januel savait que l'éphérite, une roche caladrienne aux reflets

de saphir, composait les murs de l'édifice. L'Empire devait ce privilège à l'empereur Serion qui, en son temps, avait prêté main-forte aux Caladriens assaillis par les troupes basilices. Pour honorer cette alliance qui avait scellé la défaite de l'ennemi, la Caladre avait détaché ses meilleurs architectes pour bâtir une citadelle d'éphérite. Au fil des siècles, elle devint un lieu de fête où les empereurs de Grif' avaient coutume de se retirer.

— Installons-nous ici pour la nuit, dit le maître en désignant une grotte qui les mettrait à l'abri du vent.

Januel eut un regard compatissant pour Farel. Il avait l'occasion de payer sa dette envers lui par de simples gestes d'assistance. Sa poitrine se gonfla de fierté.

Chapitre 6

Maître Dirio inspirait confiance. D'humeur constante, il cultivait un embonpoint généreux ainsi qu'une longue barbe grise, qu'il prenait un soin particulier à tailler chaque matin. Pointilleux mais rarement sévère, il considérait ses élèves comme des jeunes gens talentueux mais indisciplinés. À ses yeux, ils se valaient tous, et seule l'incompétence de certains maîtres pouvait expliquer l'échec des rares disciples qui quittaient la Tour. Maître Dirio avait apprécié de travailler avec Sildinn. Le disciple apprenait vite et, bien qu'il renâclât souvent à la tâche, il se jouait des exercices de l'Asbeste avec une facilité déconcertante.

Sans doute était-ce pour cette raison qu'il ne parvenait pas à partager l'exaltation du jeune homme. Sildinn marchait d'un bon pas et sifflotait, persuadé qu'il découvrirait très bientôt les charmes surannés de la citadelle impériale. Il était loin de se douter que leur chemin les mènerait bien au-delà, vers la Tour d'Estilone où le phénicien achèverait sa formation. Lorsque le moment serait venu, il reviendrait à son maître de lui annoncer la terrible nouvelle et il ne parvenait pas à s'y résoudre.

Afin de ne pas éveiller ses soupçons, maître Ignence souhaitait qu'il découvre la vérité le plus tard possible. « Si vous êtes attaqués, mieux vaut que le garçon croie être celui que l'empereur a choisi. Sous la torture, vous ne parleriez pas, Dirio. Lui, si... » Cette phrase cynique hantait l'esprit du vieil homme. Fallait-il que la guilde tienne tant à faire plaisir à l'empereur pour prendre le risque de sacrifier un élève aussi brillant ?

Maître Dirio ne se souciait guère de mourir demain ou dans quelques années. La vie menée à Sédénie l'avait comblé, assez du moins pour que la mort ne l'effraie plus. D'autant qu'il était

persuadé que rien de fâcheux ne leur arriverait. Les propos alarmistes de maître Ignence lui inspiraient plus de perplexité que d'angoisse. Allons bon ! Il ne fallait tout de même pas s'imaginer que des assassins guettaient les phéniciers à chaque croisée de chemins. La Renaissance d'un Phénix impérial ne méritait pas tant d'histoires. C'était un événement précieux mais dont la réussite ou l'échec, selon lui, ne concernait finalement pas grand-monde, à part les invités de l'empereur. De toute façon, il n'y avait jamais eu d'échec.

Il partageait le souci quotidien de son ami Farel : privilégier les disciples à la guilde, préférer les hommes aux intérêts politiques. Tout comme lui, il n'avait jamais ressenti le besoin de se hisser dans la hiérarchie et de briguer une place importante à la Tour d'Aldarenche. Son travail, il l'accomplissait chaque jour au contact de ses élèves. Pour le reste, il cédait volontiers sa place aux maîtres ambitieux qui considéraient la Guilde-Mère comme une fin en soi.

Il posa son regard sur les épaules noueuses de Sildinn. Pauvre garçon... pensa-t-il. Pardonnerait-il à la guilde de l'avoir trompé ? À vrai dire, il en doutait, même s'il avait affirmé le contraire à maître Ignence. Sildinn avait trop souvent manifesté le goût de la gloire pour accepter d'être ainsi évincé.

Maître Dirio soupira et, à l'aide d'un bâton noueux, entreprit de suivre le pas alerte du jeune disciple. Il avait prévu de faire halte au crépuscule dans une grange où les bûcherons s'abritaient par temps de pluie. Elle leur fournirait un toit et un peu de chaleur.

Blotti à la lisière de la forêt, le bâtiment ne comptait qu'une seule pièce. Sildinn entra le premier et considéra les paillasses disposées à l'intérieur d'un œil circonspect :

— Ces saloperies sont infestées de vermine, dit-il à l'intention à son maître.

Une fois à l'intérieur, ce dernier haussa les épaules et s'approcha d'une paillasse pour la désigner de l'extrémité de son bâton :

— Pour moi, celle-ci fera l'affaire.

Sildinn ébaucha une grimace.

— Vous pourriez quand même m'éviter de puer comme un mendiant lorsque je me présenterai à la citadelle, maugréa-t-il.

— Tu sens déjà le chien mouillé, rétorqua son maître avec un sourire. Rends plutôt grâces aux Sédéniens d'avoir élevé cette grange et allonge-toi. Je veux que tu te reposes pour affronter la journée de demain.

Le maître voyait bien cette lueur irritée qui étincelait dans les yeux bleus de son disciple et en conçut une certaine amertume. Il avait essayé de lui inculquer les valeurs fondamentales de l'Asbeste, mais le phénicien les refusait ou les contournait avec la même obstination. À la Tour, on ne prônait pas la pauvreté mais un dénuement étudié, afin que l'esprit du disciple ne s'égare pas sur les chemins de l'abondance. L'autorité de son maître n'avait pas suffi à empêcher lesdits chemins d'exercer sur le jeune phénicien une attraction irrésistible. À plusieurs reprises, son maître lui avait confisqué des objets superflus, comme cette écharpe de soie offerte par une Sédénienne éprise du garçon. Il avait tu cet incident parmi tant d'autres, de peur que maître Ignence n'y trouve le prétexte d'un renvoi définitif, et s'était à nouveau exposé pour préserver Sildinn. Sans doute avait-il, lui aussi, succombé au charme du jeune homme, à cette profonde intelligence qui caractérisait ses Renaissances. Même si l'échec de l'Embrasement avait scellé son destin depuis bien longtemps aux yeux d'Ignence, Sildinn ne voyait ou feignait de ne rien voir des efforts déployés par son maître pour lui permettre de rester à la Tour. Cette ingratITUDE attristait Dirio. Elle insufflait le doute dans son esprit et l'incitait à penser que ce garçon, malgré son talent et la persévérance de son maître, ne pourrait jamais devenir un véritable phénicien.

Les mains croisées sous la nuque, Sildinn ignorait les états d'âme de son maître. Dépité par ce décor sinistre, il s'évadait dans les rêves dorés de la citadelle impériale. Il songeait à ces femmes parfumées et élégantes, à ces peaux blanches entrevues jadis

derrière les rideaux des chaises à porteurs. À présent, il détenait un pouvoir susceptible de lui ouvrir l'intimité de ces dames, et cette pensée le faisait frissonner d'impatience. Il lui tardait de quitter les murs trop étroits de la Tour, d'échapper à sa discipline stricte et obtuse. Pour autant, il laissait derrière lui un souvenir précieux.

Januel.

Il exerçait sur lui une fascination qu'il ne s'expliquait pas. Leur complicité était incompréhensible, tout comme ces larmes que Januel parvenait à lui arracher quand il évoquait son expérience auprès des Phénix. Sildinn n'avait jamais pleuré avant de rencontrer Januel, et cette étrange expérience avait valeur de serment d'amitié. Depuis qu'il le connaissait, il le protégeait comme son propre frère. Januel ne soupçonnait pas les combats nocturnes que son ami disputait pour faire taire les jaloux. Leurs talents conjugués irritaient bon nombre de disciples ligués par leur médiocrité. Sildinn savait se battre et n'avait aucun scrupule à casser quelques dents pour faire respecter sa dignité. Januel, lui, ne se doutait de rien.

Sildinn se réjouissait à l'idée de combler son ami, de le faire profiter des avantages que l'empereur octroyait aux disciples ayant accompli la Renaissance impériale. La plupart refusaient, conformément aux exigences de l'Asbeste. Sildinn, lui, espérait bien faire exception à la règle et offrir à Januel les plaisirs que les maîtres lui avaient trop longtemps refusés.

À ses côtés, maître Dirio ronflait déjà, les bras repliés sur sa bedaine. Il s'était endormi avant même d'avoir songé à dîner. Le ventre tenaillé par la faim, Sildinn se releva et s'approcha discrètement de l'entrée de la grange où reposait le sac qui contenait la nourriture du voyage. Il se pencha pour l'ouvrir et recula en poussant un juron étouffé. À l'intérieur grouillait une vermine luisante. Pris d'un haut-le-cœur, il frappa rageusement dans le sac pour le renverser. Une masse grouillante de vers blanchâtres se déversa sur le sol avec un son écœurant.

— Qu'est-ce que... ? balbutia-t-il en faisant un nouveau pas en

arrière.

Le sac sembla se recroqueviller sur lui-même et tomba soudain en poussière. Une grimace de dégoût sur les lèvres, Sildinn contourna la marée lente et visqueuse des insectes pour rejoindre son maître qui dormait toujours. Il le secoua par les épaules, pris à la gorge par une odeur faisandée qui se répandait dans la grange.

— Maître Dirio ! cria-t-il en le redressant par le col de sa robe.

— Mais... enfin, quoi ? articula le vieux phénicier, les yeux miclos.

Puis son regard s'habitua à la pénombre et accrocha la tache lui-sante des vers qui envahissaient peu à peu leur refuge.

Un coin de glace s'enfonça dans le cœur de Dirio. Il se releva péniblement, soutenu par Sildinn, et tenta de maîtriser la bouffée de panique qui montait en lui. Il connaissait ces vers, il les connaissait même trop bien pour parvenir à réfléchir. D'une main, il agrippa son bâton et, de l'autre, le bras de son disciple.

— Il faut sortir d'ici, ordonna-t-il, le visage livide. Le plus vite possible.

— Ce ne sont que des vers... objecta Sildinn.

Il cherchait à se rassurer mais sa voix tremblait. Il n'arrivait pas à détacher son regard de la vermine. La nature elle-même ne pouvait justifier un tel phénomène. Il pivota et jugea de la solidité des planches qui formaient le mur opposé à l'entrée. Disjointes et rongées par l'humidité, elles ne paraissaient pas très solides. Bien décidé à y ménager une brèche avant que les vers ne parviennent jusqu'à eux, Sildinn glissa ses doigts dans les interstices et tira de toutes ses forces sur une planche. Elle céda dans un craquement. Il recommença l'opération tandis que maître Dirio murmurait une prière en suivant la progression des vers. Aucun des deux phéniciers ne voulait se risquer à piétiner cette vermine pour rejoindre l'entrée. Une deuxième planche succomba aux assauts frénétiques de Sildinn. Du talon, il vint à bout d'une troisième et tenta aussitôt de s'engouffrer dans l'étroit

passage.

Son corps bloqua à hauteur du torse. Il insista, sentit les échardes écorcher sa poitrine et poussa un rugissement de colère. Puis, immobilisé dans cette posture délicate, il aperçut une silhouette à l'angle de la grange. Puis une autre, à l'angle opposé.

— Eh ! crie-t-il. Venez nous aider !

Un son rauque lui répondit. Il fit de nouveaux efforts pour se dégager, mais sans succès. Puis ses yeux s'agrandirent d'effroi quand il découvrit, à la faveur d'un rayon de lune, le visage des deux silhouettes qui convergeaient lentement vers lui.

Il rugit à nouveau, imprima à son corps une traction désespérée et, irradié par la douleur, s'arracha à l'étau des planches.

— Les Charognards ! hurla-t-il en s'écroulant à l'extérieur. Maître Dirio ne s'était pas encore résigné mais il savait déjà qu'Ignence avait vu juste. De son bâton, il repoussait et écrasait les vers qui rampaient vers lui. Il tenta de glisser une jambe dans la brèche du mur.

Sildinn s'était redressé. Les échardes avaient déchiré son torse. Il estima la distance qui le séparait des deux créatures et oublia son maître. Il s'élança vers la forêt toute proche et comprit, à quelques coudées des premiers fourrés, qu'il avait commis une erreur. Des pins qui se dressaient dans l'obscurité, il ne restait plus que des troncs moisissus et quelques branches couvertes de salpêtre que la brise balayait comme du sable. Derrière eux venaient d'autres créatures ténébreuses, émergeant lentement des sous-bois. Cette fois, la terreur le submergea. Il recula en titubant et pivota lorsque son maître poussa un cri déchirant.

Penchés sur le passage pratiqué dans le mur de la grange, les deux Charognards torturaient le vieux phénicien prisonnier entre les planches. Leurs mains pénétraient son ventre aussi facilement que du beurre et fouillaient à l'intérieur. Les cris de Dirio cessèrent lorsque les vers, issus du royaume des morts, montèrent à l'assaut de son visage et s'engouffrèrent dans sa bouche. Il mourut étouffé avant même que les Charognards ne lui arrachent

le bras et la jambe qui dépassaient de la brèche et ne les jettent, avec un grognement de victoire, aux pieds de son disciple.

Sildinn perdit toute dignité. Tandis que le cercle des Charognards se refermait sur lui, il tomba à genoux et, les épaules secouées de sanglots, il les supplia :

— Pitié, je vous en prie... Pitié...

Chapitre 7

Januel et Farel dressèrent un camp de fortune dans la grotte, tandis qu'un soleil déclinant ensanglantait les monts de Gordoce. Blottis l'un contre l'autre sur une paroi glacée, ils goûtaient au peu de chaleur dispensé par la flamme de la lanterne. Afin d'en atténuer l'éclat, le maître avait tendu une toile sombre à l'entrée de la grotte. Il ne tenait pas à inquiéter Januel mais, au cours de la journée, il lui avait semblé qu'on les observait. Sans grande conviction, il se persuadait qu'il s'agissait de ce mystérieux mercenaire détaché par maître Ignence pour les protéger jusqu'à la citadelle. Néanmoins, la prudence exigeait qu'ils montent tous deux la garde et alternent leur repos en conséquence.

— Regarde, dit-il à Januel en ouvrant son sac pour en extraire une masse rectangulaire entourée d'un linge blanc. Voilà de quoi nous rassasier.

Il défit le linge et dévoila un pâté de veau dont le fumet arracha une exclamation à Januel.

— Au lait d'amande et aux épices... précisa le maître, souriant, en y plantant son couteau.

Il découpa une tranche épaisse et rompit un pain blanc pour la déposer à l'intérieur.

— Mange, mon garçon.

Les yeux pétillants, Januel y mordit à pleines dents et arrosa le tout de petites gorgées de vin qui réchauffèrent ses membres. Le repas achevé, le maître nettoya son couteau et se décalça pour faire face à son disciple.

— Bien... Nous serons à la citadelle dès demain. Je regrette que nous n'ayons pas plus de temps devant nous et je tiens à ce que tu écoutes attentivement ce que j'ai à te dire.

Januel hocha la tête. La fatigue et le repas plongeaient son esprit dans une torpeur dont il avait peine à s'extraire.

— Bon, tu dois avant tout retenir une chose : quel que soit le rang de celui que tu croiseras, tu emploieras le salut de l'Asbeste. Un phénicier montre ainsi qu'il ne se soumet qu'aux siens. Efforce-toi de ne pas rougir et de bien regarder où tu mets les pieds. Tu seras impressionné par le faste qui règne dans cette citadelle mais il ne doit jamais te distraire. Répète le plus souvent possible tes prières, cela te sera utile pour t'isoler. Je veux que tu sois pareil à une forteresse qui ne craint aucun assaut. Tu comprends cela ? Sois attentif, prête attention aux bruits qui t'entourent mais ne les laisse pas te submerger. C'est important, mon garçon. Lorsque viendra l'entremets, tu seras obligé de te frayer un passage au milieu des convives. En principe, la plupart respecteront l'usage et garderont le silence, mais on ne sait jamais. Il arrive que quelques soûlards élèvent la voix et menacent ta concentration.

— Et l'empereur ? souffla Januel. Que devrai-je faire lorsque je serai devant lui ?

— C'est le seul homme devant lequel tu t'inclineras. Un genou à terre et le salut de l'Asbeste. Ne lui adresse pas la parole avant qu'il ne t'y invite. Et tes réponses doivent être courtes. Si son humeur l'incite à te parler plus qu'il ne faut, j'interviendrai.

Il plongea la main dans son sac et sortit deux couverts, une cuillère et un couteau qu'il porta à la lumière de la lanterne.

— La tradition veut que tu manges à l'écart en compagnie des prêtres de Grif'. Le repas se déroule en silence et s'achève au moment où le chambellan vient te chercher pour te conduire dans la salle du banquet.

— Vous serez là, mon maître ?

— Non. Tu seras seul dès que le festin commencera. Je serai à la table de l'empereur, nous nous retrouverons seulement lorsque viendra l'heure de la Renaissance.

Il s'interrompit pour tendre les couverts à Januel. Les manches en argent massif portaient la marque des Phénix.

— Autre chose, reprit le maître. De nombreuses femmes assisteront à ce banquet et certaines dépasseront en beauté celles qui peuplent tes rêves. Ne souris pas, mon garçon... Il s'agit de l'une des raisons pour lesquelles Sildinn a été écarté. En aucun cas, tu ne dois croiser leur regard. Par jeu, certaines prennent un malin plaisir à perturber nos disciples.

Le regard de maître Farel se voila. Son engagement phénicien n'avait jamais pu étouffer le souvenir fugace d'une jeune femme croisée dans les couloirs de la citadelle une décennie plus tôt. Il était convaincu qu'elle avait joué un rôle dans la manière dont il avait conduit sa carrière entre les murs de la Tour de Sédénie. Au fond de son cœur, elle était demeurée une fenêtre ouverte sur une autre vie et, lorsqu'il ne parvenait pas à trouver le sommeil, il lui semblait parfois déceler dans la brise nocturne l'odeur de miel qui parfumait ses cheveux. Pour elle, il avait en partie refusé le jeu de la guilde qui, à un certain niveau, obligeait les maîtres à devenir des courtisans pour se hisser dans la hiérarchie des phéniciens. Nul ne connaissait ce secret qu'il veillait comme un trésor. Sauf cette dame au parfum de miel.

— Donc, reprit-il d'une voix forte pour masquer son trouble, les femmes...

— Je connais les risques, affirma Januel en croisant les bras, vous m'avez suffisamment mis en garde.

— Oui... enfin bref, tends ton esprit vers la Renaissance, le reste n'a aucune importance.

— La Renaissance, mon maître ? Vous me parlez des repas, des femmes mais jamais du Phénix impérial ! À croire qu'il me suffira de saluer et d'éviter les regards des invités...

— Il suffit ! le coupa sèchement maître Farel.

Le visage de Januel se renfrogna.

— Mon garçon, ajouta le maître d'une voix radoucie, si je prends soin de ne pas t'en parler, tu dois bien t'imaginer que j'ai de bonnes rai-sons.

— Mais c'est contraire à tout ce que vous m'avez appris !

— Que veux-tu dire ?

— La découverte des Cendres, le temps passé à percer leur intimité, à les comprendre. Je suis censé pratiquer la Renaissance la plus importante de ma vie et je ne dispose même pas de quelques heures pour me préparer.

— Tu découvriras pourquoi lorsque je jugerai le moment opportun.

Enhardi par le vin, ou peut-être par cette intimité nouvelle qui les réunissait tous deux loin de la Tour, Januel insista :

— Non, mon maître.

— Comment cela, non ?

— Non, je n'attendrai pas. Je veux savoir maintenant, affirma Januel, surpris par sa propre audace.

Maître Farel hésita, partagé entre la surprise et l'irritation. Il trouvait la réaction de son disciple légitime, mais le secret du Phénix impérial ne devait pas être dévoilé avant qu'ils n'aient franchi les murs de la citadelle. Il se racla la gorge et répondit d'une voix conciliante :

— Écoute, je te donne ma promesse qu'à l'instant même où nous serons arrivés, je te confierai absolument tout ce qu'il faut savoir.

— Mais pourquoi attendre ? C'est ridicule !

— Ai-je jamais trahi la confiance que tu as placée en moi ? Le cœur pincé, Januel fit un signe négatif de la tête.

— Bien. Ai-je une seule fois essayé de te tromper afin de t'endurcir ? Ai-je menti sur la nature des épreuves auxquelles je t'ai soumis ?

— Non, murmura-t-il.

— Parfait. Alors tu admets que tu as confiance en moi.

— Bien sûr ! protesta Januel, et vous le savez très bien. Ce n'est pas le...

— Silence ! intima le maître en dressant l'index. Tu te comportes comme un gamin et je n'aime pas cela. Je tolère l'initiative mais, dit-il en fronçant délibérément les sourcils, ce soir tu agis comme un idiot. Tu sais, mon garçon, j'admettrai toujours que tu contestes mon autorité si elle te paraît dictée par d'autres

sentiments que le respect, la confiance et les préceptes de l'Asbeste. Si je garde le silence, j'agis en conscience afin de te protéger et de servir la guilde. Certes, je comprends ta curiosité mais elle est insultante. Pour toi, pour moi et pour les Féals.

— Vous vous trompez, mon maître. Je tiens juste à être prêt afin de ne pas vous décevoir.

— Une grossière erreur, mon jeune ami, une grossière erreur. Lorsque tu te pencheras sur les Cendres impériales, ce n'est pas mon regard qui pèsera sur tes épaules mais ceux de tous les phéniciers de cet Empire.

Tous ces regards..., ces enjeux... et les rêves auxquels il faudra résister, songea Januel en se mordant le poing. Paradoxalement, Farel ignorait le principal écueil de cette cérémonie. De son passé, Januel connaissait l'essentiel, les batailles et les maîtres d'armes qui environ-naient sa mère. Du reste, il n'avait que de vagues souvenirs, des scènes qu'il revoyait en un éclair ou qui surnageaient dans son sommeil. Mais ces rappels surgissant à des moments inopportunus le préoccupaient sans cesse.

Farel s'humecta les lèvres et posa une main sur le bras de Januel :

— Désormais, la Tour se trouve loin derrière nous, ne l'oublie pas. Si...

Un geste de Januel lui coupa la parole. L'index tendu sur ses lèvres, le jeune garçon fixait la toile de jute qui couvrait l'entrée de la grotte.

— Qu'est-ce qu'il y a ? murmura le maître.

— Un bruit, dehors, souffla Januel.

— Une bête sauvage... hasarda-t-il.

— Non, répondit-il en éteignant la lanterne.

L'obscurité les enveloppa. Ils retenaient leur respiration et écoutaient, l'oreille tendue. Januel plongea la main dans son sac pour y prendre son couteau puis, avec une lenteur étudiée, rabattit la couverture avant de se glisser pas à pas vers la toile.

— Januel, non ! chuchota son maître en saisissant son

poignet. Le garçon repoussa sa main et, d'un mouvement rapide, écarta la toile pour se jeter à l'extérieur. Le col baignait dans la clarté diffuse d'une demi-lune et Januel se décalà aussitôt vers l'ombre du rocher le plus proche, la tête rentrée dans les épaules. Il savait d'expérience que si un archer guettait l'entrée de la grotte, sa flèche sifflerait à ce moment précis. Mais aucun bruit, pas même celui de son souffle, ne troubla le silence de la nuit. Une fois dans l'ombre, il s'agenouilla et observa les alentours. Il était convaincu que quelqu'un s'était approché de leur campement sans vouloir être entendu. Les sens en éveil, il tentait de déceler derrière chaque rocher le moindre indice de sa présence. D'ailleurs, rien ne prouvait que l'intrus fût seul.

Il raffermit sa pression sur le manche de son couteau et entreprit de contourner le rocher afin d'embrasser le chemin par lequel ils étaient arrivés. Il s'arrêta et scruta l'obscurité, en vain. Quel qu'il fût, l'inconnu avait disparu. Le dos courbé, il accomplit un large demi-cercle autour de la grotte afin de s'en persuader. N'ayant rien remarqué, il rejoignit son maître.

Ce dernier attendait dans l'ombre de la grotte, les mains vissées sur son bâton. Sur son visage, Januel lut une intense détresse qui lui rappela le regard aveugle de maître Ignence.

— Januel... fit-il en baissant sa garde. Ne refais jamais une chose pareille.

Il s'efforçait de masquer son trouble mais sa voix tremblait. Comment aurait-il pu avouer à celui qu'il était chargé de protéger que la peur, une peur viscérale et maladive, l'avait empêché de franchir le rideau de toile pour lui prêter main-forte ? Paralysé à l'idée que le rôdeur puisse être un Charognard, il avait risqué la vie de Januel... Le cœur amer, il lâcha son bâton et se laissa tomber sur le sol.

— Maître ? s'enquit le garçon qui ne soupçonnait rien.

Le phénicien se contenta d'un geste vague de la main, sans même lever des yeux qu'il préférait fermer afin d'implorer la force et surtout le pardon des Phénix. Puis il songea qu'après tout, le mercenaire était là pour les protéger. Puisant dans la magie du

Feu, il créa une discrète aura de chaleur qui le réconforta.

Januel haussa les épaules, pensant qu'il lui reprochait de les avoir inquiétés sans raison. Il se pelotonna sous sa couverture où il s'endormit rapidement, vaincu par la fatigue.

Farel le réveilla à l'aube avec de l'eau de source et du pain blanc. Januel voulut protester en découvrant qu'il avait monté la garde toute la nuit, mais le maître refusa de s'expliquer. Bravant sa peur, il avait passé une partie de la nuit à chercher la mystérieuse présence dans les environs, ne sachant s'il s'agissait du mercenaire d'Ignence ou d'un ennemi insidieux. Mais le visiteur était resté introuvable. Il attendit que le garçon achève son repas pour donner le signal du départ et, d'un pas lourd, se mit en marche en direction de la citadelle impériale. Durant de longues heures nocturnes, il avait tenté, par la prière, de soigner cette blessure de l'âme que l'épisode de la veille avait ravivée. Mais le souvenir demeurait intact, logé au tréfonds de son âme comme un éclat de métal dans sa chair. Il se sentait à la fois représentant de la guilde et responsable devant elle du sort de Januel.

Si l'image d'un Charognard le taraudait à ce point, quel exemple de courage pouvait-il donner à Januel ?

Jusqu'au début de l'après-midi, les nuages s'amonce�èrent au-dessus des montagnes pour former une voûte sombre et inquiétante. Le chemin qu'ils avaient emprunté se faufilait le long du versant et épousait, par endroits, le relief de gros rochers tachés de lichen. Épuisé par sa nuit de garde, Farel gardait les yeux fixés sur la citadelle où, à la faveur du jour, se distinguaient les silhouettes des Griffons chargés de la défendre. Antiques gardiens de l'Empire, ils logeaient aux extrémités des tours et dardaient sur les massifs neigeux leur regard impérial.

Januel avait jadis eu l'occasion de rencontrer leurs semblables dans les cités, les bourgs et les châtelleries de l'Empire de Grif'. Sa mère lui avait expliqué comment, en des temps anciens, l'aigle et le lion s'étaient réunis pour ne faire qu'un. Du lion, le Griffon tenait le corps et la queue et, de l'aigle, la tête et les

ailes. Leur double nature aérienne et terrestre en faisait de redoutables adversaires qui avaient longtemps repoussé les frontières de l'Empire. Januel les respectait au même titre que les Phénix, même s'il regrettait parfois que ces derniers ne puissent être approchés par les profanes. Pour son septième anniversaire, sa mère avait obtenu qu'il rencontre un Griffon et ce moment comptait parmi les plus précieux. Il se souvenait parfaitement de la longueur de ses ailes – comparable à celle de deux charrettes mises bout à bout – et de son cou, long et gracieux, dont une plume servirait à conter son histoire au premier jour de sa mort.

Longtemps annoncée, la pluie finit par s'abattre. En fines gouttelettes d'abord, puis en cascade, de sorte qu'ils durent rapidement trouver refuge sous un rocher afin d'y tordre leurs vêtements détrempés.

— J'ai bien peur que nous n'arrivions après la tombée de la nuit, confia le maître en grelottant.

Januel, lui, ne souffrait guère du froid et regrettait qu'ils ne pour- suivent pas leur chemin. À ses yeux, la pluie était un don du ciel, un acte de vie qui permettait à la végétation d'exister et de croître. Il s'était plus d'une fois disputé à ce sujet avec le capitaine Falken qui pestait toujours lorsqu'un crachin rendait glissant le champ de bataille. « Mon petit, la pluie, c'est rien d'autre que les larmes de nos morts ! Oui, tous ces pauvres bonshommes qui errent dans la Charogne et qui pleurent sur leur sort. Pas étonnant que ça vous gèle jusqu'aux os... »

La pluie tombait sans discontinuer et il ne servait plus à rien d'attendre que leurs vêtements sèchent. Ne décelant aucun signe d'amélioration, le maître décida du départ. Durant près de cinq heures, ils se frayèrent un passage au cœur de la tempête, les épaules courbées sous le déluge. Par moments, l'orage grondait et, à la faveur des éclairs qui déchiraient l'obscurité, Januel pouvait entrevoir les efforts de son maître pour arracher ses pieds à la terre transformée en boue. Puis, alors que la nuit et le jour se confondaient, une voix aiguë couvrit soudain le vacarme de

l'averse :

— Faites halte !

Chapitre 8

Ils s'immobilisèrent et se virent, en un instant, cernés par de hautes et sombres silhouettes encapuchonnées. Farel brandit son bâton et se campa sur ses jambes. Mais Januel s'interposa immédiatement, la main sur la poignée de son couteau, prêt à raviver ses vieux réflexes en cas d'attaque. Il scruta les individus surgis de la nuit et contrôla son souffle, les muscles tendus.

— Paix, au nom de l'empereur !

Januel sentit la main de son maître sur son épaule en signe d'apaisement.

L'une des silhouettes se détacha du groupe et se porta à hauteur de maître Farel dans le halo de sa lanterne. Il s'agissait d'un homme de taille moyenne qui portait, sous une cape noire, la toge couleur de cuivre des prêtres de Grif'. Januel frissonna en découvrant ses mains au poil duveteux.

Le mimétisme ! Ainsi, c'était vrai.

Il voyait là les premiers signes d'une transformation due aux Griffons.

Au terme de sa deuxième année d'étude, Farel lui avait laissé entendre que les Phénix pouvaient leur accorder des faveurs particulières. Il en était ainsi pour tous ceux qui consacraient leur vie aux Féals et partageaient leur existence dès le plus jeune âge. Les créatures ancestrales devant leur naissance à la magie de l'Onde, elles influençaient leurs serviteurs humains d'une manière étrange et terrifiante. Ceux-ci subissaient une métamorphose progressive, d'abord par de simples détails puis par des traits physiques plus prononcés. Ces changements modifiaient profondément le corps à la ressemblance du Féal vénétré. Januel avait cru comprendre qu'il était possible de dissimuler

certaines de ces marques, jusqu'au moment où leur porteur, devenu un haut dignitaire, était tout entier gagné par la transformation.

Un tel mimétisme ne consacrait que les plus grands, des prêtres qui acceptaient de souffrir jusqu'à leur mort pour accomplir les différentes étapes de leur mutation.

Un instant, Januel se demanda quelles pouvaient être les transformations induites par les Phénix. Puis, lorsque maître Farel leva sa lanterne pour éclairer le visage du prêtre, Januel sentit son cœur se serrer. Sa bouche avait disparu au profit de deux mandibules cornées en forme de bec tandis que, depuis la base du cou jusqu'au menton, la peau avait fait place à un plumage brun et émeraude. Seuls les yeux demeuraient humains, fixés sur le maître et son disciple avec une acuité troublante.

Ceux qui l'accompagnaient n'étaient visiblement pas des prêtres mais des soldats de la garde impériale, reconnaissables au blason rouge et or cousu sur leurs pourpoints. Ils portaient tous la même cape que leur chef mais possédaient, en plus, une épée qu'ils avaient gardée au four-reau.

Maître Farel posa sa lanterne au sol et fit le signe de l'Asbeste, aussitôt imité par Januel. À son tour, le prêtre salua en levant une main gauche dont les doigts imitaient la forme d'une griffe.

— Soyez les bienvenus, phéniciers, dit-il d'une voix nasillarde. Nous vous attendions.

— Pardonnez ce retard, répondit le maître. La pluie nous a retardés.

— Mais elle a permis à certains de nos invités de venir...

Farel glissa à Januel qu'il faisait allusion à l'ordre des Pèlerins, une confrérie jalouse de ses secrets, réputée pour ne se déplacer que par nuits d'orage.

— Le chambellan nous a envoyés à votre rencontre afin que nous vous escortions jusqu'à la citadelle, poursuivit le prêtre.

— Que les flammes des Phénix réchauffent éternellement votre cœur, remercia le maître.

— Puisse l'œil du Griffon voir pour vous le fourbe qui frappera votre dos... lui répondit l'autre en écho.

Il se tourna vers ses hommes et d'un geste, les dispersa sur les bords du chemin.

— Suivez-nous.

Ils se trouvaient bien plus près de la citadelle qu'ils ne l'avaient espéré. Voilée dans l'obscurité, elle s'annonça par d'innombrables petites lumières, puis par le contour imposant de ses remparts d'éphérite que la pluie faisait luire d'un éclat bleu nuit.

L'édifice comptait cinq tours principales, disposées en arc de cercle et jointes entre elles par de hautes murailles crénelées. Elles s'ancraient dans la montagne aux deux extrémités. À l'abri derrière cet ouvrage fortifié en demi-lune s'élevait la citadelle proprement dite, un rectangle massif et austère, qui dépassait les cinq cents coudées de hauteur, dont le couronnement abritait les appartements impériaux.

Januel était frappé par la simplicité de l'ensemble qui reflétait si bien le dépouillement architectural prôné par les Caladriens. Sur les routes de l'Empire, leurs guildes hospitalières avaient édifié des monastères du même ordre où, avec sa mère, il avait plusieurs fois trouvé refuge au plus fort de l'hiver.

Ils pénétrèrent à l'intérieur de la citadelle par l'entrée principale, une porte de bronze qui s'ouvrait au pied de la tour la plus avancée sur l'arc des remparts. Elle donnait sur un couloir voûté et flanqué de deux lignes de hallebardiers au visage impassible, qu'ils dépassèrent en silence avant de pénétrer dans la cour. Januel retint son souffle lorsqu'il leva les yeux pour embrasser la perspective vertigineuse de l'édifice. Taillées en blocs compacts et réguliers, les pierres d'éphérite n'offraient aucune prise au regard et semblaient défier quiconque aurait voulu entreprendre leur escalade. Seules les lumières qui brillaient derrière les lucarnes rappelaient que l'endroit était habité.

Le prêtre de Grif ' congédia les soldats qui l'accompagnaient

et invita Januel et son maître à le suivre à l'intérieur. Januel découvrait les lieux pour la première fois et, malgré les recommandations de son maître, ne parvint pas à ignorer les richesses qui s'offraient à ses yeux. Les prières d'un jeune garçon étaient vaines, confrontées à ces tapisseries somptueuses qui peignaient le passé glorieux de l'Empire, à ces statues d'ivoire qui portaient la marque des artisans des Provinces-Licorne, à ces portes ouvrées de bois clair qui filtraient les échos de fêtes intimes, à ces galeries qui dominaient de grandes salles de réception où étincelait une vaisselle d'or et d'argent. Puis vinrent les premiers occupants, pour la plupart de jeunes serviteurs en livrée rouge qui saluaient rapidement et disparaissaient aussi vite qu'ils étaient apparus. Mais il y en avait d'autres qui laissaient dans leur sillage l'odeur raffinée d'un parfum, comme ces dames en robe de soie, qui masquaient leurs visages derrière un loup et se contentaient d'un petit signe discret et charmant de la tête. D'escalier en escalier, Januel se laissait étourdir par ce spectacle des grands qu'il n'avait jamais approchés d'aussi près. L'adolescent l'emportait sur le phénicien et se demandait bien pourquoi il fallait redouter un tel spectacle qui enivrait les sens.

— Vos appartements, déclara soudain le prêtre.

Il s'immobilisa devant une porte d'acajou, l'ouvrit et s'effaça pour les laisser entrer. Januel retint une exclamation de stupeur en découvrant leur chambre. Dévoilée à la lumière d'un feu qui crépitait dans une large cheminée, elle était tapissée de lourdes tentures grenat et abritait deux lits d'ébène aux couvertures safran. Deux fauteuils tendus de soie rouge étaient disposés face à la cheminée.

Dressé sur le seuil de la chambre, le prêtre s'écarta pour livrer passage à deux serviteurs qui portaient péniblement une large bassine de cuivre dont l'eau fumante répandait un parfum de rose.

— Votre bain, phéniciens, dit-il. Désirez-vous que les serviteurs assistent votre toilette ?

— Non, répondit maître Farel d'une voix sèche. C'est inutile.

À peine le prêtre eut-il pris congé et refermé la porte derrière lui que le maître frappa du poing sur le rebord de la cheminée :

— Le feu dévore son cœur, grinça-t-il. Regarde ! s'exclama-t-il en montrant la pièce. Tout ce luxe, à seule fin de t'éprouver !

Il s'approcha des lits et arracha les couvertures d'un geste furieux.

— Des pratiques d'un autre âge... grommela-t-il.

— Maître, je ne comprends pas, dit Januel, interloqué.

— Tu ne comprends pas ? Dis plutôt que tu te laisses faire. Tu me déçois, mon garçon. J'ose espérer que le spectacle t'a plu. Mais peut-être n'a-t-il pas suffi ? Peut-être aimerais-tu te vautrer dans un bain et dormir sur ce lit de nobliau ? C'est ce que tu veux, hein ?

— Maître, je...

— Non, je t'en prie, dit-il en se laissant choir sur un fauteuil sans même s'être débarrassé de ses vêtements trempés.

Il porta les mains à sa tête et se massa doucement les tempes, le regard perdu dans les flammes. Remis de sa surprise, Januel s'approcha de son maître et s'agenouilla devant lui :

— Maître, pardonnez-moi. Vous avez raison, je me suis laissé aveugler. Je... je me rends compte que je n'ai pas pensé aux Phénix depuis que nous avons pénétré dans la citadelle. Je...

Le maître l'interrompit d'un geste :

— Prions, mon garçon. Prions ensemble pour que l'Asbeste nous unisse.

Ils joignirent leurs mains et récitèrent à haute voix les six premiers préceptes au terme desquels le maître murmura :

— L'Asbeste exige que les sentiments se déclarent, mon garçon. Je t'ai avoué ma colère, tu m'as avoué ton égarement. Nous sommes en paix, à présent.

Januel acquiesça d'un hochement de tête. Ce temps de prière lui avait ouvert les yeux et il se rendait compte, avec amertume, qu'il avait succombé facilement au charme de la citadelle.

— Laissez-moi assister votre toilette, dit-il en aidant son

maître à se relever.

Le vieux phénicien ôta ses habits et se glissa avec un grognement de plaisir dans l'eau chaude de la bassine. Januel se saisit de la brosse qui était fixée sur le côté et entreprit de frotter consciencieusement le dos et la nuque de son maître. Servi par des gestes simples et dépourvus d'artifice, cet exercice l'apaisait et le rendait à lui-même. La relation du maître au disciple s'incarnait aussi dans ces moments-là, entre deux hommes liés par une indéfectible amitié.

Lorsqu'ils se furent tous deux lavés, ils s'emparèrent des couvertures et se calèrent confortablement dans les deux fauteuils installés près de la cheminée.

— Vous rappelez-vous votre promesse, mon maître ? dit Januel en remuant les braises à l'aide d'un tisonnier.

— Ma promesse ?

— La Renaissance... À quoi dois-je m'attendre ?

Le vieux phénicien passa les doigts dans sa chevelure de neige et se tourna vers son disciple :

— À la plus parfaite et la plus douce des découvertes, dit-il d'une voix grave. À une expérience qui te montrera combien la voie du Phénix peut combler ceux qui la suivent.

Il releva sa couverture jusqu'aux épaules et étouffa une toux rauque :

— Voyons... Il est une chose qui différencie en tous points ce Phénix des autres : son âge. Oui, son âge, mon garçon. Son histoire remonte aux Origines, au temps où les Féals se livrèrent une guerre sans merci pour dominer le M'Onde. À cause du Fiel.

Januel hocha la tête. Le Fiel. Le Fiel représentait la part de sauvagerie que les Féals portaient en eux. Une pulsion de violence, un instinct de destruction. C'est à sa présence que l'on devait cet affrontement titanesque, car les Féals n'avaient pas été en mesure de le contrôler.

— Tu te souviens que la Charogne date de cette époque ? Et que le royaume des morts naquit sur les illustres cadavres des

Féals qui s'étaient entretués ? Bien, dit-il en écartant une mèche mouillée qui pendait sur son front. Tu sais aussi comment les Phénix l'emportèrent, de par leur nature, le pouvoir de renaître sans cesse, et se sacrifièrent pour empêcher la Charogne de s'étendre sur le M'Onde.

— Oui, maître. Leur sacrifice a permis d'isoler la Charogne dans un Ailleurs, un monde sombre et cruel qui voisine le nôtre.

Les Phénix avaient réussi à cantonner la Charogne et créé le moyen de canaliser le Fiel à l'aide d'une pierre noire : l'almandin. Cette pierre, sertie dans le front de chacun des Féals survivants, contenait leur Fiel et l'empêchait de prendre possession des créatures. Seuls les Phénix, auxquels leur nature ne permettait pas de porter une pierre, avaient conservé le Fiel en eux. Il se consumait dans la fournaise de leur corps, mourait et ressuscitait avec eux.

— C'est cela. En revanche, tu ignores que certains Phénix ne furent pas appelés à se sacrifier et qu'ils ont survécu jusqu'à aujourd'hui.

Januel sentit les battements de son cœur s'accélérer.

— Vous voulez dire que le Phénix impérial...

— Tu as saisi, mon garçon. C'est un Phénix des Origines.

Januel déglutit et articula faiblement :

— C'est impossible...

— Mais non. En théorie, sa Renaissance obéit aux mêmes règles que celles que je t'ai enseignées. Tu seras mis en présence des Cendres et tu devras contrôler l'éveil du Féal jusqu'à ce qu'il s'incline devant l'empereur.

Januel frémit et, par réflexe, remonta sa couverture jusqu'au menton. Ses cheveux noirs gouttaient dans sa nuque, mais la chaleur de l'âtre aurait tôt fait de les sécher.

— Bien entendu, poursuivit son maître, la saveur d'une telle Renaissance se goûte avec une sincérité absolue. Si le Féal est amené à douter de ta vocation, tu le perdras. Mais cela n'arrivera pas, n'est-ce pas ? Tu aimes les Phénix, Januel, personne ne peut le contester. Tu sauras gagner sa confiance, j'en suis intimement

persuadé.

— Mais je vais travailler en aveugle ! protesta Januel. Je vais agir à tâtons sans connaître les faiblesses de la Cendre, je...

— Tu vas agir comme tous les disciples ont agi avant toi. S'ils ont réussi, pourquoi pas toi ?

Januel garda le silence, le regard perdu dans les flammes de l'âtre.

— On ne peut pas travailler sur les Cendres des Origines, reprit son maître. Même un maître du Feu n'y survivrait pas. Une telle Renaissance se pratique dans l'instant, le temps qu'une chandelle se consume... Après, il est trop tard. Imagine-toi en présence d'un feu de forêt, d'un incendie encore naissant qui menace de s'étendre. Tu sais qu'une rivière coule non loin de là et que tu peux, avec de la chance, tenter de ramener quelques seaux d'eau pour étouffer les flammes. Au-dessus de toi, les nuages se rassemblent et laissent supposer que la pluie ne va pas tarder à tomber. Que fais-tu, Januel ?

L'enfant fronça les sourcils.

— Eh bien, je... je cours à la rivière.

— Pourquoi ?

— Si la pluie ne tombe pas, j'aurai au moins tenté quelque chose.

— Mais tu auras douté de cette pluie alors que tu la commandes, en quelque sorte, grâce à la maîtrise de l'art des phéniciers. Oui, Januel, ton talent est pareil à cette averse qui étouffera les flammes. Nous t'avons enseigné comment emprunter le chemin qui mène à la rivière et comment, seau après seau, venir à bout des Cendres des Phénix. Mais demain, ce savoir sera inutile. Demain, mon enfant, les Cendres des Origines exigeront de toi une puissance spirituelle que tes mains, si adroites soient-elles, ne pourront jamais égaler. Il faudra que tu puises tes forces dans ton cœur et non dans ce que tu as appris.

— C'est si... surprenant. Vous prétendez que les trois années passées ne me serviront à rien ?

— Bien au contraire. Les règles créent la liberté, mon garçon,

et c'est en travaillant auprès de moi durant ces longues années que tu as permis à ton cœur de s'épanouir et de s'imposer aux Cendres des Origines. Garde à l'esprit notre enseignement, mais reste toi-même. Le Phénix sera en quête de l'homme, pas du phénicier.

— Maître, je comprends mais je trouve toujours aussi étrange que vous disiez « éteindre » lorsque nous parlons d'une Renaissance. Moi, j'ai l'impression d'insuffler la vie...

— Bien sûr. Mais cette vie que tu donnes, crois-tu que les Phénix en veuillent ? Ne penses-tu pas qu'ils voudraient s'exprimer bien au-delà ?

— Je n'y avais jamais pensé.

— Tu te rappelles de la mort de tes deux compagnons ? Si les maîtres n'avaient pas été présents, la Tour tout entière aurait pu disparaître dans les flammes.

— Ce que vous exigez de moi ressemble à l'Embrasement. Pouvoir enchaîner le Phénix à son cœur en un instant...

— Oui, on peut voir les choses ainsi. Mais ne t'avise jamais de tenter une telle chose avec un Phénix impérial. Cela te tuerait à coup sûr. Bon, dit-il en claquant des mains, je crois qu'il est temps de dormir. Demain, la journée promet d'être longue.

Januel opina et dit :

— Merci.

— Va t'allonger.

— Je peux très bien dormir dans ce fauteuil ! se récria-t-il.

— C'est un ordre, dit son maître en souriant. Allez, ne discute pas.

Lorsque Januel ferma les yeux, il songea à ce que le maître venait de lui confier. Étrangement, l'idée d'être confronté aux Cendres des Origines lui inspirait bien plus d'espoirs que de craintes. Il redoutait moins sa propre mort que l'échec de la Renaissance. S'il échouait, il condamnait le Féal au sommeil des Cendres... Sa quête de la vie avait mené Januel jusqu'aux phéniciers et, à présent, aux portes d'un passé lointain où le destin du M'Onde s'était joué. Peu lui importait d'entrevoir les Origines

au travers du Phénix. Il se souciait avant tout de connaître le regard qu'un tel Féal posait aujourd'hui sur le M'Onde. Les sept Renaissances qu'il avait pratiquées l'avaient toutes marqué, telles des rencontres inoubliables, et celle-ci, à en croire son maître, promettait d'être fructueuse. Il sourit en pensée et, tout en s'endormant, se demanda si les sentiments qui l'animaient à la veille d'une Renaissance pouvaient être semblables à ceux d'une femme sur le point d'accoucher...

Chapitre 9

Januel se réveilla à la pointe du jour avec une délicieuse odeur de pain chaud. Il battit des paupières et sursauta en découvrant deux hommes qui discutaient à voix basse au pied de son lit.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il en se redressant sur les coudes.

Les deux hommes se tournèrent vers lui et Januel reconnut le prêtre de Grif', vêtu à l'identique, qui les avait escortés, lui et son maître, durant la dernière partie de leur voyage. L'autre, un adolescent au visage de cire, portait la livrée des serviteurs impériaux. Il tenait dans ses mains un large plateau d'argent où fumait un petit-déjeuner copieux.

— Heureux celui qui se lève avec le soleil, salua le prêtre. Je suis chargé de prendre soin de vous jusqu'à ce soir.

— Où est mon maître ?

— Il doit se présenter à l'empereur.

— Mais quand le verrai-je ?

— Ce soir, après la Renaissance.

— Pas question, je dois le voir avant, protesta Januel.

— La situation est inattendue, confia le prêtre en s'emparant du plateau des mains du serviteur qu'il congédia d'un geste vague.

Il s'approcha du lit et s'assit sur le bord. Le regard de Januel s'accrocha, malgré lui, aux mandibules qui remplaçaient sa bouche et au plumage semé sur son cou.

— Je m'appelle Sol'Cim, dit-il en posant le petit-déjeuner sur les jambes de Januel. Tenez, mangez à votre faim. Voici du pain chaud au gingembre, ici une tourte aux poires et là quelques beignets.

Il s'empara d'un carafon et versa dans un verre en cristal un liquide ambré :

— Du vin d'orange. Idéal pour le réveil.

Januel se tint coi. À l'idée de ne pas revoir son maître avant la soirée, il se sentait soudain bien seul dans cette citadelle.

— Pardonnez-moi d'insister, dit-il d'une voix timide, mais je dois pouvoir au moins le croiser, lui dire quelques mots ?

Le prêtre fit claquer son bec et ajusta d'une main distraite le bord de sa cape :

— Je crains que cela ne soit impossible. Je vous le répète, la situation exige qu'il soit au côté de l'empereur.

— Que se passe-t-il ? demanda Januel en s'emparant d'un beignet qu'il fourra tout entier dans sa bouche.

Malgré sa cruelle déception, il n'avait pu résister à la faim qui lui creusait l'estomac.

— L'empereur a simplement besoin de s'assurer que vous autres phéniciers le soutiendrez jusqu'au bout.

Januel décela une pointe de reproche et répliqua :

— Les phéniciers n'obéissent qu'à l'Asbeste.

Le regard du prêtre se durcit :

— Précisément. Seulement, il ne s'agit plus de savoir à qui nous obéissons, mais contre qui nous luttons.

— Vous voulez parler des... Charognards ?

Les plumes soyeuses qui recouvriraient son cou ondulèrent comme si une brusque rafale de vent avait soufflé dans la chambre.

— Oui, la Charogne. Elle a jeté un voile sinistre sur les festivités.

— Dans la Tour, nous ne parlons pas de ces choses-là, avoua Januel.

— C'est extrêmement... regrettable, dit-il en détournant son regard sur les cendres dans la cheminée.

Januel sentait l'hostilité qui perçait dans la voix du prêtre. Malgré ses sollicitudes, il semblait tenir les phéniciers en piètre estime. Mû par la curiosité et le désir de défendre les siens, il

précisa :

— Pour nous consacrer aux Phénix, nous devons vivre à l'écart du monde.

Le prêtre hésita à poursuivre cette conversation. Le confort du phénicien lui incombait et son rôle consistait à rendre son séjour aussi agréable que possible. Pour autant, il n'avait pas imaginé qu'il devrait répondre à des questions aussi épineuses. Partagé entre une politesse de rigueur et ses véritables sentiments, il répondit :

— Je comprends cet isolement, messire, mais les temps ont changé. Les Sombres Sentes s'étendent dans tous les royaumes et personne, pas même les phéniciers, ne pourra encore longtemps fermer les yeux.

Les Sombres Sentes... Tout un chacun tremblait lorsqu'on évoquait ces sentiers maléfiques qui rayonnaient depuis la Charogne. Par des nuits glacées, ils s'incarnaient à la surface du M'Onde et prenaient possession d'une ruelle paisible ou d'un simple chemin de campagne. Les Charognards empruntaient ces voies sinistres et éphémères pour ravager des bourgs et des contrées entières, ne laissant derrière eux que des cadavres et quelques vivants éplorés, rendus fous par les atrocités.

Le prêtre prit le silence de Januel pour un encouragement et, les plumes frémissantes, poursuivit :

— Votre guilde serait avisée d'offrir un soutien inconditionnel à l'empereur pour lutter contre la Charogne. Dans le cas contraire, j'ignore ce qui se passera.

Choqué par cette menace tout juste voilée, Januel s'enhardit :

— Les phéniciers choisissent leur destin. L'empereur ne peut rien exiger de nous. C'est aux maîtres du Feu de décider ce qu'il convient de faire.

— Vous vivez sur les terres de cet Empire, messire Januel. Vous devez à l'empereur de pouvoir vivre en paix, de ne pas être inquiétés par des brigands et de manger chaque jour à votre faim. Il me semble qu'en de telles circonstances, l'empereur ou, devrais-je dire, tous les sujets de cet Empire sont en droit d'attendre un

peu plus de votre guilde qu'un regard circonspect.

Le ton avait monté et Januel repoussa le plateau de son petitdéjeuner. Puis, avec une conviction dont il ne se serait pas cru capable, il déclara :

— Moi, je crois que le cœur d'un homme appartient aux Féals qu'il révère. Pas à la terre qu'il foule ou à ceux qui prétendent la posséder.

— Vous connaissez bien votre leçon... ricana le prêtre.

— Non, vous vous trompez, je le pense vraiment.

— Alors, vous niez des siècles de notre histoire ? Le sacrifice des Griffons pour bâtir cet Empire, par exemple ?

— Non, je dis simplement que j'obéirai à la guilde avant d'obéir à l'empereur.

— Quitte à laisser cet Empire sombrer entre les mains de la Charogne ?

— Je ne sais pas, répondit-il spontanément.

— Vous devriez vous poser la question, soupira Sol'Cim.

Il se leva et se dirigea vers deux panneaux de corne qui masquaient la seule lucarne de la pièce. Il les ouvrit et laissa le soleil envahir la pièce d'une vive lueur blanche. La brise s'engouffra dans la pièce et emporta avec elle l'écho de leur conversation.

— À présent, dit-il d'une voix calme, je puis vous faire visiter la citadelle.

Januel manqua de répondre par l'affirmative mais songea soudain que son maître aurait à coup sûr désapprouvé une telle désinvolture.

— Je préfère rester ici et me... concentrer.

— Soit. Je viendrai vous chercher pour le déjeuner. Je laisse un serviteur à votre porte au cas où vous auriez besoin de quelque chose. Dans tous les cas, ne quittez pas cette chambre sans m'avoir prévenu.

Après s'être habillé, Januel entreprit de méditer longuement. Il récita les préceptes de l'Asbeste et réfléchit sur chacun d'eux.

Puis, il dirigea son esprit sur les Phénix, comme s'il cherchait à contacter celui qui attendait dans cette citadelle qu'il vienne le réveiller.

Mais la conversation qu'il avait eue avec le prêtre de Grif ' revint le tarauder. Januel connaissait l'existence de la Charogne par ce que Farel lui en avait dit et ce qu'il en avait lu dans les grimoires de la Tour. À l'époque de sa jeunesse, les Sombres Sentes n'étaient pas aussi présentes qu'aujourd'hui, à entendre Sol'Cim.

D'un autre côté, Januel devait se méfier des déclarations de ce der- nier. Ses préoccupations semblaient réelles, mais pour autant, n'avait-il pas voulu inquiéter ce jeune phénicien qui avait l'outrecuidance de se présenter comme le recours de l'empereur ? Les ordres liés aux autres Féals jalouisaient les phéniciers et leur reprochaient d'exploiter les Phénix. Il fallait en convenir, les adeptes de la guilde ne se contentaient pas de les vénérer et de se métamorphoser à leur contact ; ils produisaient des armes et les vendaient ! Toutefois, les royaumes étaient bien heureux de pouvoir les acquérir...

Januel, assis par terre entre la cheminée froide et la fenêtre, secoua la tête. Tel n'était pas son point de vue. Jamais il n'avait eu la sensation de considérer les Phénix comme de vulgaires sources de pouvoir. C'était cette vie endormie, attendant qu'on la ressuscite, qui le fascinait.

L'heure du déjeuner venue, il se releva et ouvrit la porte de sa chambre.

— Prévenez Sol'Cim, lança-t-il au serviteur en faction.

Il sourit en le voyant obéir au pas de course, et rabattit la capuche de sa robe sur sa tête. En l'absence de Farel, il décida de se composer une mine solide et un regard déterminé à l'attention du prêtre. Il se sentait sûr de lui.

Le phénicien et le prêtre de Grif ' s'engagèrent dans un labyrinthe de couloirs et d'étroits escaliers où, contrairement à la veille, régnait une atmosphère lourde et silencieuse. Les visages des

serviteurs étaient tirés, ceux des invités qu'ils croisèrent préoccupés. Januel adressa une prière silencieuse à la guilde pour la force qu'il avait tirée de son recueillement. Elle l'empêchait de céder à cette inquiétude qui flottait dans l'air.

Le quartier des prêtres occupait les trois étages au-dessous des appartements impériaux. Januel put constater en chemin que la calcédoine de Grif', un mineraï emblématique de l'Empire, y eclipsait l'éphérite et éclairait les lieux d'une lueur dorée. Sol'Cim le mena jusqu'à une grande salle où les prêtres de Grif' commençaient à se rassembler pour le déjeuner.

Une vingtaine d'entre eux conversaient à voix basse autour de larges tables d'ébène. Tous portaient, à un état plus ou moins avancé, la marque du Griffon. Pour certains, il ne s'agissait encore que de quelques plumes blanches à la base du cou ou d'une main griffue, tandis que d'autres, le visage marqué par une souffrance quotidienne, portaient dans leur dos les grandes ailes d'un aigle. Bien que le spectacle l'impressionnât, Januel éprouva un profond malaise en s'engageant parmi les prêtres. Ils arboraient leur mutation comme ces vieux capitaines qui se vantent de leurs blessures héritées du combat. Sol'Cim poussa Januel devant lui et l'invita à s'approcher d'une table.

— Nous n'obéissons pas aux mêmes règles, dit-il en le prenant par le bras. Ici, vous ne manquerez de rien...

Sur les tables, des serviteurs avaient déposé de grandes corbeilles de fruits glacés venus de Caladre. On prêtait à ces fruits couleur de neige des pouvoirs curatifs et certains n'hésitaient pas à dépenser des fortunes pour leur faire traverser les mers jusqu'aux rivages de l'Empire.

— Nous pensons que la plénitude de l'esprit n'est accessible qu'à condition de satisfaire celle du corps, souligna Sol'Cim en raflant sur une table un fruit qu'il engloutit d'un seul tenant. C'est, à mon sens, la seule ligne de conduite digne des Féals. À quoi bon vouloir leur consacrer une vie si votre corps ne cesse de réclamer son dû ?

Il s'arrêta pour attraper deux coupes de vin et en tendit une à

Januel :

— Très honnêtement, comment faites-vous ? Tenez, par quel miracle parvenez-vous à nier le désir ? Il est si simple de le faire taire en lui donnant satisfaction !

Il ricana et but à son verre avec un regard pétillant :

— Je sais que vous autres phéniciers, vous prêchez l'abstinence. Avouez, messire, que cela manque de sens !

En compagnie des siens, le prêtre se souciait un peu moins du rôle qu'il était censé jouer auprès de son hôte. Il se doutait bien que ses compagnons attendaient de lui les faveurs d'un spectacle qui se jouerait aux dépens du jeune phénicien. Rien ne pouvait les inciter à respecter cet adolescent qui incarnait une guilde pointée du doigt par ceux qui avaient juré fidélité à l'Empire. Une rumeur prétendait même que l'empereur envisageait de porter un coup fatal à la guilde si elle s'obstinait à préserver sa neutralité séculaire.

Sol'Cim apporta une chaise à Januel et l'invita à s'asseoir.

— Mettez-vous à votre aise, messire. Mes compagnons ici présents seraient enchantés de vous entendre à propos des Phénix et de votre guilde, dit-il en posant une fesse sur le rebord de la table.

La plupart des prêtres se rassemblaient petit à petit autour de Januel pour former un cercle à l'odeur animale. Trois d'entre eux demeuraient en retrait, les yeux fixés sur le phénicien.

— Qu'aimeriez-vous savoir ? demanda Januel qui s'efforçait de contrôler le timbre de sa voix.

— L'abstinence, souffla-t-il d'une voix amusée. Je veux savoir comment, au sein d'une tour isolée du reste du M'Onde, vous parvenez à étouffer votre désir. À moins, bien sûr, que les disciples n'aient trouvé quelque moyen détourné de le satisfaire ?

Il termina sa phrase en jetant un coup d'œil sur ses compagnons, puis reporta son attention sur Januel :

— Eh bien ?

— Contrairement à vous, nous pensons que le désir est affaire de l'esprit.

— Voyez-vous cela !

— Et qu'à ce titre, il n'est nul besoin de chercher à le satisfaire si l'on parvient à considérer qu'il n'existe pas.

— Très intéressant. Mais... admettons un instant qu'une femme à votre goût toque à votre porte. Quelle serait votre réaction ? Pourriez-vous prétendre qu'elle n'existe pas au même titre que le désir qu'elle vous inspire ?

— Vous ne comprenez pas. Cette femme peut m'être aussi agréable à regarder qu'un feu brûlant dans une cheminée.

Sol'Cim fronça les sourcils :

— La comparaison n'est pas très flatteuse.

— Pour un phénicien, si. Il est question de mesurer la beauté de la vie, pas de juger si elle vous appartient...

— Voilà, nous y sommes, soupira Sol'Cim en levant les mains. Vous refusez l'engagement, vous regardez mais vous n'agissez pas.

— C'est peut-être vrai au regard de l'Empire, concéda Januel. Mais au sein de la guilde, je n'ai jamais cessé d'agir pour le bien des Phénix.

— La Renaissance, n'est-ce pas ? Mise au service de nos armées, elle deviendrait une arme prodigieuse.

Il ponctua sa phrase d'un claquement de bec auquel plusieurs prêtres firent écho.

— Et pourtant, protesta Januel, nous ne cessons jamais de forger des armes au feu des Phénix ! Cela ne vous suffit pas ?

Sol'Cim se pencha sur le phénicien et murmura :

— Non, cela ne nous suffit plus, messire. À quoi bon payer une fortune pour une arme qu'un Chimérien pourra lui aussi s'offrir ? Ce que nous voulons, c'est la garantie que vos Phénix se déployeront dans le ciel aux côtés de nos Griffons. Imaginez un seul instant, messire, la grandeur d'un tel spectacle ! Griffons et Phénix massés dans le ciel, n'attendant qu'un signe de l'empereur pour fondre sur l'ennemi. Rien ne pourrait les arrêter.

— Je ne suis qu'un disciple, dit Januel en se levant brusquement. Il ne m'appartient pas de soutenir cette conversation. Je préfère regagner ma chambre.

— La tradition exige que vous partagiez notre repas, articula froidement Sol'Cim.

Januel en avait assez. Il posa une main ferme sur l'épaule du prêtre et l'écarta d'un geste sec :

— Laissez-moi passer.

La main de Sol'Cim accrocha son poignet :

— Vous me donnez des ordres, messire ?

Parmi les trois prêtres qui étaient restés à l'écart, l'un d'eux s'avança et, d'une voix douce, interpella Sol'Cim :

— Je le raccompagne.

Il portait une tunique bleu nuit, des bottes souples et une calotte de feutre rouge sur un crâne chauve. Derrière ses épaules se devinaient les reliefs verts de deux ailes qu'il tenait repliées.

— Venez, jeune homme, souffla-t-il.

Sous le regard glacé de Sol'Cim, Januel lui emboîta le pas. Ils firent quelques pas dans le couloir avant que le prêtre ne consente à se présenter :

— Je m'appelle Sen'Den. Je vous prie d'excuser leur comportement, messire.

— Ce n'est rien... Mais pourquoi ont-ils voulu me prendre à partie ? Le prêtre s'immobilisa et posa sur lui un regard triste :

— Ils ont peur.

— Des Charognards ?

— Entre autres.

— Mais...

— S'il vous plaît, restons-en là. Vous le disiez vous-même, il ne vous appartient pas de parler de ces choses.

Januel grimaça et suivit le prêtre qui, à pas lents, prenait le chemin de sa chambre. Lorsqu'ils abandonnèrent le quartier des prêtres, son guide parut plus à son aise :

— Ils n'oseront rien contre vous jusqu'à demain, dit-il. Tant que le Phénix ne se sera pas incliné devant l'empereur, ils ne vous toucheront pas. En revanche, dès cette nuit, soyez prudent. S'il s'avère que votre ami Farel refuse l'accord que lui propose l'empereur, il se peut très bien qu'ils décident de se venger.

— Ils s'attaqueraient à des phéniciers ?

— En ces temps troublés, il est aisé de mettre en scène un accident et de faire croire que la Charogne l'a initié...

— Pourquoi me dites-vous tout cela ?

— Les prêtres de Grif ' sont partagés. Je compte parmi ceux qui ont à cœur de préserver l'alliance entre cet Empire et votre guilde. Si vous autres phéniciers décidiez de ne plus livrer vos armes à nos chevaliers, je craindrais le pire. L'empereur le sait, dit-il en souriant. Il ne fera rien qui puisse lui attirer les foudres de votre guilde, même si des rumeurs préten-dent le contraire. Pour l'heure, l'essentiel est de mener la Renaissance à son terme. C'est pour cette raison que je vous escorte jusqu'à votre chambre. Si le Phénix renaît de ses Cendres de belle manière, alors nous obtiendrons un terrain favorable pour songer aux moyens de lutter contre la Charogne.

— Est-ce vrai qu'elle se répand plus vite que la peste ? demanda Januel alors qu'ils parvenaient à sa chambre.

— Plus vite encore, messire, murmura-t-il.

Il ouvrit la porte de la chambre et, une fois sur le seuil, posa une main sur l'épaule du phénicier :

— Écoutez-moi. Cette nuit, une Sombre Sente s'est incarnée dans un couloir de la citadelle, au sein même des appartements de l'empereur. Nous avons pu la détruire avant qu'elle ne se répande. Nous y étions préparés.

— Dans les appartements de l'empereur..., souffla Januel, sidéré.

— Oui. Et je prends le parti de vous le confier pour attirer votre attention sur l'importance de la Renaissance de ce soir. L'empereur a besoin d'être rassuré.

— Maître Farel se trouve déjà à ses côtés, je crois.

— C'est exact. L'heure est suffisamment grave pour que nous envisagions de commander plusieurs Lames de Feu...

Le prêtre évoquait ces épées légendaires dont le pommeau abritait les Cendres de jeunes Phénix. Ces créatures naissaient en de rares occasions et les phéniciers accourraient alors pour les

recueillir. Conçue pour un seul homme, une telle épée pouvait s'embraser et libérer la force du Phénix au cœur d'une bataille. Considérée comme une arme redoutable contre les Charognards, elle avait néanmoins un inconvénient majeur : si son propriétaire venait à mourir, la lame subissait le même destin et redevenait une épée de métal comparable à toutes les autres. Sept d'entre elles existaient encore dans cet Empire, dont cinq étaient portées par les gardes impériaux qui veillaient nuit et jour sur l'empereur.

— Mais, poursuivit-il, l'Empire ne tient pas à saigner ses vassaux aux quatre veines pour obtenir de telles armes. Il veut obtenir le soutien des Chimériens, des Licornéens et peut-être même des Draguéens... Bref, de tous nos voisins afin que l'Empire de Grif' ne soit pas le seul à assumer cet effort de guerre. D'autant que l'empereur aimera que votre guilde consente à faire quelques sacrifices pour rendre les Lames de Feu plus accessibles.

— J'ignorais tout cela, avoua Januel.

— Je sais. Votre maître Farel m'en voudra de vous avoir encombré l'esprit avec tous ces détails. Croyez-moi ou non, je tiens à ce que vous sortiez bien vivant de cette citadelle. Parmi les prêtres de Grif', certains s'imaginent qu'il suffirait d'arrêter les phéniciers et de couper quelques têtes pour faire main basse sur votre guilde. Pure folie, siffla-t-il, pure folie... Pour lutter contre la Charogne, il nous faut dépasser les frontières. Ce sera sans doute très difficile mais votre guilde peut devenir le ciment de cette alliance. Si les phéniciers nous offrent, à nous mais aussi à nos voisins, les moyens d'armer nos meilleurs chevaliers avec des Lames de Feu, alors nous pourrons repousser les Charognards et peut-être même les traquer jusque dans leur royaume...

Ses yeux s'étaient mis à briller tandis que sa main accentuait sa pression sur l'épaule de Januel :

— Ce soir, messire, la Renaissance doit devenir l'étincelle de cette alliance. Faites pour le mieux.

Il attira Januel contre lui et le serra contre sa poitrine puis, sans ajouter un seul mot, sortit en refermant la porte derrière lui.

Interloqué, Januel s'assit sur le bord du lit et plongea la tête

entre ses mains. Toutes ces révélations tournoyaient dans son crâne comme des feuilles d'automne soulevées par la brise. Si le prêtre lui avait dit la vérité, la Renaissance du Phénix impérial représentait bien plus qu'un simple hommage des phéniciers à l'égard de l'Empire. Maître Farel l'avait déjà mis en garde mais Januel, préoccupé par cette rencontre imminente avec un Phénix des Origines, n'avait pas tenu compte de ses avertissements. À présent, il discernait les enjeux qui convergeaient autour de cet acte ultime dont il allait s'acquitter sous le regard de l'empereur. Quelle conclusion devait-il en tirer ? Son caractère s'accordait mal aux raffinements de la politique. Certes, il était désormais en mesure de comprendre l'importance de la cérémonie à venir, mais cela ne signifiait pas pour autant que son attitude changerait à l'égard du Phénix. Il avait confié un jour à Sildinn qu'il se voulait à l'image d'un ruisseau. Un ruisseau qui, en présence d'un rocher, se divise puis se reforme aussitôt après pour poursuivre sa route. Son existence prenait un sens au contact des Phénix. Malgré les obstacles qui se dressaient sur son chemin, il tenait à leur consacrer sa vie jusqu'au dernier souffle.

Rasséréné par cette dernière pensée, il se leva et vint s'agenouiller près de la lucarne, à la lumière du jour. Il s'assit en tailleur et posa son menton sur ses deux mains déployées. Cette position favorisait le recueillement et, les yeux fermés, il commença à prier.

Chapitre 10

La nuit tombait lorsqu'on vint chercher Januel dans sa chambre. Durant les trois heures qui avaient précédé, il s'était employé à chasser de son esprit toutes les pensées qui pouvaient mettre en péril la Renaissance. Les yeux mi-clos, il manqua de s'écrouler lorsqu'il déplia son corps endolori et se rattrapa de justesse au bras d'un serviteur. Chancelant, il fit quelques pas dans sa chambre et, soutenu par le serviteur, gagna l'entrée de sa chambre où patientaient Sol'Cim et Sen'Den.

— L'heure est venue, annonça froidement le premier.

— Maître Farel vous renouvelle ses encouragements, ajouta le second en se substituant au serviteur.

Januel esquissa un sourire en sentant le bras ferme de Sen'Den le guider pas à pas dans le couloir. Sol'Cim demeurait silencieux mais Januel n'y accordait aucune attention. Son esprit, comme Farel le lui avait demandé, était désormais une forteresse dont nul ne pourrait franchir les murailles, excepté un Phénix. Au cours des trois dernières années, il avait perfectionné cet exercice mental que les phéniciers pratiquaient à la veille d'une Renaissance. Pour cela, il fallait apprendre à maîtriser ses pensées afin de les réduire en cendres. On ménageait ainsi un espace vierge où s'exprimerait l'âme du Phénix. Bien souvent, un tel exercice plongeait le phénicien dans un état second, proche du somnambulisme. Januel n'échappait pas à la règle et se laissait conduire à travers la citadelle sans réaction. Il ne percevait plus qu'un bruit lointain, celui de ses propres pas sur le dallage et, parfois, le murmure d'une voix.

La coutume exigeait que l'anniversaire de l'empereur soit célébré au sommet de la citadelle. Pour y accéder, Sol'Cim et

Sen'Den menèrent le phénicier jusqu'au seuil d'un escalier en colimaçon où deux hallebardiers impériaux s'effacèrent pour leur céder le passage.

— La terrasse qui abrite le banquet est un lieu entre ciel et terre, confia Sen'Den. Semblable aux Griffons...

L'escalier comptait trois cents marches pour les trois cents Griffons qui s'étaient illustrés au cours des siècles passés. À chaque pas, on pouvait lire le nom du Féal ainsi que celui du village, de la ville ou de la forteresse qu'il avait défendu durant son existence.

Au terme de cette ascension, les trois hommes pénétrèrent dans une tour étroite qui s'élevait à la surface de la terrasse. À travers la porte, Januel percevait le bruit sourd de la fête. Il ajusta les plis de sa robe et dit d'une voix faible :

— Je suis prêt.

Aussitôt, Sol'Cim toqua à la porte qui s'ouvrit en grand. Du seuil de la tour, on pouvait embrasser le théâtre des festivités d'un seul regard. Ceinte par une balustrade de marbre, la terrasse mesurait bien deux cents coudées de large sur cinquante de long. Les convives, près d'une centaine, avaient pris place autour d'une immense table de chêne en forme de fer à cheval. L'empereur siégeait au plus haut de la courbe, entouré par les membres de sa famille. Sous les lumières d'innombrables lanternes à verre rouge dispersées autour de la table, des serviteurs en livrée s'adonnaient à un ballet incessant, les bras chargés de plateaux et de carafons.

Januel tressaillit, submergé un bref instant par cette féerie de couleurs. À présent, le vacarme prenait une telle ampleur qu'il lui aurait été impossible de parler à Sen'Den sans éléver la voix. Il fit un pas en avant et sentit aussitôt le froid mordant qui régnait au sommet de la citadelle. Une brise glacée soufflait sur la terrasse mais ne semblait pas indisposer les invités. Il leva les yeux et constata qu'aucun nuage ne menaçait le banquet. Au même titre que les convives, les étoiles fêtaient l'anniversaire de l'empereur.

Ce dernier siégeait sur un trône taillé dans le squelette d'un Griffon aux ailes déployées. Debout à ses côtés se dressaient les

silhouettes imposantes des dix plus grands chevaliers de l'Ordre du Lion. Ces soldats d'élite constituaient le cœur de la garde impériale et se distinguaient par les lions blancs couchés à leurs pieds. Ces bêtes formaient avec leurs maîtres des couples légendaires qui n'obéissaient qu'à la seule voix de l'empereur et qui, à plusieurs reprises, avaient mis en échec d'illustres assassins.

À cette distance, Januel ne pouvait pas encore distinguer le visage de l'empereur dont il ne connaissait que le profil visible sur les pièces d'or griffées. En revanche, il pouvait à loisir dévisager les ambassadeurs qui étaient assis aux deux extrémités de la table. Il reconnut les Licornéens à leurs traits fins et à leur peau d'ébène ; une corne aux reflets nacrés ornait le front de certains d'entre eux. Les Chimériens se reconnaissaient sans peine à leur stature massive et leurs cheveux roux et broussailleux. Le rire gras et le menton luisant de graisse, ils offraient un contraste saisissant avec la nature réservée et silencieuse des Licornéens. Puis son regard glissa sur les ambassadeurs draguéens. Le crâne rasé et tatoué de mystérieux symboles, ils avaient le teint diaphane et des yeux d'onyx. Peuple dévoué à l'érudition et antiques dépositaires du savoir du M'Onde, les Draguéens inspiraient un mélange de respect et de crainte. Januel avait croisé l'un d'entre eux sur un champ de bataille et se souvenait parfaitement de sa silhouette longiligne et du grimoire qu'il portait à la ceinture comme une épée.

Une pression de Sen'Den sur son bras le rappela à l'ordre. La gorge sèche, il s'avança entre les deux branches de la table en cherchant à découvrir, parmi les invités, le visage familier de son maître. Petit à petit, il sentit le souffle de la peur sur sa nuque. Il n'aimait pas être l'objet de tous ces regards et tentait, par tous les moyens, de s'abriter derrière les remparts de son esprit.

Maître Farel siégeait non loin de l'empereur et Januel sentit son courage revenir lorsque leurs regards se croisèrent. Un lien invisible unissait le vieux phénicien et son disciple, un lien que nul ne pouvait trancher. Januel s'en saisit comme l'homme tombé à la mer s'agrippe à une corde. Sen'Den et Sol'Cim étaient toujours à

ses côtés mais Januel ne voyait plus que son maître. Les cent coudées qui le séparaient du monarque durèrent une éternité. Puis, soudain, Sen'Den abandonna son bras tandis que Sol'Cim se penchait par-dessus la table pour murmurer quelques mots à son empereur.

À présent, Januel se trouvait suffisamment près de lui pour l'étudier. Douze longues années à la tête de l'Empire de Grif' n'avaient pu entailler ce visage volontaire aux traits farouches. Enchâssés sous d'épais sourcils blancs, ses yeux noisette étincelaient telles des pierres précieuses. Son front haut et dégagé était mis en valeur par une crinière de cheveux blancs qui tombaient en mèches plates sur ses épaules.

Nul n'ignorait que le sang des fondateurs de Grif' ne coulait pas dans ses veines. Ancien chevalier de l'Ordre du Lion, il était devenu le confident de son prédécesseur qui, contre toute attente, l'avait désigné pour lui succéder. À l'époque, la nouvelle avait précipité l'Empire dans le chaos. Pour y mettre un terme, le nouvel empereur avait défié tous ceux qui contestaient son autorité. Durant trois jours et trois nuits consécutives, il avait livré bataille à des chevaliers qui n'acceptaient pas ses origines roturières. À l'aube du quatrième jour, trente-deux crânes ornaient les remparts de la citadelle impériale d'Aldarenche. Le récit de ces combats se répandit dans l'Empire et l'ordre revint.

Januel songeait à cet épisode glorieux lorsque, pour la première fois, le regard de l'empereur se posa sur lui. Ses yeux foudroyèrent ses pensées comme l'oiseau en plein ciel. C'était un regard lourd et suspicieux, qui l'examina de pied en cap et finit par se radoucir lorsque le phénicien salua et inclina la tête.

L'empereur lui fit signe d'avancer jusqu'au bord de la table. Januel s'exécuta tandis que Sol'Cim s'écartait et que Sen'Den demeurait en retrait.

— Januel le phénicien... dit l'empereur d'une voix qui ressemblait au grondement d'un orage. Puisses-tu trouver réconfort et chaleur sous l'aile du Griffon.

— Puissent les flammes du Phénix éclairer votre maison

jusqu'au dernier jour, répondit Januel.

— Tes mains, ordonna-t-il. Montre-les-moi.

Januel tendit les bras et présenta ses paumes tournées vers le ciel. L'empereur s'en empara et, du pouce, en apprécia le relief.

— Elles sont froides, dit-il en commençant à lui masser les doigts. Le geste, amical, émut Januel. Il n'était pas donné à n'importe qui de toucher les mains d'un tel monarque.

— Sais-tu ce que j'attends de toi ?

— Monseigneur... vous m'avez convoqué afin que je fasse renaître un Phénix des Origines.

— Non. Tu es ici pour prouver à mes invités la fidélité de ta guilde à mon égard.

Il interrompit son propos et serra les mains du phénicien au point de lui faire mal :

— Je ne suis pas un esthète, Januel. Je dirige un empire et je considère les Phénix comme les instruments de mon pouvoir.

L'impression favorable que l'empereur lui avait faite se dissipait rapidement.

— Tu es l'un de mes sujets, poursuivit-il. Je ne tolérerai aucun échec, aucune sorte de faiblesse. Assure-toi que le Phénix s'inclinera devant moi et prouve ainsi son obéissance à l'Empire. Si tel est le cas, je me montrerai généreux. Dans le cas contraire, dussé-je susciter la colère de ta guilde, je te confierai à mes bourreaux.

Sa voix implacable fit courir un frisson glacé dans le dos de Januel. La menace le troublait, mais il regrettait surtout qu'un tel homme puisse préférer ses intérêts à ceux des Féals. Il comprit avec tristesse que l'empereur était incapable d'apprécier le mystère de la vie, qu'il jugerait sans doute la Renaissance au même titre que les services rendus par ses serviteurs.

— Monseigneur, je tâcherai de faire selon votre volonté, dit-il d'une voix lointaine.

L'empereur lâcha ses mains et se renfonça dans son trône.

— Qu'il en soit ainsi, Januel, dit-il en adressant un petit signe de la main à Sen'Den.

Le prêtre de Grif' ouvrit soudain ses ailes et se propulsa dans le ciel pour s'immobiliser trente coudées au-dessus de la terrasse. Son envol avait attiré l'attention des convives. Peu à peu, le silence retomba tandis que le prêtre battait des ailes pour compenser les rafales de vent. Sen'Den étendit les bras, comme s'il voulait bénir l'assemblée, puis poussa un long cri, un glapissement d'aigle qui se répercuta dans les montagnes et fit taire les invités jusqu'au dernier. Le temps d'un sablier, tous retinrent leur souffle. Puis, lentement, l'empereur déplia son corps massif et, la voix haute, déclara :

— Mes amis, vous tous qui connaissez les phéniciers, voici venue l'heure de la Renaissance. Chaque année, un jeune disciple rejoint cette citadelle afin que mon Phénix impérial se déploie pour réchauffer le cœur de mes invités. Cette année est incomparable. Je fête ma quarante-deuxième année alors que de sombres nuages s'amoncellent à l'horizon du M'Onde. Je fais le serment que nous nous retrouverons ici dans un an pour fêter la défaite de nos ennemis. Depuis plusieurs jours, nous nous querellons pour découvrir le meilleur moyen de lutter contre la Charogne. Je n'en retiens qu'une chose : notre volonté à tous de nous unir pour traquer les Charognards. À travers moi, j'engage toutes les forces de l'Empire de Grif' à combattre ce mal qui ronge nos villes et nos campagnes. Peu importent les frontières, mes amis, peu importe le passé. Seule notre future alliance peut rendre ce combat juste, honorable et digne des Féals. Aucun autre qu'un Phénix ne pouvait mieux illustrer la volonté qui m'anime. Cette Renaissance tient lieu de message d'espoir. Un message qui traverse les frontières et incarne notre alliance. La guilde des phéniciers est présente dans cet Empire mais également dans votre royaume, Chimériens, ainsi que dans les vôtres, Licornéens et Draguéens. Des Tours Écarlates s'élèvent aussi chez ceux qui n'ont eu de cesse, depuis que le M'Onde est M'Onde, de nous anéantir. Au cœur des Rivages Aspics ou de la Basilice, des phéniciers œuvrent au nom de leur art. Cet art, je veux qu'il ne serve qu'un seul but : détruire la Charogne.

Il suspendit son discours et posa les mains à plat sur le rebord de la table, le corps penché :

— Ce garçon devant moi est un phénicien grifféen. Je veux espérer qu'à l'avenir, un disciple aspik se présentera ici même pour accomplir une Renaissance.

Ses yeux s'étrécirent, fixés sur Januel :

— À présent, phénicien, fais ton œuvre.

Nul n'osa applaudir ce discours qui résumait les négociations entreprises sous couvert de l'anniversaire de l'empereur. L'irruption d'une Sombre Sente dans cette citadelle avait profondément marqué les esprits des ambassadeurs. Ils savaient que l'engagement de la guilde des phéniciens constituait la clé de voûte de l'alliance.

À l'entrée de la tour qui desservait la terrasse, une lumière vive capta le regard des convives. Sur le seuil se dressait un chevalier de l'Ordre du Lion, entouré de deux jeunes femmes vêtues de voiles diaphanes. Rares étaient ceux qui avaient le privilège de contempler la beauté sculpturale des aiglides. Concubines impériales, elles dressaient les aigles du monarque et orchestraient les chasses somptueuses que l'empereur donnait dans les forêts de ses domaines. Les seins et le pubis masqués par de longs cheveux couleur de miel, elles s'avancèrent en portant une coupe de cuivre contenant les Cendres du Phénix. Le chevalier les précédait en tenant, par une laisse de soie noire, un lion blanc à la crinière tressée.

Sous les regards concupiscents des Chimériens, les deux aiglides se portèrent à la hauteur de Januel. La proximité des Cendres emplissait Januel d'un profond sentiment d'exaltation. Les sens en éveil, il percevait déjà le bruissement intime du Féal, cette rumeur caractéristique d'un Phénix sur le point de renaître. L'esprit du phénicien notait à présent les détails indispensables à la conduite de la Renaissance. En tout premier lieu, il devait prendre garde à la proximité des convives et faire en sorte de n'en blesser aucun. Il y avait également la présence du bois, cette immense table en chêne qui, à la moindre erreur, pouvait

s'enflammer au contact du Phénix. Enfin, il devait prendre en compte le souffle du vent qui ne manquerait pas de disperser les premières flammèches.

Les deux aiglides le saluèrent et déposèrent la coupe sur un pied en ivoire. Sen'Den s'était posté derrière le trône de l'empereur et Sol'Cim avait disparu. Seul le chevalier demeurait à ses côtés, le lion couché devant lui. Maître Farel lui avait parlé de cette précaution élémentaire à laquelle l'empereur n'avait jamais voulu renoncer. Si, à un moment ou à un autre, le Phénix des Origines menaçait la personne de l'empereur, le chevalier n'hésiterait pas à trancher la tête du phénicier.

Sa tête.

Januel déglutit et se pencha sur la coupe.

Chapitre 11

Januel contemplait pour la première fois des Cendres des Origines. Leur aspect était plus rudimentaire et leur noirceur plus prononcée que ceux des Phénix de la Tour. La première tâche qui attendait le phénicier était d'en trier les minuscules fragments, en fonction de leur forme et de leur taille. Pour le moment, il se refusait à établir un contact mental et se bornait à travailler la matière. Ses mains se mirent aussitôt à l'œuvre, afin de composer les trois cercles de l'Asbeste qui marqueraient les trois étapes de la Renaissance. La première rangée de cristaux qui entourait les deux autres deviendrait les innombrables flammèches du corps du Phénix. Puis viendraient les cristaux de la seconde rangée, ceux qui rendraient au Phénix sa forme originelle. Enfin, le troisième cercle, le plus dangereux, servirait à éveiller l'âme du Féal et à la maîtriser.

N'ayant pas eu le loisir de préparer la Renaissance, Januel se fiait à son instinct pour décider si tel ou tel cristal devait rejoindre un cercle plutôt qu'un autre. Les invités, l'empereur et même maître Farel n'existaient plus. Son esprit commandait ses mains et ses mains commandaient aux Cendres. Lorsqu'il estima, enfin, que chaque cristal avait trouvé sa place, il ferma les yeux et tendit l'oreille. Le bruit qui émanait des Cendres le surprit. Sa puissance et surtout la rapidité avec laquelle il enflait n'étaient pas comparables à celles des autres Phénix. Ce bruit évoquait le ronflement d'un incendie avançant à la vitesse d'un cheval au galop, d'un incendie se nourrissant avec avidité de tout ce qu'il trouvait sur son passage.

Januel comprit que son esprit serait consumé comme une vulgaire brindille s'il n'agissait pas très vite. Il fallait offrir au Féal

un moyen d'ex-primer sa rage sur un autre terrain, la canaliser avant qu'elle ne le submerge.

Les lèvres crispées, Januel posa l'index de sa main gauche sur le premier cercle et en fit le tour en épousant l'arête de chaque cristal. Ce geste ouvrait au Phénix le chemin de son incarnation. Une bouffée de chaleur explosa au visage du phénicier qui recula tant le souffle avait été puissant. Les premières flammèches apparurent. De couleur olivâtre, elles jaillirent des cristaux comme des étincelles et certaines bondirent sur Januel. Un sentiment de panique s'empara du phénicier. Il ouvrit les yeux, voulut les étouffer avec les mains, mais se retint au dernier moment. S'il agissait ainsi, il était condamné. Il devait montrer au Phénix qu'il était prêt à souffrir pour lui. Deux ou trois flammèches percèrent la toile de sa robe et le marquèrent à la poitrine. Il serra les dents pour ne pas crier et ferma à nouveau les yeux.

Les cristaux charriaient désormais un flot ininterrompu de flammes qui formaient, peu à peu, une colonne de feu dans l'axe de la vasque. Januel plongea les mains à l'intérieur et sut aussitôt que le Phénix appréciait cette marque de confiance. À présent, le phénicier était insensible à la douleur et pouvait commander aux flammèches. Ivres de liberté, certaines s'efforçaient d'échapper à l'attraction de la colonne. En quête d'un matériau qui puisse nourrir leur immense appétit, ces feux follets tentaient maladroitement d'enjamber le couronnement de la coupe. Les phéniciers peu expérimentés prenaient souvent le parti de les sacrifier pour ne prendre aucun risque, mais Januel s'y refusait toujours. « Aucune braise ne mérite de s'éteindre », dit-il en pensée lorsque ses mains cueillirent une à une les flammèches pour les fondre dans la colonne.

Cette dernière n'en finissait plus de grandir et atteignait près de quarante coudées de hauteur. Elle illuminait la terrasse d'une telle lumière que des convives détournaient les yeux, incapables d'en supporter l'éclat. Januel, lui, était émerveillé. La magie des Phénix imprégnait son esprit et, le temps d'un battement de cils, il devint l'une de ces flammèches aspirées dans le tourbillon de la

vie.

L'exaltation de la Renaissance ôtait à Januel toute pudeur. Il en oubliait presque que ce Phénix avait contemplé l'aube du M'Onde et forgé la grandeur de la guilde des phéniciers. Il ne voyait plus un Féal mais une vie sur le point de s'accomplir.

Une naissance.

Il posa ses deux pouces à la base du deuxième cercle et leur fit accomplir un demi-cercle jusqu'au sommet. Ce geste circonvenait le corps du Phénix : lorsque les deux pouces se rejoignirent, un frémissement parcourut la colonne de flammes et une explosion de tonnerre ébranla la terrasse.

Un long murmure parcourut l'assemblée des convives. La colonne se tordit puis se scinda en longues traînées de feu qui, petit à petit, esquissèrent la forme d'un Phénix. Januel n'avait pas besoin d'ouvrir les yeux pour contempler la beauté du Féal. Ses ailes apparurent en premier et se déployèrent comme d'immenses voiles enflammées. D'une envergure de près de trente coudées et de couleur d'or, elles illuminèrent la terrasse à tel point que l'on se serait cru en plein jour. Puis vinrent le corps, longiligne et parcouru de flammes rougeâtres, les pattes qui ressemblaient à des fourches embrasées et, enfin, la gueule. Le bec évoquait une Lame de Feu, une épée que nul ne pourrait briser. Les yeux, deux flammes écarlates, brillaient comme des rubis et fixaient le phénicier.

L'empereur lui-même retint sa respiration devant un tel spectacle. Aux pieds de l'oiseau de feu, Januel tremblait d'émotion. Des larmes perlèrent sur ses joues et, les cheveux balayés par le souffle du Féal, il recouvrit le troisième cercle de ses mains.

Secoué par un spasme, le Phénix dressa sa gueule vers le ciel et poussa un cri d'une violence inouïe. Verres et carafons se fendirent. Des ambassadeurs s'affaissèrent dans leur fauteuil, terrassés et les oreilles ensanglantées. L'âme du Phénix s'engouffra dans l'esprit de Januel comme une tornade et le phénicier sut, à cet instant précis, que son talent n'y suffirait pas.

Il affrontait une force qu'aucun maître n'aurait su arrêter, une force noire et affamée...

Le Fiel.

D'ordinaire, les Phénix consumaient cette émotion primordiale, cette pensée maléfique qui avait été à l'origine de la Guerre des Féals. Januel, lui, pouvait la contempler à l'intérieur de son crâne, la voir inonder la forteresse de son esprit avec une rage aveugle.

La douleur lui coupa les jambes et il s'écroula sur les genoux, les mains plaquées sur ses tempes. Sur la terrasse, les convives se levaient dans une indescriptible bousculade. Les Chimériens, qui redoutaient la magie et considéraient leurs prêtres comme des esclaves, furent les premiers à se ruer vers la tour.

Les oreilles bourdonnantes, l'empereur se leva en chancelant et jeta un regard à Farel. La stupéfaction qui se lisait sur le visage du vieillard ne laissait aucun doute sur l'échec brutal et inattendu de la Renaissance. D'un seul geste, le monarque de Grif' donna l'ordre au chevalier qui demeurait auprès du disciple de l'exécuter.

Le chevalier lâcha la laisse de son animal et dégaina son épée. À ses pieds, Januel était incapable de réagir. Les remparts qu'il avait érigés à l'aide des exercices de l'Asbeste avaient volé en éclats. L'âme du Phénix se répandait dans son crâne sans rencontrer la moindre résistance. Le Fiel violait sa conscience en offrant à sa victime des scènes d'une autre époque, des fulgurations du temps des Origines. Il se vit marcher sur un paysage de cendres où les squelettes de Féals titaniques disparaissaient lentement sous une poussière noire, il assista à l'agonie d'un Griffon dont la gueule rongée par les flammes d'un Phénix implorait le coup fatal, à la mise à mort d'un Pégase par des Licornes au poil roussi. Ce coin de voile levé sur la Guerre des Féals emplissait le cœur de Januel d'une tristesse infinie et lui ôtait toute force.

Lui qui avait craint que son passé ne perturbe la Renaissance... Pauvre fou ! Une énergie imprévisible surgie du fond des âges avait ravagé, en un instant, les murailles édifiées pour se protéger. Le Fiel avait eu raison de sa belle maîtrise.

C'était incompréhensible.

Il n'eut aucune réaction lorsque le chevalier arma son épée pour le décapiter. L'homme murmura quelque chose qu'il n'entendit pas, puis porta son coup. Du moins le crut-il, puisqu'à l'instant même où son épée retomba vers le sol, le Phénix balaya le chevalier d'un seul mouvement de son aile. L'homme hurla et, le corps embrasé, alla s'écraser sur un invité qui prit feu à son tour.

La bousculade se mua en panique. Les courtisans grifféens se précipitèrent vers la tour où trois Chimériens, l'épée à la main, veillaient à ce que leurs frères passent en premier. L'escorte impériale se referma sur l'empereur comme le couvercle d'un coffre. Groupés autour du trône, les chevaliers brandissaient leurs épées et, pour deux d'entre eux, une Lame de Feu.

Farel était tétanisé. L'emprise du Fiel sur un Phénix était une aberration, un événement depuis longtemps relégué dans les méandres du passé. Il ne pouvait pas croire à ce qu'il voyait, il ne pouvait pas admettre que Januel, celui qu'il considérait comme son propre fils, agonise sous ses yeux. Le regard fou, la face blême, il savait pourtant que sa mort était inéluctable.

— Pardonnez-moi, maître Ignence, murmura-t-il avant d'être violemment jeté à terre par un Chimérien au visage sculpté par l'effroi.

Sen'Den était sans doute le seul, excepté les deux phéniciers, à avoir compris que le pire était à venir. Les chevaliers entouraient le trône lorsqu'il se propulsa dans les airs afin de lancer l'Askelion, le cri de ralliement des Griffons. L'empereur les avait écartés pour la soirée, par souci de convenance vis-à-vis de ses invités mais également pour que la présence d'un Phénix ne les trouble pas.

Modulation aiguë et tout juste perceptible par l'oreille humaine, l'Askelion parcourut les montagnes et ordonna à chaque Griffon de converger vers la citadelle pour protéger l'empereur.

Au même moment, Januel se redressait péniblement. Il n'aurait su l'expliquer, mais l'âme du Phénix s'était soudain apaisée dans son esprit comme si elle avait trouvé prétexte à l'épargner. Ce répit lui permit de découvrir l'ampleur des dégâts.

Une odeur atroce de chair brûlée agressa ses narines. Ses yeux embués par la chaleur dégagée par le corps du Féal avaient peine à s'y accommoder. Les convives avaient déserté la grande table impériale et bataillaient autour de la tour pour s'y frayer un passage. Un lion gémissait auprès du cadavre du chevalier qui achevait de se consumer, tandis que Sen'Den, battant des ailes, s'interposait entre le Phénix, effroyable, démesuré, et l'empereur entouré de sa garde. Maître Farel gisait sur le sol en grimaçant de douleur.

Ses immenses ailes déployées, le Phénix détendit soudain le cou et sa gueule transperça le corps de Sen'Den de part en part. Le prêtre hurla et s'enflamma comme une torche. Lorsque ses ailes prirent feu à leur tour, il plongea vers le sol et s'écrasa devant le trône.

Le visage brûlé par la fournaise en lévitation au-dessus de lui, Januel s'efforçait de réfléchir à la vitesse de l'éclair. Il tremblait de tous ses membres et sa poitrine n'était plus qu'un brasier sous sa robe en lambeaux. Chaque respiration manquait de le faire hurler de douleur. Les poings serrés, il devait faire appel à toute sa force physique pour ne pas s'écrouler au sol.

Januel comprit que le Phénix allait s'en prendre à l'empereur. Le faisait-il volontairement ou s'attaquait-il spontanément à celui qui, accompagné de ses chevaliers, représentait le plus grave danger ? Januel l'ignorait mais sentait qu'il ne lui restait qu'une seule chance de sauver à la fois le Féal et l'empereur. Cette ultime alternative le condamnerait à coup sûr mais sa vie n'importait plus. Il ne pourrait jamais rattraper son erreur, mais il jouissait d'un infime sursis pour accomplir une dernière tentative. Le simple fait de penser était un douloureux calvaire, pourtant l'action qui lui venait à l'esprit lui semblait juste. Son sacrifice prendrait un sens s'il lui permettait de soustraire le Phénix à l'influence du Fiel. D'autant que la mort de l'empereur précipiterait à nouveau l'Empire de Grif' dans le chaos et en ferait une proie facile pour la Charogne. Pour empêcher cela, Januel devait transformer son corps en réceptacle, devenir l'écrin du Féal.

L'Embrasement était l'unique solution.

Maître Farel certifiait qu'aucun phénicien n'était en mesure de survivre à l'Embrasement d'un Phénix des Origines. Pour autant, la mort ne signifierait pas son échec. Le Féal serait enfermé. Januel disparaîtrait mais son cœur, nourri par le Phénix bloqué à l'intérieur, survivrait et serait conservé par la guilde au même titre qu'une relique.

Il lui fallait agir au plus vite. L'oiseau de feu se dressait désormais au-dessus du trône et battait lentement des ailes, les yeux braqués sur l'empereur et ses gardes. Campés sur leurs jambes, les dix chevaliers de l'Ordre du Lion défiaient le Féal en retenant leurs bêtes. Dominés par une peur ancestrale, les lions blancs tiraient sur leurs longes en poussant de terribles rugissements.

Un étrange sentiment de sérénité s'empara de Januel, faisant voler les lourds rideaux du souvenir et de l'horreur. Il s'était toujours senti coupable d'avoir survécu à sa mère, de ne pas être tombé sous les lames perfides des assassins. Elle était morte et il était vivant. Il tenait enfin l'occasion de donner un sens à sa mort, d'être digne de disparaître pour retrouver sa mère dans l'au-delà. L'Asbeste affirmait que l'âme des justes rejoignait les vents, qu'elle devenait un souffle, libre de parcourir le M'Onde. Januel s'imaginait souvent que sa mère était devenue un murmure qui, parfois, se glissait dans ses rêves pour guider son existence. Cette pensée était pour lui une source claire à laquelle il s'abreuvait lorsqu'il doutait de l'avenir. Et, à cet instant précis, alors que le Phénix des Origines brillait au-dessus de l'empereur tel un soleil, il accepta pleinement l'idée de mourir.

Il gardait un souvenir mêlé de joie et de souffrance des Embrasements qu'il avait accomplis à Sédénie. Ces expériences se révélaient extrêmement douloureuses au moment où le Phénix s'immisçait dans votre corps. Votre sang semblait littéralement se transformer en huile brûlante, tandis qu'il fallait résister à l'envie de s'arracher son propre cœur transformé en charbon ardent. Januel avait gardé le lit plusieurs jours à la suite de ces exercices,

mais il en avait tiré une force nouvelle, le sentiment que rien ne pouvait se comparer à cette intimité entre un disciple et un Phénix...

C'était maintenant ou jamais.

Il plongea violemment les mains dans les Cendres et en saisit une poignée pour les éléver à hauteur de son visage. Ce contact franc dénué de toute réserve constituait le préalable à l'Embrasement. Il signifiait au Phénix l'engagement absolu de son serviteur, sans espoir de renoncement.

Januel sentit aussitôt l'âme du Phénix s'ébrouer dans son crâne et se déployer à nouveau pour envahir l'esprit de son accoucheur. Il s'affala sur le sol de marbre et porta les mains à ses tempes. Aucune métamorphose n'égalait ce message antique qui liait les phéniciers à leurs Phénix. Leurs deux esprits se fondirent dans le même creuset et Januel se mit à hurler.

Le cri mourut sur ses lèvres lorsque le Fiel, galvanisé, crocha son âme. Il avait espéré que l'Embrasement consumerait le Fiel et étoufferait ses pulsions destructrices, il s'était trompé. Le Phénix prit de l'ampleur et, en un mouvement majestueux, referma ses ailes sur l'empereur et ses chevaliers.

Le feu du Féal n'avait d'équivalent que la puissance destructrice de la lave. Le temps d'un battement de cils, les dix plus grands guerriers de l'Empire prirent conscience de leur propre mort. Les armures se changèrent en métal en fusion, les épées se flétrirent comme des fleurs et les corps furent désintégrés.

Lorsque l'empereur se vit perdu, son unique pensée fut pour la Charogne. Sa disparition sonnait le glas de la lutte entreprise en son nom contre les Charognards. Il mourut en silence, les deux mains vissées sur le pommeau de l'épée qui avait triomphé de tant d'ennemis.

Januel ressentit la mort de l'empereur jusqu'au fond de son âme. Le Fiel la lui fit partager, en se délectant du supplice qu'elle inspirait au jeune disciple. Par sa faute, l'une des plus grandes figures du M'Onde venait de disparaître, sans gloire. Pourquoi ne

disparaissait-il pas à son tour ? Pourquoi l'Embrasement ne l'avait-il pas encore terrassé ?

Une sueur poisseuse coulait le long de son dos, de ses bras, de son visage mais, pour une raison inexplicable, il ne souffrait pas. Il ne souffrait plus. Au contraire, le Phénix semblait enfin reconnaître l'autorité du disciple. Le Fiel se tarissait. Peu à peu, l'oiseau de feu commença à se désagréger au vent glacé des montagnes de Gordoce. Januel n'osait y croire. Pourtant, les flammèches composant les atours du Phénix se laissaient emporter par les bourrasques et allaient à la rencontre des Griffons. Sous l'éclat de la lune, les Féals de l'Empire de Grif luisaient d'une lumière argentée. Ils avaient ressenti de plein fouet la mort de l'empereur et fendaient les cieux en direction de son assassin.

En direction de Januel.

Il gisait à terre et gardait les yeux clos, incapable de réagir. Son corps ne lui appartenait plus. Une fièvre brutale l'avait terrassé lorsque les portes de son cœur s'étaient refermées sur le Phénix des Origines.

Soudain, un bras se glissa sous son dos et le redressa. La gorge sèche, il n'émit qu'un son plaintif.

— Nous devons fuir, murmura une voix inconnue au timbre fragile.

Januel déglutit et dit d'une voix faible :

— Maître ?

— Farel a ordonné que je vienne te sauver.

La fièvre brouillait ses pensées et lui ôtait toute énergie. Celle de son mystérieux sauveur s'y substitua. Le phénicien fut brusquement hissé sur ses pieds :

— Allez, répéta l'inconnu. Sois courageux, les Griffons arrivent sur nous !

Januel n'entendit pas et grogna, la tête dodelinante. Dans un ultime effort, il parvint à ouvrir les yeux et vit devant lui la porte béante de la tour. Puis il s'évanouit.

Chapitre 12

Les yeux fermés, Januel ne perçut d'abord qu'une main caressant son front. Une main délicate qui, telle une vague, épousait ses sourcils puis remontait jusqu'à la naissance de ses cheveux. Il voulut parler, mais aucun son ne franchit ses lèvres craquelées. Il prit peu à peu conscience de la chaleur qui irradiait de son corps et se souvint, avec effroi, que son cœur renfermait désormais un Phénix des Origines.

— Tu es brûlant, murmura une voix.

— De l'eau... parvint-il à articuler.

L'inconnu déposa quelques gouttes d'eau fraîche sur ses lèvres :

— Ne t'inquiète pas, nous sommes à l'abri, pour l'instant.

Januel ne répondit pas. À présent, il discernait, entre les battements de son propre cœur, ceux de celui du Féal. Ce concert étouffé valait pour lui toutes les musiques du M'Onde.

— Je l'entends, dit-il.

— Qui ?

— Le Phénix..., dans mon cœur.

Soudain, l'inconnu suspendit son geste. Un bruit lointain était parvenu jusqu'à eux.

— Les Griffons, dit-il. Ils nous cherchent...

Januel reprenait peu à peu ses esprits malgré la fièvre qui le rongeait.

— Maître Farel... Où est-il ?

— Je l'ignore. Il est resté sur la terrasse pour nous permettre de fuir.

Au prix d'un effort qui lui arracha une grimace, Januel parvint à se redresser sur un coude et à ouvrir les yeux.

Il se trouvait dans une alcôve plongée dans la pénombre hormis un pâle rayon de lumière que le rideau tiré laissait filtrer. Il pivota légèrement la tête et découvrit son sauveur.

Une femme.

Une Draguéenne.

Encadré par de longs et fins cheveux noirs, son visage évoquait une pleine lune. Ce teint pâle, commun aux Draguéens, mettait en valeur le violet de ses yeux immenses fixés sur le disciple. Elle portait une tunique de soie brune, une lourde cape de couleur sombre sur les épaules et de longues bottes de cuir noir qui montaient au-dessus du genou. Entre ses seins pleins et ronds pendait un médaillon cuivré qui représentait le profil d'un jeune homme.

À ses côtés reposaient une sacoche en daim ainsi que deux lames-licorne glissées dans un seul fourreau en forme de croix. Leurs gardes cristallines luisaient d'un éclat argenté.

— Des jumelles, fit la Draguéenne en les effleurant de la main. Des juments de la tribu d'Al-Rezi.

Januel pouvait aisément imaginer la valeur de telles armes. Les Licornes qui venaient à mourir ne cédaient leurs cornes qu'en de très rares occasions. Mais qui pouvait être cette femme qui présentait ses armes avant elle ?

— Quel est votre nom ? souffla-t-il. Et que...

— Scende. Je m'appelle Scende. Maître Ignence m'a chargée de veiller sur toi.

— Il l'a demandé à... une Draguéenne ?

— Je suis une mercenaire.

Les yeux du phénicien se plissèrent. Par le passé, il s'était forgé une piètre idée des mercenaires qui se mêlaient aux armées. Des hommes et des femmes dont l'honneur n'avait souvent que la couleur de l'or.

— Nous allons attendre que tu sois capable de marcher, dit-elle.

— Pour aller où ?

— Farel a voulu que je te conduise à la capitale auprès des

maîtres du Feu.

— Mais... mais l'empereur est mort ! protesta Januel. Je ne peux pas partir.

— Tu l'as tué, Januel. Tu es un assassin.

Ce dernier mot le fit frissonner. À aucun moment, il n'avait envisagé de fuir cette citadelle. Il ignorait encore pourquoi le Fiel s'était ainsi emparé du Phénix mais il était persuadé que la faute ne lui en était pas imputable. Nul phénicien n'aurait été en mesure de contrôler cette Renaissance. Il y avait une explication et, sans lui, les soldats impériaux ne parviendraient sans doute pas à la trouver.

— Écoutez-moi, Scende. Il n'est pas question de fuir ni même de se cacher. Les autorités impériales accepteront de m'entendre. Je vais leur raconter la stricte vérité et, ensemble, nous tâcherons de comprendre ce qui s'est passé. N'oubliez pas que...

D'un geste vif, la Draguénne avait plaqué sa main sur la bouche du phénicien. Un instant, il avait cru qu'elle voulait simplement le faire taire, mais il se trompait : derrière le rideau, des pas lourds résonnaient sur le dallage.

— Plus un mot, murmura-t-elle dans son oreille.

Januel acquiesça d'un mouvement de la tête. Il avait d'abord songé à se glisser hors de l'alcôve pour se montrer, mais cette main collée à ses lèvres évoquait le souvenir d'une autre époque. Depuis la mort de sa mère, aucune femme ne l'avait touché de cette manière. Gêné, il écouta les pas décroître et finalement s'éteindre.

— Un serviteur, sans doute... dit Scende en retirant sa main. Son regard se durcit.

— À ton tour de m'écouter, phénicien. Farel a exigé que tu rejoignes la capitale. Si tu es arrêté, tu seras sûrement emprisonné et c'est apparemment la pire chose qui puisse arriver à ses yeux. La guilde doit te récupérer, coûte que coûte.

— Vous n'êtes pas un phénicien, vous ne savez même pas de quoi vous parlez.

D'une main implacable, elle crocha son menton et plongea ses grands yeux dans les siens :

— Mon garçon, je crois que c'est toi qui ne comprends pas. Farel s'est sacrifié pour toi. Tu as raison, je n'appartiens pas à ta guilde mais il a pris la bonne décision. Si tu tombes entre les mains de la milice impériale, on ne saura jamais ce qui est arrivé aujourd'hui. Les proches de l'empereur vont devoir trouver rapidement un coupable pour empêcher cet Empire de sombrer. Réfléchis un moment... Ils peuvent se servir de toi pour accuser la guilde des phéniciers. Tu deviens son seul atout pour prouver son innocence.

— Maître Farel s'est sacrifié...

— Il va prétendre que tu as agi de ta propre initiative, que tu as sans doute été corrompu par la Charogne. Tant que tu es en liberté, l'Empire ne pourra pas prouver le contraire. Et c'est cela qui importe pour le moment.

Januel baissa la tête :

— En somme, je suis désigné par les miens comme le coupable idéal afin de protéger la guilde.

— Exactement.

— Alors, j'ai tout perdu...

— Non, la guilde te veut vivant, ne l'oublie pas. Elle t'accuse pour gagner du temps, mais elle ne veut surtout pas que tu sois capturé par les autorités impériales. C'est un jeu dangereux mais Farel n'avait pas le choix.

— Que va-t-il lui arriver ?

— Je l'ignore. Peut-être vont-ils le garder auprès d'eux pour partir à ta recherche. Ou le torturer et l'exécuter pour rassurer les ambassadeurs.

Le disciple gémit en se prenant le visage dans les mains.

— Le pire est à venir, Januel. Les Griffons cernent la citadelle. Si nous voulons réussir, j'ai besoin de toi. Tu vas devenir l'assassin le plus recherché de cet Empire... Vas-tu me suivre ? Vas-tu faire tout ce qui est possible pour quitter cette damnée forteresse ?

L'esprit de Januel ressemblait à une mer déchaînée. Il ne

parvenait pas à croire que cette occasion unique de faire renaître un Phénix des Origines se soit ainsi transformée en cauchemar. Qui devait-il écouter à présent ? Son intuition lui soufflait de mettre un terme à cette mascarade. Il n'avait qu'à tirer ce rideau et à se rendre au premier garde venu. Mais il y avait maître Farel et le Phénix. Le premier risquait sa propre vie pour offrir à son disciple une chance de s'échapper. Le second vivait dans son cœur et risquait de mourir si les autorités impériales décidaient de l'exécuter. En de telles circonstances, Januel voulait encore donner raison à la vie. Et la sienne valait peut-être qu'il fuie avec cette inconnue afin que les maîtres du Feu découvrent un jour la vérité.

Il releva les yeux sur Scende :

— Menez-moi à la capitale. Et... dites-moi pourquoi.

Elle fronça les sourcils :

— Que veux-tu dire ?

— Pourquoi risquez-vous votre vie de cette façon ? Pour de l'or ? D'ordinaire, les Draguéens préfèrent manier la plume que l'épée.

Elle chassa une mèche de cheveux noirs qui barrait son visage et répliqua d'une voix sèche :

— Cela ne te regarde pas.

— Au contraire. Je veux avoir une bonne raison de vous faire confiance.

— La guilde me paye suffisamment pour que j'accepte de te protéger.

Januel était convaincu que ce n'était pas la seule raison mais il crut bon de ne pas insister. Sans cette femme, il ne se faisait aucune illusion sur ses chances de succès. Il avait besoin d'elle pour rejoindre la Guilde-Mère.

Elle se leva, fit tomber sa cape sur le sol et entreprit de fixer dans son dos le fourreau de ses deux lames-licorne. Januel se rendit compte qu'elle ne partageait pas l'aspect filiforme de ses concitoyens. Elle mesurait près de six pieds, une taille considérée comme moyenne parmi les Draguéens, et son corps dégageait une

subtile harmonie entre rondeurs et musculature. Elle surprit son regard, parut s'en amuser et ramassa sa cape pour la joindre à deux attaches à hauteur de ses épaules.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-elle lorsqu'il se leva à son tour.

— Ça va, maugréa-t-il.

Le simple fait de se tenir debout comprimait ses tempes dans un étau. Pris de vertige, il chercha l'appui du mur et demeura un moment en équilibre précaire. Ses jambes voulaient se dérober mais sa volonté était plus forte. Les lèvres pincées, il avoua :

— Je ne crois pas pouvoir courir.

— Je m'en doutais, fit-elle en écartant très légèrement le rideau pour jeter un œil dans la pièce. La voie est libre, dépêchons-nous.

— Attends !

— Ah, tu te décides à me tutoyer ?

Januel se rendit compte qu'il l'avait fait spontanément. Il haussa les épaules et reprit :

— Où comptes-tu aller ?

— Vers les appartements réservés aux invités. Les ambassadeurs plient bagage en catastrophe et je veux profiter de la cohue pour rejoindre quelqu'un qui pourra nous aider. De toute façon, nous n'avons aucune chance de passer inaperçus. J'espère simplement qu'on nous repérera le plus tard possible.

— Mais, il va falloir traverser plusieurs étages avant d'y parvenir !

— Tu as une autre idée ?

— Se mêler aux serviteurs, peut-être.

— J'y ai songé, mais ils se connaissent tous. J'ai pu le vérifier la nuit dernière. Maintenant, suis-moi, conclut-elle en soulevant le rideau.

D'un pas maladroit, le phénicien suivit Scende. Ils se trouvaient dans une vaste chambre à coucher percée aux quatre points cardinaux d'alcôves semblables à celle qu'ils venaient de quitter. Des deux portes qui s'ouvraient au nord et au sud, la

Draguéenne choisit la seconde :

— Elle mène à un escalier qui conduit aux cuisines des serviteurs, précisa-t-elle en pressant le loquet de fer.

La porte s'ouvrit sur un palier étroit plongé dans l'obscurité. Scende jeta une main par-dessus son épaule et dégaina la plus longue de ses deux lames-licorne. L'épée avait glissé de son fourreau avec un son semblable au murmure d'un ruisseau. Puis elle ramena sur sa poitrine un bord de sa cape et commença à descendre. Aussi silencieuse qu'une panthère, elle frôlait les marches en se confondant dans l'obscurité. Un instant, Januel crut même la perdre des yeux mais une pression sur sa manche le rassura :

— Je suis là... murmura-t-elle.

L'escalier comptait près de cent marches et s'échouait sur une lourde porte de bronze silhouettée par un mince rayon de lumière. La Draguéenne noua ses cheveux derrière la nuque, à l'aide d'un ruban de soie noire, et colla son oreille à la porte.

— Personne...

Les cuisines s'étendaient sur cinquante coudées de long pour vingt de large. Autour des fourneaux et des vieilles tables flottait une odeur d'ail et de viande salée.

— Trouvons de quoi manger, dit-elle.

À la lumière des torches qui grésillaient sur les murs, ils s'engagèrent entre les pots de terre cuite et les fûts de vin. Januel rafla quelques pommes, une poignée de navets ainsi qu'une tourte au fromage, qu'il enveloppa d'un torchon avant de la glisser dans l'échancrure de sa robe. Il avait presque oublié l'état dans lequel se trouvaient ses vêtements : les flammes du Phénix avaient provoqué de larges déchirures sur son torse et son abdomen. Ses manches n'étaient plus que lambeaux de tissu noir ci. Il réussit tout de même à caler les victuailles à l'intérieur, mais la menace du froid qui l'attendait dehors le fit frémir. Comme il y avait peu de chances qu'il puisse récupérer ses affaires dans sa chambre, il prit soin de trouver un bon couteau ainsi qu'une gourde qu'il remplit d'un vin clair.

Ils se retrouvèrent à l'extrême de la cuisine où, sous une arche d'éphérite, s'ouvrait un nouvel escalier.

— Les serviteurs ont quitté les lieux récemment, avoua Scende d'une voix où perçait l'inquiétude. S'ils ont laissé les torches flamber, c'est qu'ils comptent revenir. Ne perdons pas de temps.

Januel sentait affluer des forces nouvelles. Il trouvait dans l'action un moyen radical d'oublier ses doutes et ses craintes. Dans son cœur, les pulsations du Phénix s'espaçaient et la température de son corps baissait au même rythme. Ragaillardi, il descendit les marches dans le sillage de la Draguénne.

L'escalier débouchait sur un long couloir flanqué à intervalles réguliers de portes de bois clair.

— Les cellules des serviteurs, reconnut Januel.

— Plusieurs sont ouvertes, il faut espérer qu'ils sont affairés ailleurs.

À peine eut-elle fini sa phrase qu'un serviteur jaillit dans le couloir et, tout en ajustant le col de sa veste, prit la direction de l'escalier. La Draguénne s'était rentrée dans l'ombre de l'escalier en entraînant Januel avec elle.

— Silence, dit-elle en levant son épée à hauteur d'épaule.

Au fur et à mesure que le serviteur approchait, Januel sentit le sang se glacer dans ses veines. Le regard de la Draguénne s'était transformé. Ses pupilles s'étaient étrécies et ses yeux dessinaient dans l'obscurité deux traits d'une extrême féroceur.

— Scende... souffla-t-il.

Elle s'apprêtait à bondir sur le serviteur lorsqu'il la retint par la manche, mû par une seule pensée : la vie de ce serviteur ne leur appartenait pas. Retenue en arrière au moment où elle amorçait son attaque, Scende se découvrit avant de pouvoir frapper sa victime. Le serviteur, un jeune homme aux cheveux blonds, sursauta et poussa une exclamation étouffée en reculant dans le couloir :

— Quoi ! Qui... qui êtes-vous ?

Il avait manqué de s'évanouir en voyant surgir de l'ombre

cette Draguéenne aux cheveux de jais qui brandissait une lame-licorne. Une invitée égarée ? Son regard accrocha les deux lacs violets de ses yeux et une bouffée de terreur le submergea.

— Pitié... balbutia-t-il sans pouvoir se soustraire à ce regard implacable.

Il ne lisait que sa propre mort dans ces yeux et cette sensation lui ôtait toute volonté. Januel vit Scende s'approcher pas à pas puis détendre son bras. La pointe de la lame-licorne frappa à une vitesse stupéfiante les yeux du jeune homme. Il s'affaissa sur le sol, les orbites crevées. Un mince filet de sang vermeil coula sur son menton. Il voulut porter la main vers son visage mutilé mais son bras retomba, inerte. Il était mort.

Scende se retourna et revint vers Januel à grandes enjambées :

— Tes scrupules ont failli nous coûter la vie, dit-elle d'une voix sifflante.

Elle étouffa soudain une plainte et cacha ses yeux d'une main.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Januel.

— Les Aspiks... dit-elle en se laissant glisser sur une marche. Ils m'ont enseigné le Krehen.

— Le Krehen ? répéta le disciple d'une voix timide. Je ne sais pas de quoi tu parles...

— L'Œil Rouge en langue aspike. Une technique qui permet de neutraliser son adversaire par la seule force du regard. Seulement, je ne suis pas une Aspik et le Krehen me coûte beaucoup. Tu t'y connais en disciplines martiales, garçon ? Non, bien sûr, dit-elle en haussant les épaules.

Januel, piqué au vif, serra les dents pour lui jeter :

— Tu l'as tué, tu n'y étais pas obligée.

Elle releva un visage furibond où rayonnait la froideur du mercenaire.

— Épargne-moi ta morale ! Nous n'appartenons pas au même monde, Januel. Dans le tien, la vie est peut-être sacrée mais dans le mien, elle ne vaut que la distance qui la sépare de son prédateur... Celui qui voit l'Œil Rouge doit mourir. Le Krehen ne

se perpétue qu'en vertu de cette loi.

— C'est une loi cruelle.

— Et nécessaire, répliqua-t-elle. Allons, trêve de bavardage.

Elle se releva, retourna auprès du corps du serviteur et essuya sur sa veste la lame-licorne éclaboussée de sang.

— Nous avons eu de la chance, dit-elle en soulevant le cadavre par les épaules pour le traîner vers la chambre. Personne ne nous a entendus. Allez, viens, aide-moi.

Januel accepta à contrecœur de toucher le corps encore tiède du serviteur. La mort l'avait cueilli sans gloire, sans même qu'il ait eu le droit de la défier. À quoi devait-il ce funeste hasard qui l'avait placé sur la route de la Draguéenne ?

Leur sinistre besogne s'acheva lorsque le cadavre, disposé dans un lit qui devait être le sien, laissait croire que l'homme s'était endormi. Scende estima pourtant que cela ne suffisait pas. De retour dans le couloir, elle entreprit d'effacer les traces de sang, afin que nul ne puisse déceler les preuves de son forfait. Januel en comprenait la logique mais se refusait d'insulter ainsi la mémoire du défunt. Nombre de guerriers, comme le capitaine Falken, estimaienent que le sang versé était un hommage au M'Onde. Januel partageait cette opinion et refusa d'aider Scende. Elle soupira, mais choisit de ne pas insister et termina ce qu'elle avait commencé.

Lorsqu'ils se remirent en marche, un bruit sourd s'éleva dans les montagnes.

— Les premiers convois, affirma la Draguéenne. Les Chimériens, sans aucun doute. Ces porcs s'empressent de rejoindre leurs vieux châteaux pour s'y mettre à l'abri.

L'inimitié entre Chimériens et Draguéens datait de près de trois siècles. À l'époque, plusieurs flottilles chimériennes avaient longé les côtes de Grif jusqu'au royaume des Dragons. Débarquant à la faveur de la nuit, une horde de Chimériens déferla sur la ville d'Isende où se trouvaient les plus grandes et les plus précieuses bibliothèques du pays. Les envahisseurs massacrèrent les habitants, pillèrent les maisons, mirent le feu aux

vénérables bâtisses et se retirèrent avant que les Dragons ne puissent intervenir. Le martyre d'Isende continuait d'empoisonner les relations diplomatiques entre les deux royaumes.

— Les miens partiront avant l'aube, ajouta-t-elle. Ne traînons pas. À la suite de ce long couloir, ils empruntèrent une série d'escaliers et de galeries désertées. L'absence des soldats impériaux sur leur chemin inquiétait Scende. À plusieurs reprises, elle fit halte pour tenter de percevoir l'écho de leurs patrouilles, mais seul le silence régnait sur cette partie de la citadelle.

— Je ne comprends pas, avoua-t-elle sur le seuil d'un ultime escalier qui les mènerait au quartier réservé à la délégation draguéenne. Pourquoi ne fouillent-ils pas la citadelle de fond en comble ?

— Peut-être pensent-ils que je me suis déjà échappé ? suggéra Januel.

Scende lui jeta un regard scrutateur avant de secouer la tête.

— Non, je n'y crois pas. Il y a forcément autre chose.

Le phénicien sentit un frisson d'angoisse parcourir sa nuque tandis que la mercenaire s'engageait dans l'escalier avec souplesse.

— Forcément, maugréa-t-elle sombrement, sa cape volant derrière elle comme les ailes d'un corbeau.

Chapitre 13

Le quartier réservé aux ambassadeurs draguéens respectait scrupuleusement leurs exigences en matière d'éclairage. Des braseros avaient été allumés, uniquement à hauteur des portes, et la plupart des lucarnes condamnées par des pans de bois sombre. Peu disposés à supporter l'éclat du soleil dans cette région, les Draguéens étaient ravis de pouvoir se réunir à toute heure dans cette pénombre étudiée. Pour l'heure, elle servait à merveille les desseins des deux fugitifs.

Tandis que des valets draguéens aux traits tendus s'affairaient d'une pièce à l'autre, les ambassadeurs patientaient dans leur chambre en fumant le dachin, un tabac au parfum de rose fanée importé de Basilice. Scende et Januel n'eurent aucun mal à se faufiler à travers le quartier. Toute cette agitation soulagea Januel après leur course dans la citadelle désertée. Cependant, tant que le crime dont il avait été le bras involontaire ne serait pas élucidé, son salut résiderait dans la solitude et la fuite. Heureusement, le dos ployé sous d'énormes bagages, les valets circulaient sans même leur jeter un regard.

Scende s'immobilisa devant une porte fermée et munie d'un heurtoir en forme de gueule de lion. Elle s'en saisit et frappa deux coups secs.

— Quoi encore ? gronda une voix. Va-t-on en finir avec ces maudits bagages ?

Un sourire effleura les lèvres de la Draguéenne. Elle saisit Januel par le poignet et franchit avec lui le seuil de la chambre.

L'homme, qui était assis dans le recoin le plus sombre de la pièce, passait pour l'un des plus redoutables ambassadeurs du royaume des Dragons. Homme de goût, il était connu pour son

obstination, son charme et le soin très particulier qu'il portait aux coutumes de ses inter-locuteurs. Son visage longiligne était barré au-dessus des lèvres par une fine moustache, et il portait une calotte de velours grenat sur une épaisse chevelure grise. Derrière des bésicles d'argent, Januel devina des yeux vifs couleur aigue-marine dont l'éclat lui inspira confiance. Drapé dans une robe de soie safran, il portait aux pieds des sandales licornéennes au liseré de perles rouges. Il semblait particulièrement heureux de voir Scende. Celle-ci rengaina sa lame-licorne et lui rendit son sourire. Les bras ouverts, il vint à sa rencontre et déposa un long baiser dans son cou :

— Te voilà enfin, ma tendre, ma douce enfant...

Sa voix douce conforta Januel dans l'opinion favorable qu'il s'était faite du vieil homme. Toutefois, il restait sur la défensive. Rien ne l'avait préparé à de telles rencontres, et il ne s'était pas trouvé parmi une assemblée aussi bigarrée depuis des années. Bien que civiles et agréables, les manières de l'ambassadeur contrastaient tant avec celles des adeptes de la guilde que Januel résolut de rester aux aguets. Le diplomate sembla justement prendre conscience de sa présence et, se dérobant à l'étreinte de Scende, il tendit à Januel une main osseuse :

— Ravi de vous rencontrer...

— Januel, je te présente Alsciend, intervint Scende.

— Messire, salua le jeune disciple avec une réticence polie.

— La situation ne manque pas de piquant, n'est-ce pas ? demanda le vieil homme en bourrant une pipe délicatement ciselée qui avait déjà répandu dans la pièce l'odeur caractéristique du dachin. Peut-être l'une des plus étonnantes de ma carrière. À vrai dire, jeune homme, je ne me souviens pas avoir rencontré l'assassin d'un empereur depuis que j'exerce ce métier passionnant.

La désinvolture de l'ambassadeur déconcertait Januel et finissait par l'agacer. Il n'avait pas du tout l'impression que le drame qui avait failli le tuer, et allait ébranler l'Empire, puisse donner matière à plaisanterie. Du reste, cet individu se croyait-il

au-dessus des lois grifféennes pour prendre le risque de les recevoir ?

— Ici, vous ne craignez rien, précisa-t-il comme il venait de surprendre la mine suspicieuse du phénicien. Mes bagages ont déjà été emportés et les soldats impériaux n'ont guère l'habitude de s'aventurer dans cette partie de la citadelle.

— Pourtant, répondit Januel, je suis surpris qu'ils n'aient pas pris la précaution de placer des gardes ici comme ailleurs.

— Il a raison, ajouta Scende. On dirait qu'ils se refusent à fouiller la citadelle.

— De quoi te plains-tu ? ironisa Alsciend.

Il prit la mercenaire par le bras et la conduisit vers la lucarne de sa chambre. Scende s'accouda à l'encadrement et grommela un juron.

— Januel, venez voir.

À la suite de Scende, ce dernier s'approcha pour distinguer aussitôt les Griffons qui volaient autour de la citadelle. Leurs énormes corps de lions blancs piqués d'un blond plumage de rapace étaient empreints de force et de gravité. Ils demeuraient immobiles dans la nuit d'encre et ne battaient des ailes que pour compenser les assauts du vent.

Une sueur froide perla au front de Januel. Ces créatures énormes et menaçantes avaient volé vers la citadelle à cause de lui. Elles étaient venues des cimes les plus éloignées pour lui faire payer son meurtre.

— Que font-ils ? demanda-t-il en resserrant machinalement sa robe déchirée sur sa poitrine. Ils ne bougent pas...

— Ils forment un cercle parfait autour de nous, répondit l'ambassadeur en avisant la tenue du jeune homme. Ils cernent la forteresse.

— Ils ne cherchent pas à attaquer ?

— Non, mon enfant, c'est pire, répondit Alsciend avec un sourire cynique.

Scende se passa une main dans les cheveux pour dégager son front pâle.

— La Résonance, annonça-t-elle d'une voix lugubre.

— Exactement, ma chère. D'ailleurs, ne restez pas près de cette lucarne trop longtemps. Ces damnés volatiles pourraient vous apercevoir.

La Draguéenne parut abattue par cette nouvelle donnée. Elle fit quelques pas dans la chambre et, percevant l'incompréhension du phénicien, consentit à lui expliquer :

— Ta guilde ne pratique plus la Résonance. Elle supposerait que vous fassiez renaître plusieurs dizaines de Phénix au même moment. C'est une pratique que les Grifféens maîtrisent encore assez mal, mais ils en connaissent les principes.

Januel eut un geste indiquant que cela ne lui en apprenait pas plus. Alsciend posa alors une main légère sur son épaule et poursuivit l'exposé de sa compatriote :

— La Résonance, à ce que nous en savons, date de la Guerre des Féals. À cette époque, les Griffons, mais aussi les Dragons et les Chimères, avaient coutume de se rassembler en cercle afin de former une chaîne spirituelle. C'est ainsi qu'ils entrent en Résonance. Lorsqu'elle devient effective, rien de ce qui se trouve à l'intérieur de ce cercle ne peut échapper au regard mental d'un Féal. Aucun mur, fût-il en éphérite, ne les empêchera de vous voir aussi bien que je vous vois en ce moment. C'est, à mon sens, la raison pour laquelle les gardes ont été retenus. Pour ne pas disperser l'attention des Griffons.

Il se tourna vers Scende et ajouta :

— Ce qui, en d'autres termes, vous condamne à plus ou moins brève échéance.

— Alsciend, tu dois nous aider, dit-elle en croisant les bras sur la soie brune de sa tunique.

Dans ses yeux violets, Januel crut lire pour la première fois une véritable inquiétude.

— Vous aider ? s'exclama l'ambassadeur. Mais je ne pense qu'à cela... Lorsque nous nous sommes croisés, je t'ai accordé ma protection pour une seule raison : je veux savoir comment la Charogne a pu se servir de ce garçon. Et les seuls à pouvoir le

déterminer sont les maîtres du Feu.

— La Charogne ? protesta Januel. Mais rien ne prouve qu'elle est responsable !

Cette idée le choquait profondément. Sa maîtrise avait été mise en échec par le Fiel, il le savait mieux que quiconque. Personne ne l'avait prévu, pas même ses maîtres. Le royaume des morts et ses agents n'avaient rien à voir dans ce drame. À moins qu'il n'ait été lui-même manipulé ? Ou qu'un maléfice inconnu ait été jeté sur les Cendres ? Après tout, le jeune phénicien était venu ici en toute innocence. Et qui plus est, on l'avait forcé.

L'ambassadeur jeta sur le phénicien un regard amusé :

— Voyez-vous quelqu'un d'autre dans ce M'Onde ayant le pouvoir de peser sur la Renaissance d'un Phénix des Origines ?

— Non, répondit spontanément le phénicien, mais...

— La cause est entendue, le coupa Alsciend. À cet instant précis, nous sommes au cœur d'une tempête dont il sera difficile avant longtemps de mesurer toutes les conséquences. Par vous, dit-il en pointant l'index sur la poitrine de Januel, cette tempête sera éteinte... ou ravagera cet Empire. L'horizon s'obscurcit, mon enfant, et j'ignore encore s'il faut vous considérer comme une étincelle de vie ou de mort. Pour l'heure, dussé-je le regretter, j'ai pris la décision de mettre tout en œuvre pour que vous trouviez refuge auprès des maîtres du Feu. Si la Charogne a trouvé le moyen de s'infiltrer au cœur même d'une Renaissance, on peut supposer qu'elle a peut-être trouvé un moyen de libérer le Fiel de nos Féals.

Il tira sur sa pipe et souffla la fumée par le nez :

— Cette idée me fait frémir, je vous l'avoue. Elle permettrait à la Charogne de déclencher une nouvelle Guerre des Féals. Autrement dit, la mise à mort de ce M'Onde. Du moins, au sens où nous l'entendons. La Charogne, elle, tirera de cette guerre une puissance inégalée. Vous comprenez pourquoi je ne tiens pas à ce que les Grifféens vous capturent et vous tuent.

Libérer le Fiel ? Januel s'assit sur le lit. Et si Alsciend voyait juste ? Si le Fiel habituellement consumé par le Phénix avait été

libéré par quelque artifice pour réveiller l'instinct destructeur de la créature ?

— À aucun moment, je n'ai senti la présence de la Charogne, insista le phénicien.

— Elle se sera exprimée à travers le Fiel. Soyez assuré que j'aimerais vous croire, jeune homme. S'il ne s'agit que d'un terrible accident, ce dont je doute, l'histoire n'en retiendra que votre nom. En revanche, s'il s'agit bien d'une œuvre de la Charogne, alors nous devons nous préparer au pire. Et le pire peut être évité si vous livrez votre secret.

L'ambassadeur se révélait un grand connaisseur des Féals. Voilà qui était singulier. Vivre reclus dans la Tour avait laissé croire à Januel que seuls la guilde et les ordres des autres royaumes dominaient ce sujet. À l'évidence, les enjeux politiques et la perspective d'une guerre avaient suscité l'intérêt d'autres personnes.

— Je n'ai rien à cacher, se défendit Januel.

— Je vous crois. C'est précisément pour cette raison que j'estime votre présence indispensable auprès des maîtres du Feu. Eux seuls auront le pouvoir de découvrir la vérité.

— Nous perdons du temps, les interrompit soudain Scende.

La Draguéenne était adossée au mur. Ses cheveux, à présent dénoués, retombaient en deux longues cascades noires de part et d'autre de son visage. Januel eut l'envie soudaine de s'approcher pour les caresser. Cette pensée creva la surface de son esprit avec une telle force qu'il frémit et baissa les yeux, de peur qu'elle n'y lise son désir. « Qu'est-ce qui te prend ? », se morigéna-t-il intérieurement. « Est-ce le Fiel que tu as goûté ? Ou cette chaleur étrangère dans ton cœur ? »

— Tu as raison, répondit Alsciend. Quelles étaient tes intentions ?

— Nous mêler à la délégation et nous rapprocher des caves. De là, j'espère rallier les anciennes galeries taillées par les Caladriens.

— Les anciennes galeries, acquiesça-t-il d'un air songeur.

Pourquoi pas ? Si vous franchissez le cercle des Griffons, vous n'aurez plus rien à craindre.

— Pourquoi ne pas créer une diversion ? suggéra Januel.

— Une diversion ? répéta l'ambassadeur, les sourcils froncés. Comme... ?

— Un incendie, par exemple. La confusion pourrait-elle gêner la Résonance ?

Alsciend toussota et tira à nouveau sur sa pipe :

— Pour votre gouverne, dit-il d'une voix glacée, sachez que les Draguéens craignent autant le feu que la Charogne. Je sais, c'est sans doute très difficile à comprendre pour un phénicien, mais les flammes sont à nos yeux des instruments de mort. Notre nature se compare à la plume d'un échevin et, au risque de vous choquer, je puis vous affirmer que je porte bien plus d'estime à un parchemin signé d'un illustre Draguéen qu'à la vie d'un valet.

— Et pour peu que ce valet soit votre fils ? répliqua Januel. Le condamneriez-vous pour sauver l'un de vos parchemins ?

— Question pertinente. Je...

— Alsciend, tu es incorrigible ! intervint Scende avec une voix crispée. Vous poursuivrez vos bavardages une autre fois. Je n'ai pas l'intention de demeurer ici plus longtemps. Peux-tu, oui ou non, nous mêler à la délégation ?

— Non, ma douce, je ne peux pas, finit-il par dire. Je n'ai pas le droit de prendre ce risque. Si vous êtes découverts parmi nous, cela équivaudra à une déclaration de guerre. Et je ne tiens pas à faciliter autant la tâche de la Charogne.

— Très bien, dit sèchement Scende.

— Attends, je n'ai pas dit que je ne pouvais pas vous aider. Il marcha jusqu'à la lucarne et croisa les bras dans le dos :

— Face aux Griffons, il nous faut l'appui d'un Féal, murmura-t-il sans se retourner. Un Féal qui puisse vous permettre de trouver refuge dans les galeries avant que les Griffons n'aient le temps de réagir.

— Je ne suis plus une prêtresse, dit Scende.

Januel leva un sourcil intrigué. Cet aveu éclairait les

motivations de la mercenaire et sa science des Féals.

— Je ne pensais pas à toi, mais à lui.

— À moi ? s'exclama le phénicien.

L'ambassadeur pivota vers lui :

— Oui, à vous. L'idée me répugne mais votre Phénix représente votre dernière chance.

Pendant un moment, on n'entendit plus que le bruit lointain de la délégation chimérienne qui s'enfonçait dans les massifs de Gordoce.

— Pour l'instant, il est enfermé ici, déclara Januel en se frappant la poitrine. Cela signifie qu'il ne peut en sortir.

— Ce n'est pas tout à fait exact, n'est-ce pas ? Il suffit que vous lui accordiez sa liberté et il prendra à nouveau son envol.

Une fois encore, Januel fut agacé de voir ce diplomate parfumé parler de l'art qu'il avait mis des années à acquérir. Mais la théorie était une chose. Quant à la pratique, lui seul savait ce qu'elle coûtait. Il passa une main nerveuse dans ses cheveux :

— Ce serait une folie. La libération du Phénix après l'Embrasement ne peut avoir lieu que sous le contrôle des maîtres. De plus, le Fiel imprègne ses flammes et je n'aurais aucun moyen de le contrôler.

— Il dit vrai, ajouta Scende. Tu perds la tête, Alsciend. Nous pren-drions le risque de les perdre, lui et le Phénix, et de compromettre nos chances de comprendre le rôle de la Charogne.

— Je mesure les conséquences aussi bien que toi, ma chère. Mais je n'ai pas d'autre solution à vous offrir. Et d'après les hauts faits des phéniciens dans l'histoire du M'Onde, j'ai cru comprendre que l'Embrasement lie le phénicien à son Féal d'une manière si intime que le Fiel n'y peut rien changer. N'est-ce pas, Januel ?

— En principe, oui, admit-il. Car le Fiel est diffus, le Phénix le consume et le retient en même temps.

— Donc... ? demanda la mercenaire, que ces considérations impatientaient.

— Donc le Phénix ne tentera pas de me tuer, acheva Januel. En revanche, le Fiel coulera librement dans mes veines et nous

serons tous deux sous son influence. Le Féal et moi.

— Je refuse, dit Scende d'une voix sévère en secouant la tête. Je refuse même d'y penser.

— D'ailleurs, ajouta Januel, en quoi cela nous serait utile si d'aventure je parvenais à le libérer ?

Tout en prononçant ces mots, le phénicien eut un haut-le-coeur. Cette idée lui paraissait impie. Il n'avait pas encore pleinement pris conscience de posséder un Phénix, d'être uni à lui d'une manière inédite, qu'on lui demandait déjà de l'utiliser. Il songeait, au contraire, que cette relation durable et intime offerte par l'Embrasement pourrait, peu à peu, lui ouvrir le chemin d'un dialogue unique avec le Féal des Origines. S'il survivait, bien entendu...

— À quoi ? s'écria Alsciend. Mais à voler, bien sûr ! Je suis persuadé que les prêtres s'imaginent que vous vous terrez quelque part dans la citadelle. En se refusant à engager des patrouilles pour fouiller la bâtisse de fond en comble, ils vous empêchent de profiter de la confusion. C'est, à vrai dire, une excellente décision. J'aurais sans aucun doute pris la même à leur place. Il ne leur reste plus qu'à attendre les effets de la Résonance, à vous localiser et à vous capturer sans coup férir. Ingénieux mais insuffisant. À mon avis, ils n'ont pas imaginé un seul instant que vous pourriez employer à nouveau le Phénix pour vous enfuir. Pour une fois, l'arrogance de ces maudits prêtres peut nous servir.

— Vous voudriez que nous brisions le cercle des Griffons à l'aide du Phénix ? articula Januel.

L'ambassadeur mettait toute sa force de conviction dans son discours :

— Comprenez bien : ils sont engagés dans la Résonance, une magie qui canalise toutes leurs forces. Ils vous verront, c'est certain, mais ils seront incapables de réagir assez vite pour vous arrêter. Du moins je l'espère...

— Je n'aime pas ça, dit Scende. Je préfère encore tenter de descendre jusqu'aux galeries par nos propres moyens.

— Tu te heurteras aux soldats impériaux massés au rez-

dechaussée. Même toi, ma douce, tu ne passeras pas.

Januel s'efforçait d'imaginer la réaction du Phénix au cas où il le libérerait. L'ambassadeur avait raison sur un point : rien, pas même le Fiel, ne pourrait briser le lien entre le Féal et lui. Mais parviendrait-il à le contrôler ? Si le Fiel s'emparait de son esprit, le Phénix détruirait Scende et l'ambassadeur. Avait-il le droit de risquer ainsi leur vie pour sauver la sienne ? Seule la cause pour laquelle ils se trouvaient tous réunis justifiait ce sacrifice.

— Scende, dit-il enfin, je crois qu'il a raison.

La Draguéenne lui adressa un sourire incrédule :

— Dis donc, je suis chargée de te protéger. Et pas l'inverse.

— J'imagine que tu crains de t'en remettre à moi, mais je crois que nous pouvons réussir.

— Autrement dit, je dois m'accrocher aux pattes d'un oiseau de feu et fermer les yeux ? Jamais !

Alsciend se porta à sa hauteur et remit affectueusement en place ses fins cheveux noirs :

— Ma douce, tu ne peux t'offrir le luxe de choisir.

— Pourquoi pas ? dit-elle en repoussant sa main.

Dans ses yeux, Januel lisait une peur viscérale qu'elle n'essayait même pas de dissimuler.

— Scende, reprit-il, je te promets qu'il n'arrivera rien. Un phénicien expérimenté peut rendre le feu d'un Phénix inoffensif, pour lui mais aussi pour tous ceux qu'il désigne au Féal.

« Du moins, en théorie », s'avoua-t-il. Pour autant, la simple idée de porter la main sur une créature de flamme tétonisait la mercenaire.

Januel connaissait ce regard affolé pour l'avoir vu dans les yeux des plus jeunes disciples.

— Tes promesses ne valent rien, répliqua-t-elle. Pas plus, en tout cas, que celle que tu as faite à l'empereur avant de le tuer.

Januel accusa le coup et se mit à contempler le sol.

— La peur te rend cruelle, dit Alsciend. Tu as renoncé à ton royaume, tu peux bien renoncer à ses lois. Je t'assure que ton âme ne sera pas salie. Et puis, ce feu n'est pas comparable aux autres.

Ne songe qu'à sa noblesse puisqu'il incarne un Féal. Je t'en prie.
C'est ta seule chance !

Scende prit une profonde inspiration et ferma les yeux. Puis, dans le silence de la chambre, elle murmura une phrase en draguéen à laquelle l'ambassadeur répondit par un hochement de tête.

— Ne perds pas de temps, Januel, fit-elle en jetant sa cape sur l'épaule. Appelle ton Phénix.

Chapitre 14

Januel adressa un sourire encourageant à la mercenaire et s'assit sur le dallage en s'efforçant de cacher le tremblement de ses mains et de ses épaules. Son cœur battait la chamade. Il déposa près de lui la nourriture qu'il avait prise dans les cuisines et ajusta le col de sa robe de bure. Il plia les jambes en tailleur, posa les coudes sur ses genoux et le visage dans ses mains ouvertes comme une coupe. Ces gestes simples apaisaient le cours tumultueux de ses pensées. Il prit son temps pour fermer les yeux et s'isoler de la réalité.

Lorsque ses paupières furent scellées, il se concentra sur les battements de son propre cœur auxquels le Phénix faisait écho. Lors du précédent Embrasement, maître Farel lui avait appris les nuances attachées à ce seul bruit qui trahissait la présence du Féal. Il était facile de se tromper, de confondre le battement du cœur avec les coups sourds que la créature, prise au piège, frappait contre les murs de sa prison. Libérer un Phénix enragé exposait le disciple à la mort. En revanche, si le Féal s'était apaisé et avait accepté sa prison comme un écrin, le danger était écarté. Mieux que tout autre, Januel percevait les infimes variations de cette musique de la vie. À cet instant précis, il avait la certitude que le Phénix dormait, ou du moins, avait cessé de combattre la volonté de son maître. Pour preuve, la fièvre avait baissé. La créature cédait aux lois physiques imposées par le corps de Januel. La guilde s'interrogeait depuis des siècles sur cette extraordinaire symbiose de l'Embrasement. Le Féal ne subissait pas le corps humain, il s'y coulait comme dans un moule. Et Januel se rendit compte, à ce moment précis, combien le Phénix se sentait à l'étroit dans son propre corps. Même s'il s'ingénierait à ne pas blesser son

maître, il étouffait dans sa cellule de chair.

Le disciple éprouva une joie immense en ouvrant la porte de son cœur. Il perçut aussitôt le déploiement de la puissance confinée du Phénix et son envol jusqu'à son esprit. Leurs pensées s'imbriquèrent avec la douceur d'une étreinte, sans violence ni méfiance. De la pointe des pieds jusqu'aux racines de ses cheveux, Januel se sentit devenir une racine gorgée de sève, puis le tronc lui-même, tandis que les flammes du Féal s'épanouissaient à son sommet.

L'ambassadeur, horrifié, recula jusqu'à la porte lorsque de petites flammes crépitèrent dans les cheveux broussailleux du disciple. Sa belle érudition ne lui était daucun secours face à un tel spectacle. Scende, de son côté, n'avait pu retenir un geste de défense. Instinctivement, elle avait dégainé ses deux lames-licorne et les avait croisées devant elle.

Le Phénix offrait à son maître le champ de ses perceptions et Januel poussa un cri muet en découvrant le réseau inextricable de la Résonance. Grâce au Féal, il distinguait les fils d'azur qui formaient, à l'intérieur de la citadelle, une toile en mutation. Pareils aux rayons du soleil, ces traits de lumière se répercutaient d'une pièce à l'autre, d'un étage au suivant. Les Griffons avaient ainsi tissé une immense sphère invisible qui englobait la citadelle tout entière. Ils guettaient, tels des araignées, la moindre vibration qui trahirait la présence de l'assassin.

L'expansion du Phénix ne pouvait échapper à leur vigilance. Januel se leva brusquement comme s'il était ivre. Des flammes couraient désormais sur son cou et ses bras. Tel un pantin désarticulé, il fit un pas maladroit en direction des deux Draguéens qui se retranchèrent encore vers la porte. Le bruit du crépitement s'accentua et devint celui d'un brasier. Alsciend retira ses bésicles et commença à réciter à voix haute un poème de guerre draguéen pour conjurer la peur qui l'enveloppait. En proie à ses doutes, Scende se refusait à baisser sa garde, les jambes fléchies, ses yeux violets braqués sur le jeune phénicien, parée à se défendre contre le garçon qu'elle était censée protéger.

Januel ne souffrait pas, les flammes n'avaient aucun effet sur lui.

Submergé par la conscience du Phénix, il s'efforçait simplement de nager à la surface des flots et de garder un contact, si faible soit-il, avec son propre corps. Les flammes couraient désormais le long de ses cuisses. Torche vivante, il titubait dans la chambre en tentant de se rapprocher de la lucarne.

Le Fiel demeurait invisible. Était-il tapi quelque part ou avait-il succombé à l'Embrasement ? Januel l'ignorait. Lorsqu'il fut à même de se hisser sur le rebord de la lucarne, une rumeur fit trembler le rang des Griffons. L'espace ménagé dans la muraille d'éphérite laissait tout juste à Januel la place de s'y tenir accroupi et, les bras rejetés en arrière, il comprit que le Phénix impérial se servait de son corps comme d'une ossature. Dans un souffle grondant, deux grandes ailes se formèrent dans le sillage de ses bras tandis qu'autour de son visage, les flammes componaient la gueule du Féal.

Plusieurs Griffons se mirent à pousser des cris stridents. Januel embrassa la perspective vertigineuse qui s'offrait à ses yeux et ordonna au Phénix de prendre son envol. La gorge nouée, il s'arracha au rebord de la lucarne et bascula dans le vide.

Il volait.

Ses ailes de feu fendirent l'air glacé, ses yeux toisèrent le cercle frémissant des Griffons qui prenaient conscience de l'imposture. Il glissa vers le sol, puis, d'un seul battement d'ailes, remonta à une vitesse prodigieuse jusqu'à la lucarne où Scende s'était encadrée, ses cheveux noirs fouettés par le vent. Elle cria en direction de Januel mais le vacarme couvrit ses paroles. Au concert aigu des Griffons se joignaient le grondement de l'oiseau de feu et les clamours des soldats massés au sol qui sonnaient l'alarme. Plusieurs flèches sifflèrent et se perdirent dans le ciel alors que Januel, à travers le Phénix, saisissait délicatement la Draguéenne dans ses serres. Elle hurla, répugnée par ce contact contre nature, et ferma les yeux pour ne plus voir les flammes danser sous ses yeux.

Januel pivota de manière à faire face aux Griffons.

Les prêtres de Grif', qui assistaient à la scène, tentaient à présent de rompre la Résonance. Les Féals ne pouvaient pourtant pas s'arracher facilement à la toile qu'ils avaient eux-mêmes tissée. Les filaments invisibles se rétractaient dans le ciel comme s'ils avaient été rognés par le feu du Phénix, et convergeaient de toute part vers les Griffons. Aucune des créatures n'aurait essayé de rompre le contact avec les fils d'azur, sous peine de devenir aveugle. Impuissants, ils virent le Phénix s'élever plus haut dans le ciel, hors de portée des archers.

Soutenus par deux jeunes prêtres, Sol'Cim suivait des yeux le ballet majestueux du Phénix au-dessus de la forteresse. Il avait lui-même orchestré la Résonance, persuadé que Januel se cacherait dans un recoin de la citadelle. Le garçon lui avait laissé l'impression d'un être faible, incapable de comprendre les raffinements de la politique et des sacrifices qu'elle exigeait. Il s'était lourdement trompé.

Lorsque les Griffons avaient perçu le Phénix, il avait ordonné qu'on le conduise à l'entrée de la citadelle afin de se rendre compte par lui-même de ce coup de théâtre. Les veines de son cou saillaient de rage tandis que le Phénix narguait les traits des archers impériaux. Il savait déjà que les Griffons ne parviendraient pas à défaire la toile à temps.

À moins de sacrifier l'un des Féals de l'Empire.

Cette pensée le révulsait, mais il était le seul à pouvoir prendre cette décision. Si Januel parvenait à s'échapper malgré les mesures prises à son encontre, la crédibilité des prêtres grifféens risquait d'en souffrir. Il avait entrevu, au cours des dernières heures, la formidable opportunité qu'offrait la mort de l'empereur. Sa disparition laissait aux prêtres le champ libre pour prendre le pouvoir. L'empereur ne laissait derrière lui qu'une fille âgée de huit ans. Et si, par lui, le principe de l'hérédité avait été remis en cause, aucun chevalier n'avait à ce jour un prestige suffisant pour prétendre à la succession. Sol'Cim songeait déjà à celui que l'Église choisirait pour le manipuler à sa guise. À travers lui, elle

prendrait, enfin, des mesures concrètes pour écraser les phéniciers et en faire les instruments dociles de sa politique. Mais pour cela, il lui fallait Januel.

Mort ou vif.

Il repoussa d'un geste sec les deux prêtres qui le soutenaient et, de ses mains tremblantes, commença à tracer dans l'air les Griffures qui commanderaient aux Féals. Esquissées comme des coups de griffes, ces runes permettaient aux prêtres impériaux d'entrer en contact avec leurs créatures. Invisibles dans un premier temps, elles se matérialisèrent peu à peu au bout de ses doigts en particules dorées et scintillantes. Certains auraient pu croire qu'il se battait avec un fantôme mais il pénétrait, par la seule magie des Griffures, au cœur de la chaîne mentale qui unissait l'esprit des Griffons à travers la Résonance. La sueur ruisselait déjà sur son front lorsque son choix se porta sur un vieux Féal dont le torse et les ailes portaient les cicatrices d'anciennes batailles. Dans un premier temps, le Griffon refusa l'ordre de Sol'Cim, mais les Griffures étaient la marque d'un savoir antique auquel ni lui ni aucun de ses congénères ne pouvaient se dérober. Contre sa volonté, il s'ébroua de manière à rompre l'attache qui reliait son regard aux fils azurés de la toile.

Son glapissement de souffrance obliga de nombreux soldats à lâcher leurs armes pour se boucher les oreilles. Aveuglé, le Féal perdit soudain de l'altitude et chuta vers le sol. Il parvint néanmoins à freiner sa chute et se stabilisa à moins d'une dizaine de coudées de la terre ferme.

Au même moment, Januel amorçait une longue glissade aérienne afin de franchir le cercle des Griffons. Sol'Cim acheva une ultime Griffure et lança le Féal vers le Phénix.

Le choc s'entendit jusqu'à Sédénie. Guidé par ses congénères et rendu fou par la douleur, le Griffon croisa la trajectoire de l'oiseau de feu et le percuta de plein fouet. Son vol n'avait pourtant la force suffisante pour tuer ou même blesser le Phénix des Origines. Le Griffon n'avait pas eu le loisir de fondre sur son adversaire pour mettre à profit la vitesse d'un plongeon.

Néanmoins, la violence de la collision déséquilibra le Phénix et l'obligea à lâcher la Draguéenne. Le Féal perdit l'équilibre et, dans une traînée flamboyante, bascula vers la terre. Tous, du garde à l'ambassadeur, retinrent leur souffle. Chancelant, Sol'Cim poussa une exclamation de victoire.

Pour Januel, la scène dura une éternité. Autour de lui, les flammes du Phénix s'étiraient et se coloraient d'un rouge vif. Au fond de lui, il percevait les efforts désespérés du Féal qui, choqué par l'impact, tentait encore de faire l'impossible pour les sauver.

Soudain, alors que l'idée de mourir s'imposait à lui comme une délivrance, une main de fer le saisit par le bras, ralentit sa chute et finalement le stoppa, lui ainsi que le Phénix, à seulement quelques pieds du sol.

Scende.

De part et d'autre du corps de la Draguéenne, les deux ailes d'un Dragon battaient rageusement pour tenter de reprendre de l'altitude.

Recouvertes à la naissance par des écailles d'un rouge sombre, elles viraient au rouge corail à leurs extrémités. D'une envergure de près de vingt coudées, elles s'anbraient dans le corps de Scende par des veines chitineuses qui boursouflaient ses épaules.

Le visage contracté par l'effort, Scende volait au-dessus de lui en retenant son bras des deux mains. Januel était stupéfait. Les yeux de la Draguéenne exprimaient une souffrance indicible. Était-ce l'effort qu'elle produisait ou la mise en œuvre de son mimétisme ? Le phénicien l'entendit crier par-dessus le grondement des flammes qui les environnaient de toute part.

— Aide-moi, Januel, aide-moi !

Aux lucarnes de la citadelle, les archers se ressaisissaient. En contrebas, les ailes du Dragon et la lumière émanant du Phénix des Origines leur offraient une cible de choix sous le ciel d'encre. Plusieurs flèches s'enfoncèrent avec un bruit mat dans les ailes de la Draguéenne.

Januel pressentait que Scende ne pourrait les retenir très

long-temps. Autour de lui, le Phénix perdait de son éclat. L'énergie qu'il avait employée pour les sauver l'avait épuisé et ses ailes glorieuses pendaient désormais le long de son corps, de part et d'autre du phénicier.

Le bras de Januel glissait lentement entre les mains de la Draguéenne. Il sut qu'il n'avait plus le choix, qu'il devait la contraindre à lâcher prise pour qu'elle s'échappe. À moins qu'il fasse disparaître le Phénix dans son cœur afin qu'elle puisse le hisser dans les airs.

Se contorsionnant, il aperçut Sol'Cim. L'expression de triomphe qu'il lut sur le visage du Grifféen le convainquit de ne pas renoncer. Entouré par des chevaliers, le prêtre titubait dans sa direction, impatient de porter le coup de grâce à celui qui avait osé le défier.

Januel se concentra du mieux qu'il put et aspira le Féal dans son cœur. Il sentit une boule de feu le transpercer. Dans un sifflement, les flammes s'engouffrèrent dans la brèche qu'il venait d'ouvrir et disparurent dans le corps du phénicier. Aussitôt, la Draguéenne les propulsa à une vitesse redoublée vers le sommet de la citadelle. Leur trajectoire coupa plusieurs traits qui criblèrent à nouveau les ailes de Scende. Puis, se confiant au vent, la Draguéenne piqua vers les montagnes.

Sol'Cim s'écroula et se mit à ramper sur plusieurs coudées sans même se soucier des ambassadeurs et des chevaliers qui l'observaient.

L'esprit cristallisé par la haine, il griffa la terre d'une seule rune. Une rune que les Griffons des Origines dessinaient autrefois sur les carcasses des Féals qu'ils avaient terrassés. Alors que la Draguéenne disparaissait à l'horizon, il se jura de traquer Januel le phénicier jusqu'aux confins du M'Onde.

Pour cela, songea-t-il, il disposait d'un empire.

Chapitre 15

Januel traversa le rideau sombre du feuillage et pénétra dans la grotte. Au fond, dans l'obscurité, gisait la Draguéenne. Januel lui avait confectionné un lit de fortune à l'aide de sa cape. Il vint s'asseoir auprès d'elle et tamponna son front luisant à l'aide d'un tissu mouillé. Elle n'avait pas repris conscience depuis deux jours, depuis qu'ils s'étaient écrasés dans cette forêt de pins à flanc de montagne.

Scende s'était laissée planer le plus longtemps possible jusqu'à cette forêt où les arbres et les fougères qui tapissaient le sol avaient amorti leur chute.

Au cours des deux nuits précédentes, Januel avait entendu la rumeur de leurs poursuivants se répercuter dans les montagnes. Il s'était refusé à abandonner la Draguéenne, même s'il était incapable de juger si elle survivrait à ses blessures. La nourriture ne posait pas encore de problème, ni même l'eau qu'il allait chercher à la nuit tombée à un ruisseau voisin. En revanche, il manquait d'expérience pour soigner Scende. Du temps où il suivait sa mère sur les champs de bataille, il s'était toujours refusé à comprendre et même à observer ceux qui recueillaient les blessés. Le capitaine Falken avait vainement essayé de l'y contraindre, mais le garçon s'était dérobé à chaque fois. Januel respectait bien trop la vie pour oser la défier. Il ne pouvait tolérer l'idée qu'un homme s'en remette à lui pour survivre, qu'un soldat place tous ses espoirs dans les mains d'un autre. Certes, il lui arrivait très souvent de secourir les blessés, de les aider à gagner l'arrière pour y être pansés, mais il refusait d'aller plus loin.

Cela tenait en partie à une nuit sinistre, le lendemain de ses neuf ans. Il s'était égaré dans le campement d'une armée vaincue

et, à la lumière d'une pleine lune, il avait assisté à l'agonie de plusieurs soldats entre les mains d'un carabin itinérant. Il officiait sous une tente, à la lumière d'une chandelle qu'il l'avait chargé de rallumer à chaque fois que le vent la soufflait. Contre la promesse d'une petite pièce, Januel avait accepté et assisté, le cœur serré, à la chirurgie sommaire du carabin. Aucun blessé ne vit l'aube se lever. La scie avait fini ce que l'adversaire avait commencé. Choqué et incapable de le raconter à sa mère, Januel avait gardé le souvenir de cette nuit funeste jusqu'à la Tour de Sédénie.

Il s'était donc contenté de bander le dos mutilé de la mercenaire. Lorsque les ailes du Dragon avaient disparu, la transformation avait laissé autour de sa colonne vertébrale de nombreuses entailles. Peu profondes, elles risquaient néanmoins de s'infecter. Avec d'infinites précautions, le phénicien avait transporté Scende à l'abri, dans cette grotte masquée par la végétation. Puis, le cœur palpitant, il avait déchiré sa tunique jusqu'à la taille. Malgré les circonstances tragiques qui lui valaient de contempler le corps de cette femme, il ne put s'empêcher d'éprouver un vif désir en découvrant ses seins. Cette chair laiteuse et délicate lui inspira un sentiment brutal qu'il croyait perdu à jamais.

L'envie d'aimer.

Cette découverte fortifia son cœur et l'empêcha de céder au désespoir. Il passa la nuit entière à accomplir des allées et venues entre la grotte et le ruisseau qui coulait à proximité. L'eau qu'il recueillait dans ses mains, faute d'avoir un récipient adéquat, lui permit de laver les blessures de la Draguéenne, puis de rafraîchir régulièrement son front brûlant jusqu'à ce que la fièvre consente à baisser.

Sans même le savoir, il commençait à considérer que la vie d'un homme pouvait valoir autant que celle d'un Féal et en vint à négliger celui qui s'était réfugié dans son cœur. Le Phénix ne donnait pratiquement plus signe de vie. Januel n'entendait qu'un halètement à peine perceptible, preuve qu'il vivait encore mais qu'il avait besoin de temps pour reprendre des forces.

Scende s'agita dans son sommeil. Il lui arrivait parfois de murmurer en draguéen quelques mots que Januel aurait aimé pouvoir comprendre. Il se saisit du tissu qu'il avait mouillé à la rivière et l'appliqua délicatement sur son visage. À la veille de cette troisième nuit, le crépuscule pesait sur ses épaules comme un avertissement. Il commençait tout juste à réfléchir à la situation et se rendait compte que leur fuite de la citadelle n'avait été qu'un moyen de gagner du temps. Ici même, dans une région acquise aux montagnards de l'empereur, ils risquaient à tout moment d'être découverts.

Il songeait avec anxiété à son maître Farel, prisonnier des prêtres grifféens. Il espérait que le vieil homme parviendrait à détourner les soupçons de la guilde. Januel ne voulait pas juger de son importance dans le M'Onde, si elle méritait ou non de préserver son indépendance. En revanche, il redoutait la vengeance des prêtres sur les phéniciers, le péril qui planait désormais au-dessus de tous ceux qu'il avait appris à respecter. Pris dans la tourmente, il avait oublié Sildinn. Qu'était-il devenu depuis qu'il avait quitté la Tour en croyant rejoindre l'empereur ? Et que penserait-il de Januel lorsqu'il apprendrait que son ami avait assassiné le puissant monarque ? Il aurait aimé l'avoir auprès de lui à cet instant et se sentit pris à nouveau d'une profonde sensation de solitude.

Avec la nuit, la température de la grotte s'était rafraîchie. Il ajusta un pan de la cape pour couvrir les jambes de Scende, et se souvint avec émotion de la manière dont elle l'avait sauvé d'une mort certaine. Ainsi, cette femme était une prêtresse draguéenne. Et, en vertu des lois de ce royaume, elle devait être considérée comme une renégate.

D'innombrables rumeurs couraient sur la terre des Dragons depuis que le royaume avait fermé ses frontières. Certains prétendaient que les Féals s'y mouraient, faute de pouvoir assurer leur descendance. D'autres, en revanche, se persuadaient que les Draguéens envisageaient de conquérir le M'Onde. Derrière les murs de leurs bibliothèques, les Draguéens

veillaient sur leurs secrets. Ceux de Scende intriguaient Januel au plus haut point. Pourquoi avait-elle renoncé à la prêtrise pour préférer le mercenariat ? Si elle maîtrisait des pouvoirs mimétiques, cela supposait qu'elle avait côtoyé les Dragons durant de longues années. D'ailleurs, quel âge pouvait-elle avoir ? Il lui donnait tout juste trente ans, mais elle pouvait en avoir cinq de plus.

— Peu importe ton âge, sourit-il en humectant sa bouche desséchée à l'aide du tissu. Je ne t'abandonnerai pas.

Il soupira et replia ses genoux contre sa poitrine. Il essaya de clarifier ses pensées, convaincu qu'il lui fallait trouver une solution pour quitter au plus vite ces montagnes et rejoindre la capitale.

Aldarenche se trouvait à près de soixante lieues. Soit, à vol d'oiseau, six jours de voyage en marchant d'un bon pas. En comptant le chemin à travers les montagnes et les inévitables détours pour échapper à l'attention des patrouilles et des villageois, il leur en faudrait le double. À condition, bien sûr, que Scende se rétablisse. Une autre solution consistait à employer la puissance des Féals. Januel ne se risquerait pas à solliciter le Phénix à nouveau. Scende demeurait la seule à détenir un moyen rapide de voyager jusqu'à la capitale. Tout ne dépendait plus que d'elle et de la vitesse à laquelle elle se rétablirait. Il avait défait les bandages dans l'après-midi pour se rendre compte de l'état de ses blessures et s'était pris à espérer. Pour une raison inconnue, bien que Januel n'ait pu prodiguer que des soins sommaires, les plaies ne s'infectaient pas. À vrai dire, ces blessures n'étaient que les échos de celles que les archers impériaux avaient infligées aux ailes du Dragon. Liées à la magie mimétique, ces écorchures se cicatrisaient rapidement, comme si le corps de Scende possédait une résistance équivalente à celle d'un Féal.

D'ici là, Januel devait à tout prix empêcher leurs poursuivants de les découvrir. À chaque fois qu'il quittait l'abri de la grotte, il prenait d'infinites précautions pour se faufiler jusqu'au ruisseau. Pourtant, il redoutait les montagnards, ces gaillards au visage tanné que les Chimériens enviaient à

l'Empire de Grif'. En échange de leur fidélité, les empereurs qui s'étaient succédés sur le trône avaient toujours veillé à ce qu'ils jouissent sans partage des ressources de ces montagnes. Cet accord satisfaisait pleinement les deux parties. Par trois fois, les montagnards avaient repoussé des armées imprudentes qui croyaient pouvoir se faufiler au travers des cols enneigés pour prendre l'Empire par surprise. Ces gens-là ne risquaient pas de s'apitoyer sur le sort de Januel et de sa compagne.

Scende se réveilla peu avant l'aube. Januel s'était endormi, la tête sur les genoux, et se réveilla en sursaut lorsqu'une voix faible l'appela :

— Januel...

Redressée sur les coudes, elle lui adressa un pâle sourire et regarda autour d'eux.

— Nous sommes en sécurité, dit le phénicien en se rapprochant d'elle. Comment te sens-tu ?

— Mon dos, grinça-t-elle.

— Il va mieux.

Elle baissa les yeux sur les bandages qui encerclaient sa poitrine :

— Merci.

Januel hocha la tête pour lui signifier que c'était inutile et se pencha dans l'ombre de la grotte pour attraper les deux lames-licorne :

— Je ne les ai pas sorties de leur fourreau.

— Les Mères-Dragons nous protègent ! s'exclama-t-elle en se saisissant des épées. J'ai cru un moment les avoir perdues.

Elle passa une main affectueuse sur leurs gardes avant de les reposer sur le sol.

— Je me souviens d'avoir percuté une branche... Et puis, plus rien. Combien de temps suis-je restée inconsciente ?

— C'est la troisième nuit, avoua Januel.

Le visage de la Draguéenne se rembrunit :

— Deux jours... Les tribus montagnardes ont eu largement le

temps de verrouiller les cols.

— Mais nous pouvons fuir par les airs, n'est-ce pas ?

Ses yeux s'étrécirent :

— Que veux-tu dire ?

— Ton... pouvoir, tu pourrais l'utiliser à nouveau ?

— Non, répondit-elle sèchement.

— Non ?

— J'ai invoqué la force du Dragon pour nous sauver parce qu'il n'y avait pas d'autre moyen. Mais j'ai commis du même coup une faute irréparable. Je te demande de ne pas insister. Respecte ma décision et ne me pose pas de question. Nos existences se croisent mais cela ne veut pas dire qu'elles se mêlent l'une à l'autre. Nos deux peuples appréhendent la vie de manière si différente...

— Je sais, l'Asbeste recommande la franchise dans les actes de la vie.

— Les Dragons, eux, enseignent le savoir dans l'obscurité. Et même si j'ai dirigé mes pas vers des lumières plus vives, je reste une Draguéenne. Tu comprends ?

— Oui, admit-il.

Elle le considéra avec tendresse et chercha sa main :

— Tu es un homme bon, Januel. Trop bon sans doute pour un M'Onde comme le nôtre.

— Ne crois pas cela. J'ai vu le pire sur les champs de bataille et j'ai appris beaucoup de choses.

— Quoi, par exemple ?

— Peu d'hommes savent aimer.

Elle le considéra avec plus d'attention :

— Quelle drôle de certitude pour un garçon de ton âge ! Tu n'as que dix-sept ans... Mais tu parais plus vieux, c'est vrai.

— « Les morts vous font vieillir », c'est ce que ma mère me répétait souvent.

— Elle avait raison. Dans mon pays, on raconte que chaque ride représente un proche qui disparaît.

Au loin retentit soudain le glapissement rauque d'un Griffon.

Scende sursauta et porta instinctivement la main vers ses épées.

— Non, rassure-toi, je les entends souvent. Apparemment, ils se répondent d'une cime à une autre à certaines heures de la journée.

— Leurs yeux fouillent la forêt, avertit Scende d'une voix sinistre. Ils occupent le ciel comme les montagnards occupent ces montagnes...

Elle tenta de se lever et renonça en voulant redresser son dos. Les lèvres serrées, elle se rallongea sur le flanc et balaya une mèche de ses cheveux noirs :

— Je dois reprendre des forces.

— Oui, confirma Januel. De toute façon, le jour ne va pas tarder à se lever. Il vaut mieux attendre la nuit pour quitter le couvert de la grotte.

— Très bien.

Enhardi par cette nouvelle intimité que les ténèbres de la grotte tissaient entre eux, il lui ferma les yeux :

— Dors, je veille sur toi.

Elle n'opposa aucune résistance et se laissa aller au sommeil.

Chapitre 16

Lorsque la nouvelle de la mort de l'empereur s'étendit au pays tout entier, les premières fissures apparurent aux frontières de l'Empire. Tandis que de jeunes chevaliers obéissaient au mot d'ordre des prêtres de Grif'décrétant un deuil impérial d'une semaine, les vieilles familles grifféennes fêtaient l'événement. Cloîtrées dans leurs fiefs, elles avaient attendu l'heure de leur revanche et se prenaient soudain à espérer qu'un véritable descendant de la lignée impériale reviendrait prendre sa place sur le trône.

Propulsé sur le devant de la scène, Sol'Cim avait été rappelé à la capitale par les hauts prêtres grifféens, afin de donner une version précise du drame qui s'était noué dans la citadelle. Il avait voyagé sur le dos d'un Griffon et s'était posé, dans la nuit, sur une terrasse du temple d'Aldarenche.

Ce temple s'était édifié sur les cadavres de ses artisans. Près de trois cents d'entre eux avaient péri au cours des vingt ans nécessaires pour achever le bâtiment. Construit au pied de la colline qui abritait la citadelle impériale, il comptait trois tours titanesques en forme de griffe. La plus haute culminait à six cents coudées de hauteur. Celles qui la flanquaient mesuraient moins de quatre cents coudées. Pierre angulaire de l'Église grifféenne, ce temple abritait chaque jour de l'année un millier de prêtres, dont les deux tiers étaient des disciples en formation.

Au plus près des Griffons qui disposaient d'immenses refuges creusés sur les flancs du bâtiment, ils menaient une existence dépravée sous la conduite des hauts prêtres réputés pour leur cruauté et leur dévotion exemplaire à l'Empire.

Sept d'entre eux formaient un conseil restreint habilité à

prendre toutes les décisions à l'échelle de l'Empire, et même du M'Onde. Quatre hommes et trois femmes, dont les corps ne gardaient qu'un vague souvenir de leur condition humaine. Ils ne quittaient jamais l'extrémité pointue de la tour principale où, sous l'influence des drogues, ils se maintenaient en vie malgré les terribles souffrances infligées par leurs corps en mutation.

Ils reçurent Sol'Cim dans une vaste salle de marbre blanc où flam-baient de longues torches charbonneuses. Vautrés dans des coussins de soie sur une estrade en calcédoine, les hauts prêtres ressemblaient à des cadavres. Malgré l'odeur des parfums et des narcotiques qui flottaient dans la pièce, ils ne pouvaient masquer l'odeur nauséeuse exhalée par leurs membres nécrosés. Leur peau, soumise à des tractions quotidiennes, pendait en lambeaux, retenue par endroits à l'aide de broches cristallines fixées dans la chair. Mais le pire pour Sol'Cim fut de découvrir leurs visages lorsqu'ils lui commandèrent de s'avancer. À part les yeux, ces faciès portaient la marque d'innombrables cicatrices dont les coutures, parfois à peine refermées, laissaient goutter de fines particules dorées issues de la magie des Griffures. Sur leur crâne mutilé, ils avaient tous la même calotte de fer sertie de pierres précieuses.

Sol'Cim réprima un haut-le-cœur et s'agenouilla pour coller son front sur le dallage glacé.

— Relevez-vous, ordonna la voix éraillée de Kohort, la plus vieille prêtresse de l'Empire.

Il s'exécuta et remarqua, dans l'ombre, les silhouettes malingres des adashis, ces mercenaires licornéens qui gagnaient leur nom à condition d'avoir tué un Charognard à mains nues...

— Sol'Cim, reprit-elle, pourquoi ce phénicier... Januel, est-il parvenu à s'échapper ?

Elle dardait sur lui des yeux vifs d'un bleu presque transparent. Il s'éclaircit la gorge et déclara :

— Nobles hauts prêtres, il est parvenu à se servir du Phénix des Origines.

Un prêtre émit un râle étouffé et leva vers Sol'Cim un doigt

putrescent :

— Ce Phénix doit mourir ainsi que le phénicier. Avant la fin du deuil impérial.

— Ce n'est qu'une question de jours, affirma Sol'Cim. Nos Griffons scrutent les forêts et les montagnards sillonnent les cols.

— Peut-on faire confiance à ces bêtes ? demanda Kohort.

— Les montagnards ?

— Qui d'autre ? ricana la prêtresse.

— Eh bien, je crois que oui.

— Vous croyez ? C'est insuffisant, imbécile. Un empire vacille et je dois m'en remettre à la bonne volonté d'une tribu de primates ? Ce n'est pas tout à fait ainsi que je vois les choses.

Elle pencha sa main vers un souni, une petite créature rondelette à la fourrure de cuivre, et porta sa trompe à sa bouche comme l'embout d'un narghilé. Elle inspira profondément, tapota le crâne luisant de la créature, puis reporta son attention sur Sol'Cim :

— Je veux que l'Empire tout entier traque ce Januel. Je veux que son nom soit sur toutes les bouches, que son portrait soit placardé sur toutes les tavernes de ce pays. Je veux aussi que tous les soldats, d'un bout à l'autre de l'Empire, s'endorment avec le visage de ce garçon en tête. Offrez toutes les récompenses, tous les plaisirs, toutes les terres que vous jugerez bon d'offrir pour que ce garçon me soit livré ici, pieds et poings liés.

Elle se tourna vers le prêtre qui venait d'exiger la mort du phénicier et murmura :

— Il nous faut ce garçon vivant, très cher. Son secret vaut des siècles de vaines recherches. Si nous lui arrachons le secret du Fiel, tous les royaumes du M'Onde nous supplieront pour devenir nos alliés. Même les Rivages Aspics...

Le prêtre laissa échapper un petit rire aigrelet et marmonna :

— Les Rivages Aspics... ce serait parfait.

Kohort passa une langue noirâtre sur ses lèvres et s'adressa à Sol'Cim :

— Nous savons que vous étiez le plus proche de l'empereur,

que vous seriez à même de lui choisir un successeur au cas il lui arriverait malheur. Les chevaliers ont confiance en vous, c'est pourquoi j'ai décidé de ne pas vous tuer. Pour l'instant, le peuple a peur et se tourne vers nous. Cette peur remplace tous les titres de noblesse. Nous devons la faire fructifier pour que le peuple s'en remette à l'Église corps et âme. Ensuite, il nous sera facile de dicter nos lois aux chevaliers pour que le calme revienne. Les rênes du chaos sont entre nos mains, Sol'Cim. Cet Empire est un cheval affolé et il nous faut le maîtriser petit à petit, ne pas le brusquer et le séduire jusqu'à ce qu'il accepte son maître, son véritable maître.

Elle promena un doigt gourmand sur une cicatrice qui barrait sa joue et ajouta :

— Nous jouons un jeu dangereux mais, à la clé, j'entrevois une occasion unique, celle que nos aïeux ont espérée en vain pour prendre en main la destinée de l'Empire. J'ai donné des ordres pour que la Charogne ne soit pas inquiétée dans les jours à venir.

Sol'Cim sentit ses veines palpiter sur ses tempes. Il fronça les sourcils :

— Que voulez-vous dire ?

— Nos prêtres ont reçu la consigne de relâcher leur attention, de laisser ici et là des Sombres Sentes s'infiltrer dans nos campagnes pour terroriser la population. Ne prenez pas cet air ahuri, Sol'Cim. Chaque Sombre Sente qui se déploie jette dans nos églises de pauvres gens terrifiés en quête d'un espoir. Il faut en user, pas en abuser. D'autant que le peuple, guidé par nos soins, va trouver un coupable idéal : la guilde des phéniciers. Voilà longtemps que le peuple les redoute, qu'il se méfie du secret dont ils s'entourent à l'abri de leurs Tours. Cette fois-ci, ni nos soldats ni nos prêtres n'interviendront pour réfréner cet élan populaire. Lorsqu'elle sera à genoux, lorsque des villageois commenceront à lancer des pierres sur leurs phéniciers, alors nous interviendrons. En échange, nous exigerons de la guilde une aide inconditionnelle.

— Et alors, nous repousserons d'autant mieux la Charogne avec les armes qu'ils mettront à notre disposition,acheva Sol'Cim

d'un ton où perçait l'admiration.

Il mesurait soudain l'abîme qui le séparait du véritable pouvoir. L'implacable logique de la vieille prétresse augurait d'une Église grifféenne au sommet de sa puissance.

— Exactement, renchérit Kohort avec un sourire qui fit se craqueler la peau de son visage. J'avais beaucoup de respect pour notre empereur mais il n'a jamais eu le courage de s'attaquer aux maîtres des Phénix. Sa mort brutale nous le permet enfin et ce, sans exposer l'Église.

Elle grimaça soudain et inspira à nouveau à la trompe du souni :

— Il reste à capturer Januel. Sans lui, rien ne sera possible. Si les phéniciers s'en emparent, ils détiendront peut-être un moyen de nous faire plier avec le secret du Fiel.

— Si tant est qu'il existe. Peut-être est-ce simplement une tentative isolée de la Charogne...

— Je n'y crois pas. Si la Charogne avait un tel secret à sa disposition, le M'Onde serait déjà aux mains des morts.

Sol'Cim avait du mal à concevoir que le jeune homme dont il s'était moqué à la citadelle détienne un secret remontant aux Origines. Les instances de son ordre étaient persuadées que la vague soudaine de meurtres et de destruction commise par le Phénix impérial était due à la libération de son Fiel. Une véritable explosion de sauvagerie dont le prêtre avait été l'un des plus proches témoins et que seul le Fiel pouvait expliquer... Cependant, les assauts de plus en plus précis de la Charogne lui semblaient davantage d'actualité.

Mais il n'avait pas à chercher très loin les raisons pour lesquelles les hauts prêtres de Grif ' privilégiaient l'explication du Fiel. La capacité de desceller le verrouillage du Fiel des Féals constituerait l'arme la plus redoutable. Le pouvoir de rendre les Féals enragés et de répandre ainsi une armée titanique et aveugle sur le M'Onde... ou de la retenir.

Le souni poussa soudain un cri strident et bascula sur le dos, les yeux vitreux. Kohort lâcha la trompe, cracha sur le sol et

s'essuya les lèvres avec sa manche :

— On m'a soufflé qu'une Draguéenne protégeait ce Januel. Savezvous quelque chose à ce sujet ?

— Une mercenaire de haute réputation, acquiesça Sol'Cim.

— Ah oui ?

— Les Draguéens ont décliné toute responsabilité en précisant, tout de même, qu'elle avait été l'une des plus jeunes prêtresses du royaume.

— Je sais. Elle a été capable de se transformer pour sauver le phénicien, n'est-ce pas ?

— En un instant, renchérit-il.

— Comment cela ?

— Elle a opéré sa métamorphose le temps de trois ou quatre battements de cœur.

— Et en pleine chute, ajouta Kohort d'une voix lointaine. Oui, elle doit avoir du talent. Les Draguéens ont-ils précisé pourquoi elle avait abandonné la prêtrise ?

— Non. En revanche, j'ai réuni quelques informations à son sujet. Au cours des dix dernières années, elle a servi dans le corps franc des Archers Noirs, elle a navigué en compagnie de Sorg le pirate aspik, elle a servi comme simple soldat dans l'armée chimérienne aux frontières de la Basilice, elle a vécu au sein d'une tribu licornéenne et elle a...

Sol'Cim s'interrompit et se mit à contempler fixement l'une des torches en clignotant des paupières. La sueur dessinait des étoiles luisantes sur son front et ses joues.

— Elle a quoi ? asséna la prêtresse.

— Elle a participé au saccage du temple d'Efroth, cracha Sol'Cim. Le visage de Kohort se crispa :

— Cette garce ne doit pas nous aimer.

Le temple d'Efroth avait été la proie d'une compagnie de mercenaires trois ans plus tôt. Construit près du rivage, le temple accueillait une fois l'an une flottille chargée d'escorter les caisses d'or en provenance des missions grifféennes installées à l'étranger. L'attaque s'était soldée par un effroyable bain de sang. De la

soixantaine de mercenaires qui s'étaient engagés dans l'entreprise, seuls trois avaient survécu. Deux avaient été rattrapés et exécutés. Le dernier avait disparu.

— Lorsque nous la prendrons, dit Sol'Cim avec un rictus comme s'il avait parlé d'une bête retorse et dégoûtante, nous refermerons enfin ce sinistre épisode. Elle payera pour son crime.

Kohort reçut des mains d'un serviteur un nouveau souni dont la bouche, cette fois-ci, avait été cousue de manière à ce que ses cris ne la dérangent pas.

— En attendant, méfiez-vous, Sol'Cim. Nous traquons un couple dangereux. Dans le cœur de ce phénicien repose un Phénix des Origines. Quant à elle, elle peut en appeler aux Dragons. Voyez si nous pouvons obtenir des chevaliers l'appui d'une partie de l'armée pour accélérer les recherches.

— Votre volonté est mienne.

— Disposez, à présent.

Il s'inclina à nouveau jusqu'au sol puis sortit à reculons. Il ne prit même pas la peine de se rendre auprès de sa vieille mère qui déclinait dans une petite maison des abords d'Aldarenche. Il rejoignit les quartiers réservés aux Griffons et exigea que l'un d'eux soit équipé au plus vite pour regagner les monts de Gordoce.

Le rictus de haine n'avait pas quitté ses traits.

Chapitre 17

À bout de souffle, Januel se jeta près de la Draguénne sous l'ombre d'un rocher. Au-dessus de leurs têtes résonnait le battement sourd des ailes d'un Griffon.

— Je ne crois pas qu'il nous ait vus, souffla Scende.

Ils avaient quitté la grotte dès le crépuscule. La Draguénne s'était levée au début de l'après-midi et avait attendu la nuit en s'entraînant avec ses deux lames-licorne. Januel, lui, l'avait observée en laissant les souvenirs refaire surface.

Sire Falken s'exerçait souvent de la sorte à la veille d'une bataille. Januel s'asseyait sur une souche, ses yeux d'enfant fixés sur le guerrier. Falken commentait chacun de ses gestes avec une patience digne d'un moine de Caladre. Il répétait les mêmes assauts durant des heures jusqu'à ce que Januel, à son tour, le parodie à l'aide d'un simple bâton. À l'époque, il venait d'avoir huit ans. Le jeune homme en gardait un souvenir ému, en particulier lorsque le capitaine lui laissait toucher ses armes en expliquant en détail l'art et la manière de les forger. Januel était fasciné par ce bout de métal qui, dans les mains d'un homme expérimenté, pouvait se transformer en instrument mortel. Falken avait beau lui affirmer que c'était l'homme et non l'épée qui donnait la mort, Januel était convaincu à l'époque que chaque épée portait en elle la malice de la Charogne. À dix ans seulement, il avait admis, les larmes aux yeux, que le métal pouvait tout aussi bien servir au paysan pour labourer son champ qu'à l'assassin pour trancher la gorge de sa victime. Cette découverte avait eu sur lui l'effet d'une révélation. Du jour au lendemain, il s'était saisi des épées que les guerriers croisés sur sa route lui prêtaient avec un sourire amusé. Le contact glacé d'une garde le faisait

immanquablement tressaillir mais, ce faisant, il apprenait à se battre.

Ce passé affluait en désordre dans son esprit tandis que la Draguéenne exécutait devant lui des passes d'armes contre un adversaire imaginaire.

Elle ne se battait pas comme une Draguéenne. Elle s'inspirait de tous les styles sans qu'il soit possible d'en identifier un seul. Sa technique ressemblait à une alchimie intime de toutes celles qu'elle avait apprises en sillonnant le M'Onde. D'autant qu'elle utilisait une arme très particulière. Les deux lames-licorne n'en faisaient bientôt qu'une seule et Januel s'émerveillait de ce spectacle qu'elle donnait dans la pénombre de la grotte. Agile et souple, elle semblait presque danser. La plus petite de ses deux lames servait apparemment à parer les coups de l'adversaire. Pour preuve, les forgerons des Provinces-Licornes en avaient accentué les défauts, de sorte que des encoches de tailles variées permettaient à Scende d'y bloquer une épée.

Elle faisait des pauses de temps à autre pour souffler et se rendre au ruisseau éclabousser d'eau fraîche son visage, sa gorge et ses bras. Elle avait délaissé sa cape et relevé les manches de sa tunique pour s'entraîner à l'aise. L'énergie investie dans l'exercice compensait le froid de la grotte. Januel ne ressentait plus de gêne à parcourir des yeux ses cuisses fichées dans les hautes bottes de cuir noir, ni même ce que révélait sa courte tunique lorsque la mercenaire bondissait ou tournait sur elle-même. Il l'appréciait, bien sûr, mais son œil s'attachait surtout aux talents guerriers de Scende.

Le corps luisant de transpiration, elle expliqua à Januel qu'elle avait appris au fil du temps à connaître chaque détail de sa seconde lame afin d'utiliser, au moment opportun, la meilleure encoche. La lame la plus longue lui servait en revanche à tuer. Taillée en conséquence, elle offrait un profil effilé sans le moindre accroc. La Draguéenne lui confia que les forgerons l'avaient limée puis avaient recueilli le morfil de cristal pour en faire une poussière employée dans des peintures religieuses. À l'entendre,

les icônes réalisées par les tribus licornéennes avaient une teinte incomparable.

Le goût des armes revenait peu à peu au jeune phénicien. Le destin avait voulu qu'il redevienne nécessaire à sa survie. Le destin d'un fugitif.

Blottis sous le rocher, ils entendirent le vol du Griffon décroître dans le lointain.

— On continue, dit-elle.

Ils marchaient ainsi depuis près de six heures, mettant à profit l'obscurité de la nuit. Un ciel nuageux rendait leur progression plus facile bien qu'ils n'aient pas le loisir de quitter le couvert de la forêt. Cette pré-caution élémentaire les obligeait à accomplir de nombreux détours. Même si un passage à découvert pouvait leur faire gagner deux ou trois heures de route, la Draguéenne refusait d'en prendre le risque. Il fallait à tout prix rester sous les frondaisons des pins.

Le froid piquant de la nuit agressait Januel qui avait fini par accepter la cape que Scende lui avait offerte. Elle avait prétexté que son habitude des traques nocturnes l'avait endurcie, tandis que le phénicien avait trop longtemps profité de la chaleur dispensée par les feux de la Tour Écarlate.

Tous deux gardaient le silence sur l'épreuve à venir. S'ils parvenaient à maintenir l'allure et à se reposer durant la journée, ils atteindraient le col d'Eldor au cours de la nuit suivante. Un passage que les montagnards occupaient à coup sûr. Scende les redoutait bien plus que les Féals qui évoluaient dans le ciel.

— Ils sont chez eux, marmonna-t-elle lorsque Januel lui posa la question. Nous traversons un territoire qu'ils occupent depuis des siècles.

À la pointe du jour, ils s'écroulèrent dans un repli de roche et tentèrent de trouver le sommeil malgré la menace qui pesait sur eux. Perclus de courbatures, Januel se lova en boule et ferma les yeux. Il se rendit compte que, désormais, le froid ne le dérangeait plus. Une nuit de marche forcée ne pouvait suffire à lui rendre

l'endurance d'autrefois. De toute évidence, c'était le Phénix qui lui fournissait à présent une chaleur protectrice. En revanche, à son étonnement, Scende se mit à en souffrir ouvertement. Enroulée dans sa cape, elle grelottait en silence.

Januel hésita un instant, puis rampa jusqu'à elle et vint se blottir dans son dos. Elle sursauta, manqua de se retourner pour le chasser mais la douce chaleur diffusée par le phénicien retint son geste. Ils ne dirent pas un mot et, le visage dans les cheveux de la Draguéenne, Januel glissa doucement dans le sommeil.

Une lune gibbeuse perçait la croûte des nuages lorsqu'ils se remirent en route. Ni l'un ni l'autre ne jugèrent bon d'évoquer leur étreinte, si pieuse soit-elle. Januel comprenait que son émotion ne comptait pas parmi celles que les phéniciers lui avaient appris à maîtriser. Il eut une pensée pour Farel qui l'en avait averti quelques jours plus tôt sur le chemin de la citadelle et se prit à sourire, en hommage à cet homme qui avait presque été le père qu'il n'avait jamais connu. Par un espoir absurde, il avait hâte de pouvoir lui raconter un jour prochain ce qu'il ressentait. Oui, Januel devait l'admettre, il était attiré par cette femme, par son parfum, par son corps, par ses yeux violets et ses cheveux noirs. Mais, pour l'heure, il n'en voulait pas plus. Au-delà s'étendait un territoire inconnu dont il ne connaissait que les récits gaillards de Sildinn et des soldats côtoyés dans son enfance. Ce qu'il avait entendu ne l'inclinait pas à s'y aventurer. Il se sentait assez fort maintenant pour cantonner ce désir, pour l'accepter comme un sentiment naturel qui n'entraverait plus la maîtrise de son art.

Peut-être, après tant de craintes, commençait-il enfin à le dominer.

Scende ouvrait la marche, ses lames-licorne à la main. Elle avançait parmi les pins en s'arrêtant parfois pour écouter les craquements qui s'élevaient dans les profondeurs de la forêt. Mais il ne s'agissait que de quelque animal sauvage.

Le col fut enfin visible. Aucun feu de camp, aucune lumière ne trahissait la présence des montagnards.

— Ne t'y fie pas, chuchota la mercenaire, les yeux plissés et les sens aux aguets. Ils sont là, j'en suis sûre.

Le col d'Eldor n'était en réalité qu'une passe étroite entre deux murailles d'une roche abrupte. Le passage ne devait pas mesurer plus de trente coudées.

— Aucune chance de passer inaperçus, confia-t-elle. Il va falloir courir.

— Et après ? Une fois qu'ils nous auront trouvés, ils se lanceront à nos trousses.

— Écoute... Tu entends cette rumeur ?

Januel fronça les sourcils :

— Un torrent ?

— Une rivière. Elle dégringole vers la vallée. S'ils nous poursuivent, nous tenterons de nous éclipser par là.

— Comment se fait-il que tu connaisses si bien la région ?

— J'ai traqué un voleur dans ces montagnes.

— Un voleur de quoi ?

— Un voleur, c'est tout.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

— Cela aurait changé quelque chose ?

— Non, concéda Januel.

— Alors, arrête de poser des questions.

Dans un silence oppressant, ils commencèrent à s'avancer. Ils n'avaient pas franchi cinq coudées que la Draguéenne se figea et pivota lentement sur elle-même :

— Par le Dragon d'Oros... Cours !

Au même moment, les montagnards surgirent de toute part. Januel s'empara d'un bâton qui gisait sur le sol et, planté sur ses deux jambes, fit face à ses adversaires.

Cinq, puis dix, puis vingt montagnards encerclèrent le phénicien et la Draguéenne qui se mirent dos à dos. Vêtus de fourrures et de peaux, ils portaient d'épaisses barbes brunes et tenaient dans leurs mains de lourdes haches à double tranchant. En dépit de la pénombre, Januel distinguait la joie féroce qui sculptait leurs visages.

— Aucune chance, commenta la Draguénne.

L'un des montagnards se détacha du lot et, la hache jetée négligemment sur l'épaule, leur sourit :

— Toi, dit-il en désignant Scende, tu es habile. Mais lui, ricana-t-il, il fait plus de bruit qu'un bœuf affolé !

Ses compagnons saluèrent ce bon mot d'un grand éclat de rire. Celui qui avait parlé en premier devait être leur chef. Sur sa poitrine s'étalait un énorme médaillon de bronze où figuraient les armes de la famille impériale. Ses cheveux bruns tombaient en deux tresses épaisses.

— Essayons de passer ! murmura Januel par-dessus son épaule.

— N'y pense même pas, répliqua-t-elle. Si ton Phénix peut nous aider, c'est le moment.

— Il ne réagit pas, avoua Januel d'une voix sombre.

Il avait essayé à l'instant même où les montagnards étaient apparus. Si le Phénix demeurait en éveil, il n'avait pas la force suffisante pour s'extirper du cœur du phénicien et se déployer autour de lui.

— C'est mal parti, concéda Scende.

— Je m'appelle Algar, lança le chef. Et voici mes frères, annonça-t-il tout en frappant un coup sourd sur son médaillon. Vous avez le choix : vous battre et mourir. Ou déposer vos armes.

Scende choisit ce moment précis pour se jeter sur leurs adversaires, ses lames en mains. Le cercle formé par les montagnards était impénétrable, mais elle voulait faire la démonstration de ses talents afin de les impressionner. Avant même que les haches ne puissent réagir, elle avait tracé de longues blessures sur le torse des trois hommes les plus proches. Puis, elle était revenue auprès de Januel, qui n'avait pas eu le temps de songer à la moindre action.

Algar sembla apprécier le spectacle, avisant avec une moue admirative les estafilades sanguinolentes de ses compagnons. Il n'avait pourtant pas bougé d'un pouce.

Dans la forêt, une chouette quitta l'appui d'une branche en

poussant un hululement sinistre.

— Laissez-la partir, déclara Januel en s'interposant entre Algar et Scende. C'est moi que vous voulez, pas elle.

Algar haussa un sourcil et esquissa une grimace égrillarde :

— Désolé, petit, mais cette femme m'inspire beaucoup plus que toi.

Les montagnards rirent à nouveau en se frappant l'épaule.

— N'empêche que je suis d'accord, ajouta Algar. Les prêtres en ont sacrément après toi et, à te voir, je me demande bien pourquoi. C'est bien toi, l'avorton, qui as assassiné l'empereur ?

— Je ne l'ai pas assassiné, rectifia Januel en resserrant sa prise sur son bâton.

— Il est mort par ta faute, non ?

— Je n'ai jamais voulu qu'il meure.

— Tant pis pour toi. Tu vois ce médaillon ?

— Oui.

— Regarde-le de plus près, insista-t-il en le tendant à Januel au bout de sa chaîne.

Le phénicien remarqua aussitôt la longue rayure qui barrait les armes impériales.

— Eh bien ?

— Je l'ai pris sur le cadavre d'un chevalier. Un cousin de l'empereur.

— Qu'essayez-vous de nous dire ? demanda la mercenaire dont les muscles se détendaient contre le dos de Januel.

— Que tu es le bienvenu parmi nous, répondit-il en plantant d'un coup sec sa hache aux pieds de Januel.

Il rejeta la tête en arrière et partit d'un rire grave auquel firent écho ses compagnons. Aussi désémparée que Januel, la Draguéenne baissa sa garde sans pour autant rengainer ses armes :

— Tu veux nous inciter à déposer les armes pour ne pas perdre l'un des tiens ? lança-t-elle d'une voix méfiante.

Algar posa les mains sur ses hanches et pencha la tête sur le côté :

— Peut-être bien.

Puis, sans hésitation, il marcha vers elle et ne s'arrêta que lorsque la pointe d'une lame-licorne toucha sa poitrine :

— Et maintenant, vas-tu me faire confiance ?

Les épaules de la Draguénne se relâchèrent tout à fait et, d'un geste ample, elle fit disparaître ses épées dans leur fourreau :

— Oui. Comme ça, je peux te faire confiance.

— Venez, conclut Algar en allant arracher sa hache à la terre, nous allons vous escorter jusqu'à notre campement.

Januel jeta un regard perplexe à la mercenaire, qui lui répondit par un haussement d'épaules.

Ils traversèrent le col et marchèrent jusqu'à la rivière. Sur les rives, Januel découvrit avec stupeur des tentes par dizaines, veillées par d'autres montagnards aux mines sévères.

— La tribu de Sendahar, expliqua Algar en pointant du doigt plusieurs tentes sur la rive opposée. Et ici, la nôtre, la tribu de Forden. Ceux de Sahorn ne devraient pas tarder à arriver.

— Que se passe-t-il, Algar ? interrogea la Draguénne. Pourquoi tant de mouvement ?

— Patience, rétorqua-t-il en soulevant une peau d'ours qui masquait l'entrée d'une tente.

Ils le suivirent à l'intérieur où, à la faveur d'une unique bougie, une jeune femme donnait le sein à un nourrisson.

— Sors, dit Algar. J'ai à parler.

Elle acquiesça avec docilité, rabattit sur son sein l'étoffe de sa veste et quitta la tente avec l'enfant.

— Ma femme, commenta Algar lorsqu'elle fut partie. Je lui sacrifierais ma vie s'il le fallait.

Il posa sa hache, prit place sur une peau de loup et invita les fugitifs à faire de même.

— Heureux que les Griffons ne vous aient pas repérés. À tous les cols que les autorités nous ont chargés de surveiller, nos frères vous attendaient.

— Pourquoi, Algar ? demanda Scende en s'installant, les cuisses croisées contre son ventre.

Januel prit place à ses côtés, assis en tailleur, et se mit à étudier la face tannée de leur hôte.

— Pourquoi ne pas avoir accepté la loi de l'Empire ? compléta le chef en grattant son épaisse barbe brune. L'heure est venue pour nous de revendiquer ce qui nous appartient. L'empereur nous tolérait dans les montagnes parce qu'il n'avait pas le choix. Nous mater lui aurait coûté la moitié de son armée. Alors, il a essayé de nous étouffer.

— J'ai du mal à te suivre. De tout temps, les montagnards ont servi l'Empire.

— Jusqu'à cet empereur que le sang n'avait pas désigné pour siéger sur le trône.

— Tu ne vas pas me faire croire que tu y attaches de l'importance !

— Dans ce cas précis, si. C'était notre sang qui coulait dans ses veines.

Un long silence suivit cette révélation.

— Un montagnard... murmura Januel en se tournant vers Scende, aussi surprise que lui. Et personne ne le savait.

— Il a renié les siens, expliqua Algar, il a craché sur les tombes de nos ancêtres pour usurper le titre d'un chevalier impérial. C'était un grand guerrier, sans doute le meilleur d'entre nous. Mais il a été ensorcelé par le pouvoir. Aveuglé...

— Pourquoi ne pas l'avoir dénoncé ? s'enquit la mercenaire.

— Nous avons essayé lorsque nous nous sommes aperçus que son âme avait été corrompue. Des prêtres sont venus, ils nous ont écoutés mais ils ne nous ont pas crus. Son ombre planait sur nos têtes, sur celles de nos femmes et de nos enfants. Petit à petit, il s'est arrangé pour que de nouveaux colons s'installent sur les contreforts des montagnes afin qu'ils nous volent notre gibier. Certaines tribus ont fini par se venger et par brûler des maisons. Alors, des soldats sont venus pour les réprimer. Nous n'avons pas eu le courage, le Loup Rouge me pardonne, de les attaquer et de déclencher une guerre fratricide.

— Puisse la flamme du Phénix réchauffer vos foyers pour ce

que vous avez fait, chuchota Januel.

Algar croisa les bras sur sa poitrine et braqua sur lui un regard dur :

— J'ignore encore si cette décision était la bonne. De toute façon, même le Loup Rouge ne peut réécrire le passé. Demain, nos enfants chasseront sur les contreforts de ces montagnes. Les cadavres des colons nourriront la terre et les bêtes sauvages. La nature reprendra ses droits avec les montagnards de Grif'.

Il frappa sa poitrine d'un poing fermé et ajouta :

— Nos haches sont restées silencieuses trop longtemps.

— Le chaos, annonça Januel, hypnotisé par les reflets du grand médaillon de bronze.

— Quoi ?

— Vous allez précipiter un peu plus cet Empire dans le chaos et servir la Charogne.

La colère empourpra le visage d'Algar :

— La Charogne ? gronda-t-il. Tu m'accuses d'être le complice des Charognards ?

Januel déglutit péniblement :

— Les massacres que vous vous apprêtez à commettre ne vont pas nourrir ces vénérables montagnes mais la Charogne. Vous allez offrir à vos enfants la terre putride des Charognards.

Algar se redressa, les poings serrés :

— Tu commandes peut-être à un Féal mais tu insultes mon peuple, s'exclama-t-il en raflant sa hache.

Scende se leva pour s'interposer :

— Arrête, il ne pense pas à mal. Ce qu'il dit mérite d'être considéré par les tiens, tu ne crois pas ?

Par-dessus l'épaule de la Draguéenne, Algar jeta un regard noir sur le phénicien :

— Les montagnards n'ont jamais pactisé avec les Charognards ! dit-il en crachant sur le sol.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, précisa Januel. Je prétends simplement que vous devriez peut-être avertir les colons de vos intentions et leur laisser une chance de quitter les lieux. À vous

écouter, j'ai le sentiment que vous désirez vous venger par le sang.

Algar sembla se calmer et haussa les épaules :

— Je deviens nerveux quand on prononce le nom de ces maudites créatures devant moi.

Il alla se rasseoir et dit :

— Mais nous n'éviterons pas un bain de sang, croyez-moi. L'affront sera lavé par la mort des colons.

— Vous... commença Januel.

— Cesse, le coupa la Draguéenne. Nous sommes ses invités. Januel marqua un temps d'hésitation et, finalement, préféra se taire. Le moment était sans doute mal choisi. Il devait plutôt s'estimer heureux d'avoir été accueilli à bras ouverts par ceux qui auraient dû les livrer aux impériaux.

— Algar, dit la Draguéenne, nous devons rejoindre la vallée au plus vite. Peux-tu nous fournir un guide pour nous y conduire rapidement ?

— Je peux même faire plus. La nuit prochaine, mes guerriers doi-vent rejoindre un fortin chargé de défendre plusieurs fermes. Il se dresse à moins d'une lieue des premières herbes de la vallée. Ils vous escorteront.

— Nous te remercions infiniment.

— Ce sont mes frères qui vous remercient d'avoir mis fin au règne de l'empereur. Vos noms seront murmurés aux veillées de nos anciens.

Ils échangèrent tous les trois un franc sourire.

— À présent, nous devons nous reposer, conclut Scende.

— Vous êtes chez vous.

Chapitre 18

La nuit venue, la compagnie quitta le campement sous un ciel menaçant. La lune se devinait à peine derrière l'écran noir et moutonneux des nuages. Neuf guerriers de la tribu de Forden escortaient Januel et Scende. Chargés de reconnaître les défenses du fortin, ils s'étaient vêtus pour la circonstance et ne portaient que des habits légers laissant leurs cuisses et leurs bras nus. Ils laissaient également derrière eux leurs haches, pour leur préférer de longs coutelas qu'ils portaient à la ceinture.

En dépit de l'avis de la Draguéenne, Januel avait décidé de garder sa robe de bure. Déchirée en maints endroits, elle avait toutefois une telle valeur sentimentale qu'il n'envisageait pas d'y renoncer, même si cela augmentait d'autant les risques d'être reconnu. En revanche, il avait accepté de bonne grâce la nourriture cédée par les montagnards, composée pour l'essentiel de viande séchée et de baies. En signe de bonne volonté, Algar lui avait même offert un sac doublé de fourrure que le phénicien portait désormais en bandoulière.

Au crépuscule, le phénicien s'était entretenu avec sa compagne de voyage pour envisager la route à suivre dès qu'ils auraient dépassé le fortin. Au-delà des montagnes s'étendaient les plaines du Sinople où les paysans grifféens cultivaient la terre depuis la fondation de l'Empire. Parsemé de forêts giboyeuses et de rivières, ce territoire était aux mains de puissants chevaliers dont les châteaux, élevés aux croisements des routes, veillaient jalousement sur les récoltes à venir. Un fleuve, l'Alderen, séparait le Sinople de la capitale. Artère vitale de l'Empire, ce fleuve trouvait sa source dans les hautes montagnes qui séparaient le pays du royaume chimérien. Il se frayait un passage du nord au

sud pour se jeter finalement dans la mer d'Ivoire. Emprunté par des navires tout au long de l'année, l'Alderen était appelé à devenir l'ultime obstacle entre le phénicien et les maîtres du Feu.

Les sombres silhouettes des montagnards se glissaient dans la nuit sans rompre le silence de la forêt. Plusieurs regrettaiient la présence de Januel qui ne manquerait pas de les faire repérer si, par malheur, ils croisaient une patrouille impériale. Une intervention d'Algar avait suffi à dissiper leurs réticences. Pour l'heure, ils lorgnaient le corps souple de la Draguénne qui ouvrait la marche avec deux autres guerriers. En retrait, Januel se répétait en pensée les préceptes de l'Asbeste, tout en s'efforçant de faire le moins de bruit possible. Le repos trouvé dans le camp des montagnards avait éclairci ses pensées. Il s'était rendu compte combien les événements l'avaient peu à peu éloigné de la doctrine de la guilde. À partager l'existence de la Draguénne, il en venait à oublier ses prières quotidiennes et, surtout, l'hôte prestigieux de son cœur.

D'autant que Scende semblait apprécier la compagnie des montagnards. Mis à l'écart, Januel prenait soudain conscience de son jeune âge, du fossé qui séparait un phénicien d'une mercenaire qui avait voyagé jusqu'aux Rivages Aspics. La Draguénne retrouvait auprès des guerriers d'Algar le goût entêtant des expéditions nocturnes, cette sensation unique de partager la même ivresse du danger et du sang. Januel se refusait à partager cette fraternité des armes. Le passé lui avait prouvé combien elle était éphémère et soumise à l'adversité. À vrai dire, il avait vu trop de guerriers mourir sur les champs de bataille, et redoutait de s'attacher à ceux que leur métier condamnait à mourir avant l'âge.

Tandis qu'ils descendaient le versant de la montagne, il tenta, à plusieurs reprises, de renouer le contact avec le Phénix des Origines. Il agissait avec délicatesse, ouvrant et refermant la porte de son cœur, en observateur discret et attentif. Mais le Féal refusait la main tendue du phénicien. Condamné à retrouver ses forces sans l'aide de Januel, il considérait cet intérêt soudain comme une marque de pitié.

Comme un affront.

Januel renonça lorsque le Phénix, d'une simple pensée, accéléra les battements de son cœur. Le phénicien trébucha, la poitrine comprimée par une vive douleur. Un guerrier s'approcha de lui et, du menton, lui demanda si tout allait bien. Livide et la main sur le cœur, Januel hocha la tête et reprit sa place dans la colonne des montagnards.

L'avertissement était suffisant. Le cœur lourd, Januel se réfugia dans les préceptes de l'Asbeste en quête du réconfort, déjà lointain, des maîtres de Sédénie.

Le fortin apparut au milieu de la nuit. Bâti en bois sombre, il s'élevait sur une éminence, de manière à dominer la route étroite qui descendait vers la vallée ainsi que les fermes des alentours. Des torches flambaient aux pointes des rondins qui componaient les quatre murailles du bâtiment. Sans doute incapable de résister à un assaut en règle des tribus montagnardes, il semblait cruellement isolé. Derrière les remparts s'esquissait la silhouette trapue d'une tour carrée. À son sommet, une baliste se tenait prête à tirer sur les assaillants qui tenteraient d'approcher par la route. Des gardes immobiles veillaient sur le chemin de ronde. Certains étaient assis, d'autres fumaient la pipe en comptant les heures qui les séparaient de la relève. Un montagnard qui se trouvait au côté de Januel cracha au sol.

— Regarde-les, ricana-t-il. Ils feront des cibles parfaites pour nos archers. Ils ne se doutent de rien.

Il ramassa de la terre et se frotta le visage :

— Sois notre guide, Loup Rouge, murmura-t-il. Pour que ces chiens ne voient pas l'été.

Le cœur serré par la sauvagerie cruelle qui illuminait le visage de l'homme, Januel se détourna et progressa vers la Draguéenne. Cette dernière était accroupie et discutait à voix basse avec des guerriers. Elle traçait un plan sommaire à ses pieds à l'aide d'un bâton.

— J'imagine que la relève a lieu avant l'aube, disait-elle.

Attaquez juste avant. Ceux qui sont encore debout tombent de fatigue et les autres dorment à poings fermés.

Elle frappa avec son bâton une ligne qui représentait le côté nord du fortin :

— C'est là que j'attaquerais en premier pour faire diversion. Trente hommes avec des échelles pour semer la panique et dissimuler le gros de la troupe qui attaquera ici, à l'est. Le temps qu'ils réagissent, vos hommes seront à l'intérieur.

— Alors, ce sera un massacre, ricana un montagnard.

— Essayez de faire au moins un prisonnier. Pour savoir ce qu'ils ont prévu comme renforts au cas où le fortin serait menacé.

Januel s'approcha de la mercenaire :

— Scende, nous devrions partir maintenant.

Il ne comprenait pas pourquoi elle mettait autant de soin à aider les montagnards. En leur prodiguant de précieux conseils, elle condamnait la garnison à un massacre inutile.

Elle releva sur lui ses yeux violets :

— Je sais, admit-elle à contrecœur.

Elle fit mine de se lever lorsqu'un guerrier la retint par le poignet :

— Attends. Pourquoi ne pas rester avec nous ?

Januel vit une étincelle briller dans les yeux de la Draguéenne :

— Je te remercie, mais je ne peux pas. Je dois escorter le phénicien jusqu'à la capitale.

Elle se pencha sur le guerrier pour déposer un baiser sonore au coin de sa joue :

— Sois prudent.

Le regard des montagnards pesa longtemps sur Januel tandis qu'il s'éloignait avec la Draguéenne en direction de la vallée. Elle semblait s'amuser du mutisme de son compagnon et attendit que le fortin disparaîsse derrière le rideau des pins pour l'arrêter :

— D'accord. Dis-moi ce qui ne va pas, l'interrogea-t-elle en posant une main ferme sur son épaule.

Januel se retourna :

— Tu oses me demander ce qui ne va pas ? s'écria-t-il. Tu conseilles un massacre alors que ces soldats pourraient avoir la vie sauve si on leur laissait une chance de se rendre !

— Je ne comprends pas. Ces soldats dont tu parles pourraient se lancer à notre poursuite.

— Peu importe.

— Non, pour moi, cela fait toute la différence.

— Crois-tu qu'ils seraient plus dangereux s'ils étaient prisonniers des montagnards ? Où serait la différence, tu peux me le dire ?

— Ils pourraient s'échapper, donner l'alerte, corrompre un guerrier, que sais-je ? Dans mon métier, on calcule les risques au plus juste. C'est à ce prix qu'on vit longtemps.

— Tu voles la vie de ces soldats, s'entêta Januel. J'ai vu tes yeux, Scende. Ils se sont réjouis à l'avance de la bataille, du sang versé. Cela, je ne le supporte pas.

— Tant pis pour toi.

— C'est tout ?

— Comment cela, c'est tout ?

— Je devrais m'accorder de ton cynisme et me résigner au carnage de ces soldats ?

— Tu as une autre solution ? soupira-t-elle.

— Oui. Retourner là-bas et les prévenir.

— Tu plaisantes ?

— Non, je ne plaisante pas. Je ne le ferai pas parce que ma vie est plus importante là-bas, à Aldarenche, qu'ici. Je ne le ferai pas parce que l'Empire, dans ce cas, dépêcherait des renforts et la bataille changerait complètement de visage. Seulement...

— Seulement quoi ?

— Ne te réjouis pas de la guerre, c'est tout.

— C'est elle qui me fait vivre.

— Cela ne t'oblige pas à l'aimer.

— Tu ne me changeras pas, Januel.

— Mais je peux essayer, rétorqua-t-il en reprenant le chemin de la vallée.

Ils gardèrent le silence jusqu'à la lisière de la forêt où, à la faveur des premières lueurs de l'aube, ils purent contempler les plaines du Sinople. Une mosaïque d'or et de vert s'étendait à perte de vue, zébrée par endroits, du mince filet d'argent des ruisseaux.

— Le blé d'hiver, dit la Draguéenne en montrant de grandes taches safranées. Et là-bas, la ville d'Alguediane où nous irons rendre visite à l'un de mes amis.

Au nord-est se devinait le relief gris et chaotique de cette riche cité de marchands où l'on venait acheter du grain depuis les quatre coins de l'Empire.

— Un ami ? demanda Januel, méfiant, en rajustant la cape autour du cou de sa compagne.

— Qui peut nous apporter une aide décisive, répondit la mercenaire avec un demi-sourire. On n'a pas les moyens de le négliger, n'est-ce pas ?

Le phénicien hocha la tête et reporta son regard au loin.

— Tu vois ce trait légèrement bleuté ? ajouta-t-elle en pointant l'index en direction du nord. C'est l'Alderen. Et derrière, il y a Aldarenche.

— Aldarenche, répéta Januel. La capitale. La Guilde-Mère. Puissent les Phénix nous y conduire sains et saufs.

Lorsque l'aube submergea l'horizon, il lui sembla qu'un gigantesque oiseau jaune et rouge étendait ses ailes sur le M'Onde.

Chapitre 19

Une bruine persistante accompagnait les voyageurs depuis le crépuscule. Durant la journée, ils avaient trouvé refuge à l'ombre d'un vieux chêne et s'y étaient reposés jusqu'à ce que le soleil décline. Si le mauvais temps les aidait à se dissimuler, il rendait les sentiers moins praticables. La terre ne tarda pas à se changer en boue et à exiger des efforts plus soutenus pour conserver une bonne allure. Januel commençait à sentir la fatigue des jours derniers peser cruellement. Les muscles de ses jambes le lançaient. Seule la perspective de mettre bientôt la main sur des chevaux lui donnait encore la force de mettre un pied devant l'autre. La Draguéenne s'était, dans un premier temps, opposée à cette idée. Elle craignait que le vol de deux montures attire l'attention des autorités impériales. D'un autre côté, elle se rendait bien compte que Januel ne parviendrait pas à soutenir encore longtemps ce régime forcé. La lassitude le gagnait, malgré les efforts qu'il déployait pour la suivre. À deux reprises, il s'était appuyé au tronc d'un arbre, incapable d'aller plus loin. Le souffle court, les cheveux collés sur son visage par la pluie, il paraissait si fatigué qu'elle fut convaincue de s'emparer de deux chevaux aussi vite que possible.

Une auberge lui en fournit l'occasion au milieu de la nuit. Pour elle, la tâche ne présentait pas de risque particulier. À l'âge de douze ans, ses maîtres lui apprenaient déjà à déjouer la vigilance des jeunes Dragons dans de profondes cavernes taillées pour amplifier l'écho. Elle accordait à l'art du déplacement autant d'importance qu'à celui du combat. Des Archers Noirs, elle avait appris à grimper aux arbres sans froisser la moindre feuille ; des Aspiks, des mouvements de reptation si complexes qu'elle pouvait

approcher un adversaire en rampant sur des cailloux sans l'alerter ; des nomades licornéens, une foulée comparable au vent ; et des assassins grifféens, l'art de bondir de toit en toit sans faire plus de bruit que la pluie.

Elle contrôlait chacun de ses muscles, chaque inclinaison de son corps. Tandis qu'elle longeait l'écurie, elle songea à ce caprice du destin qui l'avait jetée sur les sentiers du M'Onde, loin des siens et des Dragons qui avaient veillé son enfance.

Lhen.

Le nom de son amant résonnait dans ses pensées nuit et jour, comme un murmure lancinant, une musique qu'aucun homme n'était parvenu à étouffer. Sa main se figea sur la clenche rouillée de la porte de l'écurie. Elle ferma les yeux pour chasser l'image de Lhen, respira profondément et se glissa à l'intérieur. Malgré la pénombre, elle distingua aussitôt le corps assoupi d'un palefrenier à l'extrémité du bâtiment. Vautré dans la paille, le menton sur la poitrine, il dormait paisiblement.

Elle s'avança dans la stalle du cheval le plus proche et passa une main rassurante dans sa crinière. Elle devait toujours agir ainsi avec les animaux, anticiper leur nervosité et les calmer à l'aide d'une caresse. Contrairement aux hommes, ils étaient capables de percevoir l'odeur subtile des Dragons qui imprégnait son corps. Elle visita ainsi chaque stalle pour rassurer les bêtes, puis elle s'approcha du palefrenier. Sa présence lui servirait à détourner les soupçons. Pour cela, il fallait le tuer, de manière à ce que le meurtre soit imputé à un vulgaire voleur. Elle renonça à ses lames-licorne, de peur que l'homme ne se débatte et que l'odeur du sang n'affole les chevaux. Elle se pencha sur lui, recommanda son âme aux Mères-Dragons et, d'un coup sec, lui brisa la nuque. Un cheval s'agita lorsque le craquement retentit, puis le silence revint. La Draguéenne se redressa et s'essuya machinalement les mains sur les cuisses. Elle savait que les voleurs de chevaux employaient volontiers cette technique pour ne pas affoler les bêtes. Avec un peu de chance, les autorités impériales penseraient à l'un d'entre eux, avant de songer au phénicien fugitif.

Elle choisit deux chevaux, les sella et les tira par la bride vers la porte de l'écurie. Dehors, la pluie continuait de tomber. Elle sortit, jeta un œil vers l'auberge, dont les volets clos ne laissaient filtrer aucune lumière, et se dirigea vers la lisière d'un petit bois où l'attendait son compagnon.

Januel s'était endormi. Affaissé contre le tronc d'un arbre, il ne réagit pas lorsqu'elle le secoua doucement :

— Januel... Januel, réveille-toi.

Elle dut le secouer plus rudement pour le réveiller :

— J'ai les chevaux, dit-elle.

— Ah... Tu as fait vite, soupira-t-il.

— Oui, désolée de t'empêcher de dormir ! Allez, viens, lui dit-elle tout en l'aidant à se relever. Celui-ci est pour moi.

Elle montrait un barbe chimérien à la robe brune. L'autre, un hongre grifféen à la robe aubère, était sans doute moins rapide mais apparemment plus puissant. Januel lui tapota le flanc et, d'un geste sûr, grimpa sur la selle. Il appréciait les chevaux, depuis le premier jour où sa mère l'avait autorisé à s'occuper des deux montures qui tiraient leur rou-lotte. Parfois, lorsqu'elle sentait qu'il valait mieux l'éloigner de la compagnie de soldats ivres et brutaux, elle lui permettait de dételer l'une des juments pour se promener dans les environs. Durant ces longues heures de solitude, il aimait partir au galop et oublier, un temps, le spectacle funeste de la guerre.

Penché sur l'encolure de l'animal, il lui murmura :

— Je te donne le même nom que ma jument : Sonel.

La bête fit un pas sur le côté et secoua la gueule.

— Sonel, répéta le phénicien.

Le corps du cheval lui apporta plus de réconfort qu'il ne l'aurait imaginé. Scende fit mine de ne pas le remarquer, rajusta sa cape et donna le signal du départ.

Ils suivaient désormais une piste boueuse à travers champs. En dépit de la pluie qui s'intensifiait, ils pouvaient, enfin, s'épargner une marche laborieuse et se laisser bercer par le trot

régulier de leurs montures. La Draguéenne cheminait en tête, les cheveux noués et le fourreau des lames-licorne suspendus à la selle. Le regard fixé sur les épées, Januel songeait au moment où les montagnards les avaient surpris. À cet instant-là, il avait compris qu'il était vain de s'obstiner à ne pas porter d'arme. L'Asbeste n'interdisait pas aux phéniciers de savoir se battre. En pratique, seuls les forgerons phéniciers apprenaient à se servir d'une arme, afin d'être mieux à même de les fabriquer. Pour la majorité des disciples, l'usage de l'acier paraissait superflu. À choisir, les maîtres préféraient que leurs élèves aient recours aux pouvoirs d'un Phénix pour se défendre. À bien des égards, l'épée détournait le phénicien de sa tâche.

À présent, Januel se rendait compte des limites d'une telle prise de position. Elle était surtout bonne pour ceux qui demeuraient à l'abri des murs de leurs Tours. Le drame qui s'était noué dans la citadelle impériale l'avait jeté sur les routes, à la merci du premier soldat venu. D'autant qu'il ne pouvait pas compter sur le Phénix qui demeurait silencieux et inaccessible dans sa retraite. Il lui fallait concilier son profond respect de la vie et la réalité, cette réalité qui commandait à un homme, traqué par un empire tout entier, de savoir se battre. Maître Farel aurait-il approuvé sa décision ? Il pensait que oui, persuadé que le vieux phénicien tenait, avant tout, à ce que son disciple rejoigne sain et sauf la Guilde-Mère. Encore fallait-il que la Draguéenne accepte de l'aider à tenir l'épée à nouveau... Il se promit de le lui demander dès qu'ils trouveraient un refuge pour la journée.

À la pointe du jour, ils choisirent un bois de peupliers coupé par une rivière. Tandis que les chevaux s'y désaltéraient, ils entreprirent de construire un abri de fortune entre deux troncs inclinés. Des branches et des feuillages suffirent à constituer un toit sommaire qui les protégerait de la pluie. Ils se glissèrent dans leur cabane improvisée et partagèrent, en silence, quelques tranches de lard.

— Il me tarde de faire un vrai repas, avoua Scende. Un repas chaud, près d'une cheminée.

— Je ferai mon possible pour que ton séjour à la Guilde-Mère soit parfait.

— Si je décide de rester, Januel.

— Comment cela ?

— Ma mission consiste à te protéger jusqu'à ce que tu atteignes ta destination. Avec les maîtres du Feu, tu seras entre de bonnes mains.

Le phénicien détourna les yeux et dit :

— J'ai un service à te demander.

— Dis toujours.

— J'aimerais que tu m'apprennes quelques-unes de tes passes d'armes.

— À toi ?

— Oui, à moi.

La graisse faisait luire les lèvres de la mercenaire et Januel sentit son estomac se contracter. À l'étroit dans leur refuge, ils étaient obligés de se tenir l'un en face de l'autre, leurs genoux se touchant presque.

— Je ne sais pas, répondit-elle avec une grimace. Tu as déjà tenu une épée ?

— Oui. Plusieurs, même.

Elle pencha légèrement la tête :

— Que s'est-il passé avant la Sédénie ? Que faisais-tu exactement ?

— Je voyageais avec ma mère.

— Et ? l'interrogea-t-elle en ouvrant les bras. Ce n'est pas une réponse.

— Contente-toi de celle-ci.

Elle haussa les épaules et sourit :

— D'accord. J'ai mes secrets, je respecte les tiens. Dis-moi seulement ce que tu as appris.

— À me servir d'une épée.

— Quoi d'autre ?

— À tirer à l'arbalète, à tenir un bouclier... À utiliser une

masse d'armes aussi.

Scende eut une mimique d'appréciation :

— Surprenant.

Elle jeta un œil vers les chevaux, s'ébouriffa les cheveux et ajouta :

— Écoute, je n'ai rien contre, mais crois-tu que le moment soit bien choisi ?

— Il n'y en aura pas de meilleur. C'est maintenant que j'ai besoin de savoir me défendre.

— Je te l'accorde. Mais je ne ferai pas de miracle et, surtout, je ne veux pas que cela nous retarde. C'est d'accord ?

— Oui, sourit Januel.

— Bien. Viens avec moi.

Elle l'entraîna à l'extérieur où les premières lueurs de l'aube coloraient les peupliers d'une lueur jaunâtre.

— Tiens, attrape, l'apostropha-t-elle en lui lançant une lame-licorne.

Januel la saisit par la garde et la leva devant ses yeux. Elle lui prêtait la plus longue, celle qu'elle utilisait pour tuer. Januel ne l'avait encore jamais tenue dans ses mains. Il la soupesa et constata que son poids était parfaitement équilibré.

— Il faudra te trouver une autre épée, suggéra Scende en s'emparant de la plus petite. Tu risques de prendre de mauvaises habitudes. On ne frappe qu'en pointe avec une lame-licorne.

Enchâssée dans le métal, la corne du Féal était plus épaisse que la lame d'une rapière, mais également plus lourde.

— Certains l'utilisent à deux mains, dit-elle. Moi pas. J'ai préféré l'art de la parade enseigné par les Licornéens.

Elle montra son bras libre dont elle fit jouer le poignet et les doigts :

— Je me suis entraînée plusieurs mois avant d'être efficace. Un combat avec deux armes sollicite tes muscles à chaque instant. Maintenant, oublie que c'est une lame-licorne et montre-moi comment tu te débrouilles.

La gorge serrée, Januel referma ses deux mains sur la garde

de l'épée. Ce simple geste ouvrait les portes d'un passé dont il s'était consciencieusement isolé au cours des trois dernières années. Il revoyait des silhouettes, de nombreux visages qui s'étaient penchés sur son enfance pour y semer le goût de la guerre. Le capitaine Falken dominait ses souvenirs et, lorsqu'il se fendit pour frapper, son bras guidait le sien.

Scende s'était adossée à un peuplier, intriguée par le ballet du phénicier. Sous une pluie battante, les cheveux collés sur le front, il tournoyait sur lui-même en mimant un combat imaginaire. Il manquait d'entraînement mais il savait s'y prendre. Elle l'observa encore un moment et s'exclama :

— Assez !

Januel s'immobilisa, le souffle court.

— Intéressant, commenta-t-elle en le rejoignant, mais trop académique. Comme si tu avais appris à te battre sans réellement mettre à profit cet enseignement. Je me trompe ?

— Je... je ne sais pas, confia Januel qui reprenait difficilement sa respiration.

— Tes gestes sont trop lisses, ajouta-t-elle en se glissant derrière lui. Je ne vois pas ton âme dans les coups que tu portes. Je ne vois ni ta marque ni ton style.

Plaquée contre son dos, elle passa un bras sur le sien et referma la main sur son coude :

— Ne sois pas timide, exprime-toi à travers l'épée, susurra-t-elle à son oreille. Si tu te contentes d'exécuter ce qu'on t'a appris, tu n'arriveras à rien. Tu dois digérer ces techniques et les plier à ton corps, à ta force... à ton cœur.

Januel tressaillit en songeant à ce qui logeait dans sa poitrine. Il ne fallait pas que son apprentissage du combat ravive le Fiel du Phénix.

— En outre, ton poignet n'est pas très solide, il te faudra une arme plus légère.

Elle s'écarta et lui reprit la lame-licorne.

— Nous devrions nous reposer, maintenant. La route sera longue la nuit prochaine.

Ils cheminèrent trois nuits de plus pour atteindre les faubourgs d'Alguediane. Januel reprenait des forces et se réjouissait secrètement de cette nouvelle complicité que l'entraînement nouait entre eux. À l'aube, ils profitaient de la lumière naissante pour accomplir quelques passes d'armes et, peu à peu, le phénicien retrouvait des sensations oubliées. Cette distraction inattendue semblait avoir conquis la Draguéenne. En découvrant que Januel disposait de bases solides, elle s'attachait à les exploiter pour en extraire le meilleur. À ses yeux, le véritable problème était ailleurs, dans la retenue qui affectait certains gestes du phénicien.

— Sois plus radical, répétait-elle. Tu ne dois pas piquer l'adversaire, tu dois le pourfendre...

Les patrouilles impériales se faisaient plus nombreuses sur les routes. Le blason rouge et or de leur pourpoint alertait régulièrement Januel et Scende, et leur cape cachait le fer d'une lame prête à les occire au moindre faux pas. Les voyageurs se voyaient contraints d'utiliser au mieux la lisière des bois et évitaient de s'approcher des villages. Ils apercevaient parfois, dans le lointain, la silhouette noire et trapue d'un château. Le danger d'être repérés augmentait à chaque pas.

Ils pénétrèrent dans les faubourgs d'Alguediane au milieu de la nuit. Les volets clos et la présence de nombreux chiens de garde attestait de la méfiance de la population. La cité était riche et convoitée par de nombreux brigands, mais Januel ne put s'empêcher de penser que la rumeur avait couru, colportant son ignoble méfait : l'assassin de l'empereur rôdait dans la région. À deux reprises, ils durent se cacher pour éviter des patrouilles.

— Des miliciens, grommela Scende.

Cette fois, le blason impérial était absent de leurs habits frustes. Par groupes de dix, ils sillonnaient les chemins alentour en s'éclairant à l'aide de grosses lanternes capuchonnées. Armés de bâtons, de fourches et, pour certains, de dagues, ils marchaient à pas lourds sous la pluie battante. Januel crut y voir ses craintes

confirmées, et la mercenaire dut admettre à son tour que ces villageois s'étaient organisés pour débusquer, le cas échéant, le plus célèbre assassin de l'Empire.

Toutefois, en s'écartant de leur passage, ils ne tardèrent pas à découvrir qu'une autre raison, autrement plus grave, poussait d'honnêtes artisans à s'armer et à organiser des gardes nocturnes.

Une Sombre Sente.

Au détour d'une ferme, les fugitifs découvrirent un champ noirâtre et, dans son prolongement, une trouée sinistre qui s'enfonçait dans un bois. La végétation s'était recroquevillée, ne laissant qu'une terre couleur de cendre et des troncs verdâtres, moisissus sur pied. Scende et Januel échangèrent un regard méfiant. Le pire était à venir. Ils tombèrent un peu plus loin sur des fosses où s'entassaient les cadavres putréfiés de bœufs et de chiens.

Januel s'était mis à trembler. L'odeur pestilentielle qui régnait sur l'endroit l'étouffait, piquait sa gorge et lui donnait la nausée. La Draguéenne murmurait des paroles rassurantes à sa monture qui manifestait des signes de nervosité. La Sombre Sente semblait avoir rayonné en étoile autour d'une colline où s'était élevée, jadis, la maison d'un artisan. De la bâtisse, il ne restait que quelques murs noirs d'où suintaient des colonnes de vers blancs. Le sol semblait avoir subi les assauts d'un incendie si puissant que la terre, par endroits, ressemblait à une croûte cendreuse.

— Elle ne s'est pas ancrée ici, affirma le phénicien en se raclant la gorge. Elle s'est contentée de souffler...

Scende immobilisa son cheval :

— Que veux-tu dire ?

— La Sombre Sente... Elle n'a pas essayé de prendre possession des lieux. Elle tâtonnait, elle cherchait quelque chose puis elle s'est retirée.

La Draguéenne posa sur lui un regard perplexe :

— Comment le sais-tu ?

— Je... je l'ignore, répondit le phénicien.

Il croisa les bras pour réprimer leur tremblement et ajouta :

— Je le ressens au plus profond de mon cœur, confia-t-il en

jetant des regards inquiets autour de lui.

— Les Mères-Dragons nous protègent, jura Scende en faisant reculer sa monture.

Elle n'aimait pas le ton de la voix de Januel ni l'étrange étincelle qui brûlait dans ses yeux. Sa main se dirigea lentement vers son épaule où saillaient les gardes de ses lames-licorne. Januel sentit brusquement le Phénix cogner dans son cœur, comme un animal en cage, avec une violence inouïe. Il crut un bref instant qu'il était en mesure de lutter, avant d'être submergé par une panique irrépressible...

Scende dégainait lorsque le corps de Januel se mit à osciller sur sa selle et glissa lentement sur le côté.

— Januel ! s'écria-t-elle.

Il s'écroula sur le sol avec un bruit sourd. Il ne bougeait plus. Épée en main, la Draguénne descendit de son cheval sans quitter des yeux le corps inerte du phénicien. Elle se pencha sur sa poitrine et y colla l'oreille. Son cœur battait, mais était-ce le sien... ou celui du Phénix ? À l'idée qu'il puisse mourir sans qu'elle ait eu une chance de le sauver, elle céda à une rage soudaine. Elle lâcha son épée et souleva le phénicien dans ses bras pour le porter à l'abri de la pluie, sous l'auvent d'une remise épargnée par la Charogne.

— Januel, dit-elle en écartant les mèches mouillées qui traînaient sur ses yeux, réponds-moi !

Elle constata qu'il était brûlant. Le Phénix avait dû initier une fièvre foudroyante. Ce n'était pas naturel, elle en avait l'intuition, bien qu'elle en ignorât la raison. Januel remua les lèvres et articula très faiblement :

— De l'eau...

Elle courut à son cheval, s'empara d'une gourde et revint tendre le goulot aux lèvres déjà craquelées du jeune homme. Le feu du Phénix semblait irriguer ses veines et ses joues livides se coloraient d'une teinte cuivrée. Il but avec avidité et parvint enfin à ouvrir les yeux.

— Ça va ?

Il ébaucha un sourire et se redressa sur les coudes :

— Le Phénix... Il l'a sentie, lui aussi. Il voulait l'affronter...

— Et maintenant ? s'enquit-elle en le voyant parcouru de frissons.

— Il se calme, je crois. Ne t'inquiète pas.

Januel ne dissimulait rien à sa compagne de voyage. La réaction du Féal avait été d'une brutalité rare mais, par chance, ne semblait pas devoir durer. En vérité, le Phénix s'était hérissé dans son esprit. Une réaction logique, compte tenu de l'étrange sensation que Januel avait éprouvée en contemplant les traces laissées par la Charogne. Un sentiment pareil à une mystérieuse intimité.

Il se remit péniblement debout et rassura la Draguénenne :

— La fièvre tombe déjà. Je le sens, rassure-toi.

— Bon, dit-elle. Ne traînons pas ici.

La Charogne avait marqué de son empreinte les faubourgs d'Alguediane. Januel demeurait silencieux, enfermé dans ses pensées. Il ne s'expliquait pas ce qui venait de se passer. La Charogne avait-elle essayé de s'infiltrer dans son esprit ? Auquel cas, le Phénix serait-il intervenu pour l'empêcher de succomber ? Cette explication ne le satisfaisait pas. Il n'avait pas discerné l'influence d'une conscience maléfique et hostile, ni même une réminiscence de la Charogne essayant de prendre possession de lui. Non, il avait plutôt eu une impression semblable à celle que l'on éprouve de retour sur une terre familière. Comme s'il avait retrouvé le parfum si marquant des champs de bataille de son enfance. Que fallait-il en conclure ? Il ne savait à quoi s'en tenir et, d'humeur maussade, il poussa Sonel en avant, afin de cheminer auprès de la Draguénenne.

Côte à côté, ils ralentirent l'allure lorsque la muraille ceinturant la vieille ville d'Alguediane apparut. À l'origine, elle avait été construite pour défendre les habitants contre les incursions chimériennes. Négligée au fil des années, elle n'existe plus désormais qu'à titre symbolique, sans que les autorités

impériales aient jugé bon de la faire restaurer. Placée sous l'autorité d'un bourgmestre nommé par l'empereur, Alguediane passait pour une cité prospère, grâce à sa situation stratégique au carrefour de plusieurs routes du Sinople. Les maisons construites en pierre s'étageaient sur une large colline dominée par le château du bourgmestre.

Scende et Januel décidèrent de longer l'enceinte de la ville pour y repérer un passage avant l'aube. Ils constatèrent que les portes étaient toutes gardées par des troupes nombreuses et visiblement en alerte. Derrière de grands feux, des soldats impériaux veillaient à ce qu'aucun chariot n'entre dans la cité. Une mesure qui s'imposait pour interdire le passage aux paysans qui espéraient encore vendre le fruit de leurs récoltes, car les autorités n'acceptaient plus aucune nourriture venant de l'extérieur tant que la nature n'aurait pas effacé les traces laissées par la Sombre Sente.

Dans l'air humide flottait encore l'odeur nauséabonde de la Charogne et la mercenaire, pressée d'y échapper, choisit la première brèche où les chevaux seraient en mesure de s'introduire. Par endroits, l'enceinte s'était abîmée, ne laissant qu'un tas de pierres éboulées.

Ils patientèrent longuement pour s'assurer qu'aucune patrouille ne viendrait les surprendre. Une seule, précédée par le cliquetis des armes et le halo d'une lanterne, s'esquissa dans la perspective de la brèche puis disparut dans une rue adjacente.

Tirant les chevaux par la bride, ils s'approchèrent et escaladèrent rapidement les pierres recouvertes de mousse. Les chevaux renâclèrent pour surmonter ce terrain instable et dangereux, mais l'autorité de Scende sut les en convaincre. Au-dessus de leurs têtes se découpait le relief des premières maisons de la vieille ville. Les intrus se glissèrent dans une rue silencieuse et commencèrent à longer les murs en direction d'une auberge, un endroit tenu par un compagnon de Scende. C'est lui qu'elle voulait rencontrer.

Au rez-de-chaussée, la plupart des ruelles offraient en façade

les vantaux fermés des commerçants. Les fugitifs traversèrent le quartier sous une pluie battante, sans être inquiétés, et s'engagèrent dans les sombres venelles des bas-fonds d'Alguediane. Les miséreux s'entassaient ici dans de vieilles bâtisses insalubres que les marchands avaient peu à peu désertées, faute de pouvoir assécher le marais qui s'étendait à l'est de la ville et dont les miasmes empoisonnaient l'atmosphère.

L'auberge s'ouvrait sur l'unique place du quartier, baptisée la Mondône, du nom de son architecte. Jadis, les fenêtres de vastes maisons bourgeoises ouvraient sur un jardin, dont les massifs de fleurs avaient eu la lourde tâche de couvrir l'odeur du marais. Bordées de sombres arcades où les marchands s'abritaient autrefois du soleil pour y déguster le vin capiteux du Sinople, la Mondône était devenue le repaire des malandrins et des assassins. Du jardin, il ne restait que de vieux rosiers à l'abandon et le souvenir de quelques arbres prestigieux coupés depuis bien longtemps pour alimenter les cheminées, l'hiver. Des fenêtres s'échappaient des murmures et, quelquefois, des cris emportés par le vacarme de la pluie.

— C'est ici que vit ton ami ? demanda Januel, impressionné par la misère qui régnait sur les lieux.

— Ici, les patrouilles ne viennent jamais, répondit la Draguéenne. Alors qu'ils s'engageaient sous une arcade, un bruit insolite attira l'attention de Scende. Elle savait que ses épées suffiraient à dissuader les habitants du quartier de s'attaquer à elle et au phénicien. Toutefois, quelqu'un dissimulé juste devant eux, dans l'ombre d'un pilier, ne semblait pas du même avis. Elle songea un instant à Tshan, l'homme qu'elle était venue chercher à Alguediane. Se pouvait-il qu'il s'amuse à la surprendre ? Peut-être était-ce simplement un mendiant qui avait pris peur en les voyant.

Elle resta en arrêt, les sens aux aguets, hésitant sur la décision à prendre. La pluie trempait ses cheveux noirs, qui pendaient tristement autour de son visage pâle, et alourdissait sa cape glacée. Elle effleura le médaillon dans son décolleté et fit craquer ses doigts.

Elle fit signe à Januel de garder les chevaux et entreprit de contourner le pilier. Elle ne vit d'abord qu'une cape brune et élimée prolongée par une capuche rabattue sur la tête. Puis, elle s'aperçut que l'inconnu lui tournait le dos et ne l'avait pas remarquée. Lentement, elle dégagea la lame-licorne de son fourreau et adressa une prière silencieuse aux Mères-Dragons pour qu'il ne s'agisse pas d'un Charognard.

L'inconnu sursauta lorsque la pointe cristalline piqua sa colonne vertébrale.

— Bouge et tu mourras, murmura la mercenaire.

De sa main libre, elle tira la cape d'un geste sec.

Chapitre 20

Au dernier étage d'une maison de la place de la Mondône, le bourgmestre observait le jeune phénicien au bout de sa longuevue.

— C'est bien lui, vous en êtes certain ? demanda-t-il à un sergent qui se tenait à ses côtés.

— Absolument sûr, monsieur.

Entouré par une demi-douzaine de soldats et trois sergents impériaux, le bourgmestre attendait le dernier moment pour abattre ses cartes et refermer sur Januel la nasse que ses hommes tendaient, en cet instant même, autour de la place.

Réveillé deux heures plus tôt par un sergent essoufflé, il avait d'abord écouté son récit d'une oreille distraite, peu enclin à croire qu'une affaire méritait qu'on le réveille au milieu de la nuit. Puis son visage s'était éclairé et, le cœur battant, il avait ordonné le rassemblement de tous les hommes disponibles. Sous peine de s'attirer les foudres des marchands, il ne pouvait pas se permettre de soustraire des soldats au contrôle des portes de la ville. On avait finalement réuni une quarantaine de soldats qui, le plus discrètement possible, convergèrent vers la place de la Mondône.

Les mains moites, le bourgmestre songeait à cette missive de l'Église qui suggérait d'établir une surveillance discrète du dénommé Tshan, dont on connaissait l'ancienne complicité avec cette fameuse mercenaire draguénne. C'était apparemment un Archer Noir qui avait depuis longtemps abandonné le mercenariat pour préférer le rôle, en principe plus paisible, de tenancier. Quoique, pour le bourgmestre, un honnête homme ne pût concevoir de fonder un établissement dans les bas-fonds. Comme la plupart des grandes figures de ce quartier malfaisant, il était espionné par des informateurs que les autorités impériales

recrutaient dans les rangs des miséreux.

L'un d'eux avait alerté une patrouille après avoir aperçu deux étrangers s'engager en pleine nuit dans le quartier. L'information s'était rapidement propagée parmi les mendians qui travaillaient pour le bourgmestre. Grâce aux portraits gravés dans la cire que les Griffons avaient acheminés d'un bout à l'autre de l'Empire, on avait pu confirmer peu après qu'il s'agissait bel et bien du phénicien recherché. L'assassin de l'empereur !

Nerveux, le bourgmestre ne cessait de triturer sa barbiche. Il savait qu'une opération de cette envergure ne manquerait pas de faire voler en éclats l'accord tacite établi avec la lie d'Alguediane, au moment même où les Charognards accentuaient leur pression. Il jouait une partie dangereuse. Les bas-fonds pouvaient s'embraser comme une torche et compromettre les mesures de sécurité instaurées pour prévenir de nouvelles apparitions de la Charogne. Mais il pouvait aussi mettre la main sur le phénicien et gagner ainsi les faveurs de l'Église, peut-être même une place dans l'entou-rage du futur empereur...

Frisonnant d'excitation, sa bedaine pressée contre l'encadrement de la mince fenêtre, il suivait la progression de Januel et de la Draguéenne sous les arcades de la Mondône, lorsqu'une silhouette dissimulée derrière un pilier attira soudain son attention :

— Cet imbécile est beaucoup trop près ! jura-t-il en tendant la longue-vue à un sergent. Regardez !

— Oui... D'ailleurs, elle l'a vu.

Le bourgmestre fit claquer sa langue :

— Bon. Vos hommes sont prêts ?

— Un rat ne pourrait pas sortir de cette place, affirma le sergent.

— Alors, on ne prend pas de risque et on attaque maintenant !

— Monsieur, attendez, dit le sergent qui gardait toujours sa lunette braquée en direction de Scende et Januel.

— Quoi donc ?

— Elle le laisse repartir. Notre homme s'éloigne...

Scende vit l'inconnu pivoter lentement sur lui-même et se rassura en découvrant le visage hirsute d'un mendiant :

— Tu espérais nous détrousser ? demanda-t-elle avec un sourire en coin.

L'homme balbutia quelques mots incompréhensibles et lorgna furtivement l'autre côté de la place. La Draguénne changea aussitôt de visage. Elle n'avait pas survécu jusqu'ici sans un sixième sens aiguisé. Un signal avait retenti dans un coin de sa tête lorsqu'elle avait surpris le regard du mendiant. Elle serra les dents et sentit les battements de son cœur s'accélérer.

— Combien sont-ils ? grinça-t-elle en faisant remonter la pointe de sa lame sur la gorge du mendiant.

— Je...

— Combien ? Si tu parles, tu vis.

L'homme atermoya jusqu'à ce que Scende fasse poindre une goutte de sang au bout de son épée.

— J'en sais rien, des dizaines sûrement, grogna-t-il.

— Des voleurs ?

— Non. L'Empire.

La Draguénne étouffa une exclamation de surprise et tenta de maîtriser la panique qui montait en elle. Elle brûlait d'envie de se retourner pour apercevoir les gardes embusqués, mais elle savait qu'un tel geste signerait leur perte.

— Éloigne-toi. Allez, va-t'en.

Le mendiant cligna des yeux, persuadé que la Draguénne attendait qu'il ait tourné les talons pour le tuer. À pas mesurés, il recula dans l'ombre de l'arcade sans quitter Scende des yeux puis s'enfuit en courant. Scende s'avança vers Januel, l'esprit à vif. L'Empire était là, tapi dans l'ombre, comptant sur un moment propice pour jeter ses filets et clore, sur cette place sinistre, le périple de Januel le phénicien.

Il fallait gagner du temps.

Elle revint vers Januel. Ce dernier, qui avait vu le mendiant

quitter l'abri de son pilier et s'enfuir sous les arcades, lui adressa un sourire complice :

— Le pauvre... Tu as dû lui faire une peur !...

Il s'interrompit en avisant le visage crispé de Scende :

— Quoi ? Que se passe-t-il ?

— Ne fais aucun geste particulier, dit-elle entre ses dents en reprenant la bride de son cheval. Continue d'avancer. L'Empire nous a trouvés, il est ici. Derrière ces fenêtres, sur les toits, je n'en sais rien. Avance, Januel, avance...

Le bourgmestre poussa un soupir de soulagement lorsque le sergent confirma que la Draguéenne avait laissé leur informateur disparaître dans la nuit.

— Elle l'aura pris pour un voleur, commenta-t-il en mimant un applaudissement. Parfait, c'est absolument parfait.

Il s'empara de la longue-vue pour la pointer sur l'enseigne grinçante de l'auberge où l'embuscade devait avoir lieu. De l'endroit où il avait pris position, il ne pouvait pas distinguer la façade de l'établissement qui donnait sous les arcades, mais il imaginait sans peine les soldats, les meilleurs parmi ceux qui participaient à l'opération, dissimulés dans l'ombre à guetter leurs proies.

Il leva la lunette jusqu'aux toits pour s'assurer que les arbalétriers avaient, eux aussi, pris position. Rassuré, il s'humecta les lèvres et déclara d'une voix gourmande :

— Ils n'ont aucune chance de s'échapper. Aucune.

Les nerfs tendus à l'extrême, la mercenaire et le phénicien s'engagèrent sous l'arcade nord de la place. Le tripot se distinguait un peu plus loin par une volée de marches menant au sous-sol. Januel marmonna :

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— On avance et on improvise.

De dessous la capuche, les yeux du jeune homme épiaient l'obscurité, à la recherche des soldats impériaux.

— Je ne vois rien.

— Moi non plus, mais ils sont là, c'est certain. J'espère que

Tshan a réussi à s'échapper.

Ils s'arrêtèrent devant l'escalier et attachèrent leurs chevaux. La place était silencieuse, hormis le clapotis de la pluie.

— On descend, murmura Scende en s'engageant sur les premières marches.

— Attends, pourquoi se jeter dans la gueule du loup ? On pourrait tenter de forcer le passage avec les chevaux.

— Non. Il faut agir à l'intérieur. Ils ne sauront pas ce qui se passe.

— Mais des soldats doivent nous attendre en bas.

— Je sais. Dépêche-toi avant qu'ils ne soupçonnent quelque chose.

Le tripot de Tshan se résumait à trois grandes caves voûtées séparées par des draps crasseux. En guise de cuisine, il ne fallait compter que sur une vieille cheminée qui trônait au fond de la dernière cave. Les clients s'asseyaient sur des bancs autour de grandes tables d'un vilain bois. Dans la première cave, Tshan entassait les fûts de bière derrière un comptoir sommaire taillé dans le châssis d'une charrette.

Sept soldats occupaient le tripot. Trois s'étaient cachés derrière le comptoir en compagnie de Tshan, deux autres dans un renfoncement de la seconde cave et les deux derniers de part et d'autre de la cheminée. Debout derrière son comptoir, Tshan maudissait son imprudence. Il s'apprêtait à fermer son établissement lorsque les soldats impériaux avaient fait irruption. Au cours des huit années passées ici, il n'avait jamais vu un seul soldat s'aventurer dans les bas-fonds. Sous la menace d'une arme, les soldats avaient investi les lieux puis éteint les chandelles, à l'exception d'une seule dont la flamme tremblante atténuaît la pénombre de la première cave.

Il ignorait ce qu'on attendait de lui et surtout qui devait être la victime de cette embuscade. Aucun voleur de haute réputation ne venait s'attarder dans un tripot sordide de la Mondône. Alors qui ? Lorsque la poignée de la porte d'entrée se mit à tourner, il

jeta un coup d'œil vers l'arc de ses glorieuses années suspendu au mur.

L'escalier s'échouait sur une porte en bois. Scende posa la main sur la poignée, expira l'air bloqué dans ses poumons et entra. Elle s'effaça aussitôt pour laisser passer Januel et referma la porte derrière lui. Elle embrassa la scène du regard puis d'une voix maîtrisée, salua Tshan dont le visage avait pris une teinte cireuse :

— Salut vieux serpent ! s'écria-t-elle en faisant mine de vouloir le serrer dans ses bras.

Tshan était un homme de petite taille, âgé d'une trentaine d'années. Vêtu d'un bliaud et d'un pantalon de laine brune, il était chaussé de bottes souples, et avait la taille serrée par une large ceinture de cuir noir. De sa mère aspike, il tenait la peau olivâtre et, de son père, un bûcheron grifféen, des cheveux dorés qu'il portait toujours en queue de cheval. Ses yeux noisette, enfouis dans leurs orbites, dévoraient la Draguénne comme s'il s'agissait d'un fantôme jailli du passé. Debout devant son comptoir, il eut un mouvement de recul, les mots coincés dans sa gorge.

Elle parvint jusqu'à lui, lui fit un clin d'œil et d'un geste brusque, l'écarta pour bondir sur le comptoir en dégainant ses deux lames-licorne. Elle se doutait bien qu'au moins un soldat aurait la mauvaise idée de se cacher derrière. Elle en découvrit trois, accroupis et l'épée à la main. Ils levèrent sur elle des yeux stupéfaits. Les deux premiers eurent tout juste le temps d'ouvrir la bouche avant que la Draguénne ne leur enfonce, d'un coup sec, pointe en bas, ses lames dans le crâne. Les cornes de Licorne percèrent le métal des casques sans difficulté et finirent leur course à l'extrémité du menton. Scende extirpa ses épées dans une gerbe de sang écarlate et, changeant sa prise en un éclair, pointa les deux piques cristallines sous les yeux agrandis de terreur du dernier soldat.

— Désolée... s'excusa-t-elle ironiquement en clouant son visage sur le mur dans un craquement sinistre.

Remis de sa surprise, Tshan se précipitait vers son arc quand Januel s'écria :

— Attention !

Le rideau qui séparait les deux premières caves s'était ouvert en grand pour livrer passage à deux nouveaux soldats. Vêtus d'un pourpoint de cuir et coiffés d'un casque, ils se figèrent sur le seuil de la cave en remarquant le sang qui avait éclaboussé le mur derrière le comptoir. L'un d'eux dirigea son épée vers l'Archer Noir :

— N'y pense même pas, gronda-t-il.

L'arc à la main, Tshan commença à reculer vers la porte avec un sourire insolent. L'autre soldat hésitait, impressionné par cette guerrière qui était parvenue à se débarrasser si facilement de trois des leurs. Il lorgna son compagnon et, bien décidé à voir le soleil se lever, hurla à l'intention des soldats postés à l'extérieur :

— Alarme ! Alarme !

Scende s'était glissée derrière le comptoir. Rengainant un bref instant sa courte lame, elle rafla une épée sur le cadavre d'un soldat et la lança à Januel. L'arme tinta sur le dallage et glissa jusqu'à la main du phénicien, qui s'en empara juste à temps pour menacer les deux soldats. Ils furent rejoints au même moment par les deux autres qui étaient postés près de la cheminée. Januel n'en menait pas large, mais la détermination affichée sur son visage compensait son manque d'expérience.

Tshan s'adossa à la porte d'entrée où il se saisit d'un carquois poussiéreux. Il encochait sa première flèche lorsque des cris retentirent à l'extérieur. Januel tressaillit, ses deux adversaires avancèrent d'un pas, mais il releva aussitôt sa lame pour les tenir en respect.

Scende décida de mettre à profit l'ascendant pris sur les soldats depuis la mort subite de leurs trois compagnons. Groupés sous l'arcade qui séparait les deux premières caves, ils ne tenaient visiblement pas à engager le combat, espérant l'arrivée imminente des renforts.

Les épées croisées devant elle, la Draguénne longea le comptoir pour s'approcher d'un soldat qui recula en fauchant l'air devant lui :

— N'avance pas, démon !

Elle continua néanmoins à progresser vers eux et vit que Januel l'avait rejointe. Tshan donna le signal de l'attaque. Le trait de l'Archer Noir fendit la pénombre entre la Draguéenne et le phénicier et se planta avec un bruit sec dans l'épaule d'un soldat. L'homme poussa un cri rauque et, déséquilibré par l'impact, s'effondra en arrière.

Scende bloqua une épée qui visait ses hanches et, virevoltant brusquement, arracha l'arme des mains de son adversaire. Elle termina son mouvement accroupie, une jambe en extension pour faucher le soldat désarmé. Il s'écroula avec un couinement. Son plus proche compagnon visa la nuque de la Draguéenne en abattant son arme. Il amorça son coup mais Januel, profitant de la confusion, s'était fendu pour crever le ventre du soldat. L'épée s'enfonça dans la chair sur un pouce de longueur. Le soldat rugit et tituba à reculons, une main pressée sur sa blessure. Puis, tournoyant sur lui-même, il s'affaissa lourdement sur le sol pour y mourir.

Le dernier soldat n'avait plus en tête les ordres formels du bourgmestre lorsqu'il abattit son épée sur le phénicier. Il voulait sortir vivant de ce tripot et, pas un seul instant, il ne songea à retenir son coup. Le corps en équilibre précaire après s'être fendu pour toucher son adversaire, Januel n'était plus en mesure d'échapper à la course fatale de l'épée. L'instant se cristallisa dans son esprit et, mû par un ultime réflexe, il ouvrit les portes de son cœur.

L'épée lui aurait à coup sûr tranché la tête si le Féal n'avait soudain déployé une flamme plus dure que l'acier. Un cercle de feu apparut devant Januel pour parer l'attaque. Dans une gerbe d'étincelles, la lame cogna le bouclier de flammes, arrachant un cri de douleur au soldat, dévia de sa trajectoire et heurta le sol de pierre. Scende aperçut du coin de l'œil ce collier de feu qui venait de sauver la vie du phénicier. Stupéfié, le soldat s'apprêtait à battre en retraite lorsque la corde de Tshan vibra à nouveau. Cette fois-ci, la flèche obéit parfaitement à la volonté de son maître et se

ficha dans le crâne de son adversaire. Il bava un mot inaudible, plia lentement les genoux et s'affaissa en silence.

Des sept soldats qui devaient tendre une embuscade au phénicien, seuls deux vivaient encore. Le premier gisait sur le sol, le visage pâle et les yeux déjà vitreux. Les mains crispées sur la flèche qui lui avait traversé l'épaule, il collait sa joue au dallage glacé en murmurant une prière. Son compagnon, fauché par la Draguéenne, avait reculé à quatre pattes jusqu'à toucher le dos arrondi de la marmite installée dans la cheminée. Dans la perspective de la voûte, il voyait le corps souple de Scende marcher vers lui en dégageant les mèches noires collées sur son visage par la sueur.

Januel s'était appuyé contre un mur, une main sur le cou, reprenant sa respiration. Le Phénix s'était retiré dans son cœur après lui avoir sauvé la vie, sans même guetter la réaction de son maître. Januel se réjouissait de cette confiance retrouvée, plus que de la mort à laquelle il venait d'échapper. De l'intervention du Féal, il ne gardait que quelques légères brûlures au menton, laissées par les étincelles.

— La cheminée ! On peut s'enfuir par là, lança Tshan.

Dehors, de nombreuses bottes résonnèrent sous la voûte des arcades. Scende franchit prestement l'espace qui la séparait du dernier soldat indemne. Elle acheva en chemin le blessé, sans même daigner lui jeter un regard, et se planta devant son adversaire, en essuyant négligemment le sang qui trempait sa lame au talon de sa botte. Ses yeux violets exprimaient une telle résolution que le soldat se mit à trembler. Il pensa au couteau caché contre sa cheville. Il avait espéré s'en servir et profiter de l'effet de surprise pour se faufiler jusqu'à l'entrée, mais le regard de la Draguéenne l'en dissuada. Elle leva son épée et effleura de la pointe la gorge luisante de sueur du soldat :

— Tu vas mourir, annonça-t-elle d'une voix vibrante.

L'angoisse qui tenaillait son ventre depuis l'instant où elle avait compris qu'ils étaient tombés dans un traquenard s'était diluée dans la violence du combat. L'excitation avait chassé la peur

et exigeait à présent une nouvelle offrande.

Januel se glissa soudain entre Scende et sa prochaine victime :

— Non, pas cette fois-ci, affirma-t-il sentencieusement.

Tandis que Tshan faisait rouler la marmite pour libérer l'accès à la cheminée, la mercenaire et le phénicien s'affrontaient du regard :

— Ce n'est pas le moment, marmonna-t-elle.

— Fais-le pour moi. De toute façon, il n'a rien vu que les autres ne sachent déjà.

— Si. Il parlera de Tshan.

— Ses flèches répondront pour lui...

Le corps engagé dans la cheminée, l'Archer Noir salua le mot de Januel d'un ricanement et s'assura qu'aucun soldat ne les attendait à l'embouchure. Des barreaux scellés dans la pierre permettaient d'escalader le conduit et d'accéder au toit.

— Ne perdons pas de temps, dit Tshan en glissant son arc en bandoulière.

Il disparut dans la cheminée et Januel invita Scende à le suivre. Elle maugréa en draguéen un mot qui ressemblait fort à une insulte, rengaina ses épées et s'engagea à son tour dans l'étroit conduit.

Le soldat épargné par Januel ne leva même pas les bras pour se protéger lorsque le phénicien lui abattit le pommeau de son épée sur le crâne. Il bascula sur le côté, assommé. Januel s'engouffra dans la cheminée tandis que les soldats, venus en renfort, enfonçaient la porte d'entrée.

À l'aide d'un mouchoir de soie, le bourgmestre épongeait la sueur glacée qui coulait sur son front. Les événements prenaient une tournure inattendue. Lorsque le cri d'alarme avait retenti, il avait aussitôt pris la décision de donner l'assaut. Au pas de charge, les soldats embusqués autour de la Mondône s'étaient précipités en direction du tripot. À présent, il s'étonnait qu'on n'en sorte pas déjà le phénicien pieds et poings liés. Pris d'un doute, il se tourna

vers l'unique sergent resté à ses côtés :

— Vous êtes sûr qu'aucun passage secret ne pourrait leur permettre de s'enfuir ?

— Absolument certain, monsieur. La seule manière pour eux de quitter le tripot sans passer par la porte, c'est cette cheminée que vous voyez là-bas, dit-il en se penchant à la fenêtre pour la montrer du doigt.

Le bourgmestre y dirigea sa longue-vue et expira de soulagement en distinguant les silhouettes de deux soldats disposés autour du couronnement de la cheminée.

— Très bien, très bien, répondit le bourgmestre. Alors, ce n'est qu'une question de temps, n'est-ce pas ?

— Une simple question de temps, monsieur.

Tshan avait construit ce passage dès le premier jour où il avait pris possession du tripot. À l'époque, redoutant encore les poursuites impériales, il s'était ménagé cette voie de sortie en prévision du jour où des soldats viendraient l'arrêter. Huit longues années avaient passé sans qu'il ait besoin de l'emprunter. Construite dans une cour intérieure, la cheminée épousait en réalité le flanc d'un ancien palais. Au deuxième étage, elle communiquait avec une fenêtre murée que l'Archer Noir avait dégagée. L'écart entre les deux bâtiments permettait de passer de l'un à l'autre, à condition d'être souple et de résister au vertige. Seule une poignée d'habituer savait que la cheminée qui débouchait sur le toit était un leurre. Parmi eux, on ne comptait, bien sûr, ni les soldats impériaux ni les mendians qui renseignaient le bourgmestre.

Tshan pointa le nez hors du conduit jusqu'à ce qu'il ait vue sur les environs. À moins de dix coudées, les deux soldats, en équilibre sur le faîte du toit, gardaient la prétendue cheminée du tripot. L'Archer Noir rentra la tête et se pencha pour chuchoter :

— Ils sont deux. On va se glisser par la fenêtre. Et surtout, pas de bruit.

La Draguéenne opina et répéta les consignes à Januel qui

montait derrière elle. Ce dernier entendait déjà les exclamations étouffées des soldats qui découvraient le massacre des leurs. Tshan dégagea lentement son corps du conduit, agrippa le rebord de la fenêtre, dont il ne restait qu'un trou béant, et se coula à l'intérieur. La Draguéenne l'imita avec aisance puis ce fut au tour de Januel.

À l'intérieur du tripot, les soldats impériaux fouillaient les caves. Sachant la cheminée gardée, l'un d'eux se pencha à l'intérieur, par simple acquit de conscience. Il leva les yeux et, croyant héler ses compagnons, lança :

— Eh, vous autres ?

Les deux soldats qui veillaient sur le toit s'interrogèrent du regard.

— Vous êtes sourds ? Montrez donc vos trognes !

Januel commença par lancer son épée à Scende, de l'autre côté, et s'introduisit dans le trou. Les appels du soldat le forçaient à se dépêcher. Engagé jusqu'à la taille, le torse au-dessus du vide, il essayait d'atteindre les mains tendues de la mercenaire. Il était loin d'avoir l'habitude de ce genre d'acrobacies. S'efforçant de ne pas prêter attention au vide qui le séparait des pavés, en contrebas, il poussa sur ses jambes pour avancer vers Scende. Ses bottes raclèrent les parois de la cheminée et en détachèrent un peu de suie qui s'écoula vers l'âtre. Januel s'en mordit les lèvres et fit un effort désespéré pour traverser.

Un sergent qui avait investi le tripot avec la troupe tapa sur l'épaule du soldat :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Les gars de là-haut ne répondent pas, sergent.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? grommela-t-il en prenant sa place.

La suie venait de tomber sur la plaque de l'âtre pendant qu'ils discutaient.

Januel faillit rater les doigts de la mercenaire, mais elle réussit à le saisir et tira le phénicien de toutes ses forces.

Sur le toit, les deux soldats cherchaient autour d'eux l'origine

des voix. Guidés par celle du sergent, ils plongèrent la tête dans l'embouchure de la cheminée et découvrirent la trouée lumineuse du passage emprunté par le phénicien et ses deux compagnons.

Le sergent sortit de l'âtre et tourna un visage blême aux soldats :

— Il faut prévenir le bourgmestre. Ils... ils se sont échappés.

Lorsque Januel se redressa après avoir franchi le cadre de la fenêtre, Scende et Tshan étaient dans les bras l'un de l'autre. Des larmes perlaient sur les joues creuses de l'ancien mercenaire. Il renifla, serra la taille de la Draguéenne avec force puis s'empara de son arc pour y encocher une nouvelle flèche.

— Il faut que tu nous sortes de là, avoua Scende.

— J'avais deviné. Figure-toi que l'auberge est fermée demain, ça tombe bien ! Mais que me vaut l'honneur ? Pourquoi es-tu venue jusqu'ici ?

— On en parlera plus tard.

— À ta guise.

Ils se trouvaient dans des salons décrépis que des mendians de passage avaient patiemment dénudés pour ne laisser que les murs et quelques moulures envahies par les araignées. Tshan ouvrit la marche et les conduisit au travers de grandes salles encombrées de détritus où couraient des rats. Ils gagnèrent le rez-de-chaussée et, de là, accédèrent à un escalier branlant qui menait au sous-sol.

— À l'origine, les bourgeois y stockaient leurs vins, expliqua l'Archer Noir en montrant de vieux celliers rongés. Lorsqu'ils sont partis, les brigands du coin se sont servi des caves pour creuser des galeries vers la rivière. Histoire de pouvoir entrer et sortir de la ville discrètement.

La température baissait au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient dans le réseau inextricable des caves reliées entre elles par des trouées récentes. Januel sursauta : hors de son champ de vision, des silhouettes enveloppées de haillons

groagnaient dans l'obscurité. Tshan n'y faisait pas attention.

Plus ils s'éloignaient de la surface du sol, plus des éboulements témoignaient des percées hasardeuses entreprises par les habitants du dédale. Certaines galeries s'étant affaissées sur elles-mêmes, Tshan redoublait de prudence, tâtant régulièrement des poutres de soutènement pour s'assurer qu'elles tiendraient sur leur passage. Il fallait avancer courbé, parfois même ramper au milieu de la vermine. Par endroits, des niches abritaient des crânes plantés d'une bougie et, parfois, occupés par un rat dont les yeux rougeâtres suivaient les visiteurs avec intérêt. Tshan, qui s'était saisi de l'un de ces crânes pour éclairer leur chemin, poussa soudain un cri victorieux :

— Écoutez, on n'est plus très loin.

On distinguait en effet l'écho d'une rivière au-delà d'une galerie rongée par l'humidité. Januel se taisait mais éprouvait un malaise grandissant dans ces souterrains. Tout comme Scende, il lui tardait de se retrouver à l'air libre et d'échapper aux relents de pourriture qui flottaient dans le labyrinthe. La prudence instinctive de la Draguéenne s'accommodeait peu de cette échappée au cœur d'un territoire inconnu. En dépit du passé qui la liait à Tshan, dix ans les séparaient de l'époque mémorable des Archers Noirs. Il avait été un excellent compagnon, un garçon fidèle dont les talents faisaient merveille. Mais une décennie suffisait amplement à changer le caractère d'un homme. Elle n'avait pas l'intention de baisser sa garde, sous prétexte que Tshan leur servait de guide. Régulièrement, elle prêtait l'oreille pour s'assurer que personne ne les suivait.

Après avoir traversé la galerie, ils s'arrêtèrent sur une saillie de pierre et contemplèrent les flots noirs de la rivière qui s'éloignaient vers le nordest. Animée d'un faible courant, elle s'étendait sur cinq coudées de large et, aux dires de Tshan, n'était pas assez profonde pour risquer de s'y noyer.

— Je l'ai empruntée une fois, précisa-t-il. À certains endroits, la roche se resserre, le niveau monte et ne permet pas de garder la tête hors de l'eau. Prenez soin de ne pas vous accrocher aux parois.

Des rats se lais-sent parfois piéger et dérivent avec le courant. Certains parviennent à grimper sur les côtés et meurent de faim. Regardez bien où vous posez les mains.

Tshan jeta le crâne et plongea. Le visage fermé, la Draguéenne noua ses cheveux et vérifia les attaches de son fourreau. Elle suivit Tshan et entra dans les eaux glacées de la rivière. Januel l'imita et éprouva de la gratitude envers le Phénix dont la chaleur le protégeait du froid. Il avait appris à nager en compagnie d'un jeune soldat, durant les Guerres de Fer qui faisaient rage sur les rives de Chimérie, et n'eut aucun mal à se main-tenir dans le sillage des deux mercenaires. En revanche, les ténèbres et les rats ralentissaient leur progression hasardeuse. Januel heurta violemment la roche à plusieurs reprises et dut éviter, à tâtons, les rats qui frôlaient ses doigts.

Ils abandonnèrent la partie souterraine de la rivière dans la pâle clarté de l'aube. La pluie s'était arrêtée. Le jour révélait les profondes blessures infligées par la Charogne aux faubourgs d'Alguediane. En sortant de l'eau, les trois compagnons eurent l'estomac serré en voyant les cadavres qui traînaient sur l'herbe noircie. Ils avaient subi d'horribles mutilations. La nuit avait emporté avec elles des parents, des voisins, des amis. La Sombre Sente avait profité de l'obscurité pour vomir ses assassins. Une atmosphère macabre planait sur la région.

Scende trépignait de rage, tandis que Januel contemplait les vestiges laissés par les Charognards. Tshan s'approcha de lui. Un air grave glaçait ses traits.

— C'est de plus en plus fréquent. Les soldats se tiennent prêts, mais les Charognards les surpassent facilement.

— Et ils ont tout de même détaché des troupes pour essayer de nous capturer ? s'étonna Januel.

— Il faut croire, répondit l'Archer Noir, suspicieux.

— Les Charognards, ils sont nombreux ? demanda Scende.

— Non. Une poignée, tout au plus...

Januel dénombra rapidement les morts qui jonchaient les faubourgs et imagina le combat qui avait eu lieu. Une poignée... Il

réprima un frisson d'effroi.

Enhardis par les premiers rayons du soleil, les habitants ouvraient leurs volets et s'avançaient timidement sur le seuil de leurs maisons. Chacun découvrait l'horreur à laquelle il venait d'échapper. Au soulagement se mêlaient le regret et les larmes à l'égard des disparus.

Januel et les deux mercenaires n'eurent aucun mal à se faufiler dans la confusion du petit matin. Des artisans se munissaient de leurs outils pour faire disparaître les souillures de la Charogne qui résistaient encore aux rayons du soleil. Ils espéraient chasser le mal... D'autres se penchaient sur les dépouilles noircies que les Charognards n'avaient pas emmenées avec eux et commençaient à les entasser dans des charrettes. Ceux-là n'auraient pas droit à une sépulture décente. L'Église grifféenne refusait de bénir les victimes de la Charogne. Les corps seraient bientôt brûlés afin que les marques de ses maléfices disparaissent à jamais.

Januel, le premier choc passé, partageait avec une colère impuissante la souffrance des survivants. Le spectacle funeste pesait si cruellement sur lui qu'il ne parvenait même pas à se réjouir du succès de leur évasion. Lorsqu'ils franchirent tous les trois la lisière du bois le plus proche pour y trouver refuge, des fumées âcres s'élevaient au-dessus des faubourgs d'Alguediane.

Chapitre 21

Il n'y a pas de risque qu'on vienne nous chercher ici, déclara Tshan à Scende qui s'était résignée à faire un feu, afin de contrer les assauts du froid et de sécher leurs vêtements trempés. Les gens du coin sont bien trop occupés par les Sombres Sentes, confirma-t-il.

N'ayant plus qu'un pagne pour masquer sa nudité, l'Archer Noir tendait les bras au-dessus des flammes. Il avait détaché ses cheveux qui ondulaient en longues mèches dorées sur ses épaules. Après s'être déshabillée à l'abri des regards, la Draguénne avait étendu sa tunique sur des branchages devant le feu. Elle s'était ensuite assise de l'autre côté du feu, enroulée dans sa cape. Ils partageaient un dialogue silencieux, l'Archer Noir étant visiblement enchanté de se retrouver en sa compagnie, malgré les circonstances de leur rencontre.

- Tu es toujours aussi belle, souligna-t-il d'un air malicieux.
- Et toi, toujours aussi maladroit, répondit-elle.

Légèrement en retrait, Januel observait leurs retrouvailles. Manifestement, les deux mercenaires se connaissaient bien. Mais jusqu'où allait leur complicité ? Fraternité entre membres d'une même corporation ou souvenirs d'une ancienne passion ? De toute façon, Januel se sentait trop fatigué pour être jaloux...

- Alors ? dit Tshan en s'étirant.
- Alors quoi ?
- Tu viens ruiner mon affaire, j'ai peut-être le droit de savoir pourquoi, non ?
- Ce bouge ignoble, une affaire ? s'esclaffa-t-elle. Tu as plutôt de la chance que je sois venue te chercher.

Il rit à son tour et pointa le doigt vers elle :

— C'est vrai, mais je veux savoir pourquoi.

Son visage s'assombrit. Il désigna Januel et ajouta :

— J'ai vu le portrait de ce garçon, je sais qui il est... Et maintenant j'apprends que sa complice, une mercenaire draguéenne, n'est autre que toi. Tu viens chez moi avec l'assassin de l'empereur, j'aimerais bien qu'on m'explique.

Scende fit claquer sa langue et expliqua :

— J'ai besoin de toi pour me rendre chez les Almandines. Si tu n'es pas là, elles refuseront de payer leur dette.

— Je vois, dit-il sans masquer son amertume.

— Eh non, Tshan, je ne suis pas venue pour reformer les Archers Noirs.

— On peut rêver, marmonna-t-il.

Tshan ne s'était senti réellement exister que pendant ces deux précieuses années où les Archers Noirs avaient pu s'illustrer sur la frontière séparant l'Empire de Grif' des Provinces-Licornes. Cette période était restée gravée en lui, évoquant une course exaltante, un moment inégalé dans une vie qu'il estimait bien morne. Rien, à ses yeux, n'avait davantage compté que ces nuits complices où, au mépris du danger, les mercenaires tendaient des embuscades aux riches marchands voyageant entre les deux pays.

Sa jeunesse ne l'avait pas préparé aux frissons de l'aventure. Poursuivi par ses origines, Tshan avait vécu auprès d'un père inconsolable après le décès tragique de son épouse. L'homme s'était réfugié avec son fils dans une forêt voisine d'Aldarenche, afin de travailler pour un seigneur local. Muré dans son chagrin, son père l'avait regardé grandir avant de s'éteindre un matin d'automne. Tshan l'avait trouvé contre un arbre, la main accrochée au manche de sa fidèle hache. Il n'était pas malade, ne portait aucune plaie apparente et, ce jour-là, son fils avait compris qu'on pouvait mourir des blessures de l'âme. Il avait refermé sans regret cette page de sa vie et s'était, peu à peu, illustré dans la région par ses talents d'archer. Recruté par le seigneur qui avait employé son père, il chassa durant plusieurs années dans les forêts alentour pour lui procurer un gibier de choix. Puis le

destin frappa à sa porte et l'emporta loin d'Aldarenche, sur les pistes sablonneuses de la frontière licornéenne.

La voix claire de Scende l'arracha à ses pensées :

— Sérieusement, je suis désolée, avoua-t-elle.

— Ne dis pas de bêtises. Tu sais très bien que j'avais ouvert ce tripot faute de mieux.

Il contempla ses doigts à la vive lumière des flammes et ajouta d'une voix sourde :

— Tu sais, j'ai eu de la chance, tout à l'heure. À bout portant, je peux encore faire mouche. Mais passé cinquante coudées, je ne suis plus bon à grand-chose.

Scende hocha la tête. Elle se souvenait parfaitement de ce scorpion à la carapace jaune et noire dissimulé dans des pierres précieuses que les Archers Noirs venaient de dérober à une caravane de riches négociants. La malchance avait désigné Tshan pour partager le butin. Il avait plongé la main dans les joyaux étincelants et l'insecte l'avait piqué au poignet. L'un de ses compagnons ayant des notions de médecine, il avait échappé de justesse à une atroce agonie. Malheureusement, sa main avait gardé des séquelles : elle tremblait dès qu'il la sollicitait un peu trop. De plus, les muscles de son bras ne possédaient plus la force suffisante pour exercer la traction idéale sur la corde de son arc. Amoindri, il ne valait plus rien aux yeux des Archers Noirs. Même Scende avait voté pour qu'il en soit exclu. Il était parti, sans un mot, avec sa part d'or et beau-coup plus de regrets.

— Au moins, murmura-t-il d'une voix sinistre, je peux encore t'aider.

— Tu veux bien ? s'enquit Scende, embarrassée.

— Pour les Almandines, oui.

Januel se racla la gorge et en profita pour intervenir :

— Les phéniciers parlent peu des Almandines. Je sais qu'elles recueillent les almandins lorsqu'un Féal vient à mourir...

Tshan le coupa sans ménagement.

— T'as pas forcément besoin d'en savoir plus. C'est une histoire que je partage avec Scende.

L'hostilité du mercenaire envers Januel était manifeste. L'homme lui reprochait sans doute de se dresser entre Scende et lui. Elle n'était revenue le voir que pour aider le phénicien. Januel avait observé la main de Tshan et noté son infirmité, sans tenir à en connaître les raisons. Pas plus qu'il ne désirait gagner l'amitié du mercenaire. L'homme avait cessé de vivre depuis longtemps. Et cette étincelle qui dansait à nouveau dans ses pupilles, il la devait à Scende.

Mais tout le charme de la Draguéenne ne lui rendrait pas l'usage de sa main. Januel éprouvait une pitié sincère pour l'archer. Il se doutait qu'il n'en voulait pas et préféra interroger Scende du regard dans l'espoir d'obtenir une réponse.

Elle grimaça :

— Il faut lui faire confiance, dit-elle à l'intention de Tshan.

Le mercenaire ne répondit pas. En vérité, le phénicien l'impressionnait, mais il n'était pas question de le laisser transparaître. Qui n'aurait pas été troublé en présence de l'assassin de l'empereur ? Pourtant, il n'avait devant lui qu'un adolescent au visage tiré, un gamin surgi de nulle part qui venait lui voler le plaisir de renouer avec ses plus doux souvenirs. Scende s'était gravée dans sa mémoire et il avait goûté cette image à l'égal d'un élixir durant de longues nuits d'hiver, derrière le comptoir de son tripot. L'irruption du phénicien lui rappelait son exil, cette sensation d'avoir été abandonné par les Archers Noirs comme l'animal blessé qu'un troupeau sacrifie aux hyènes. Peut-être aurait-il réagi autrement si Scende était venue seule... Pour lui être agréable, il se résigna à considérer Januel, non pas comme un ami, mais comme un compagnon d'infortune. C'était le mieux qu'il puisse faire.

— D'accord, finit-il par dire du bout des lèvres. D'accord.

Il ramena ses cheveux blonds derrière ses oreilles et expliqua :

— Il se trouve que Scende et moi, on a récupéré un almandin par hasard. On nous avait chargés d'aller acheter des armes pour la compagnie et... au retour, on tombe sur des marchands et des

prêtres qui fricotent dans une petite auberge frontalière. Une pierre étrange était au centre de la transaction et, des deux côtés, personne ne voulait que cela se sache. Je crois que les prêtres agissaient de leur propre initiative, car l'Église grifféenne soutient les Almandines. Bref, on leur saute dessus et on récupère la relique. Bien sûr, il était hors de question de la conserver. On est allé au couvent d'Aldarenche pour la rendre. Pas d'or en échange mais une dette d'honneur. À l'époque, on n'avait besoin de rien. On a gardé cette promesse en tête... et puis on s'est séparés.

— La Mère du couvent a exigé que nous venions tous les deux si nous voulions un jour solliciter son aide, compléta Scende. C'est la raison pour laquelle j'ai pris la décision d'aller chercher Tshan.

— J'ai ma petite idée sur ce que tu comptes lui demander, déclara ce dernier en jetant une branche morte dans le feu. Le jelhenn, n'est-ce pas ?

Scende opina du chef. Januel avait appris, dans un grimoire de la Tour, l'existence de ce curieux animal que les sœurs almandines utilisaient comme un casque.

— Si la Mère accepte de nous en céder, on a une petite chance d'entrer dans Aldarenche sans être remarqués.

— C'est une bonne idée, avoua Januel. À condition qu'elles acceptent de le donner à un phénicien ayant peut-être du Fiel dans son cœur...

— Pardon ? s'exclama l'archer, les yeux écarquillés.

La Draguéenne baissa la tête en soupirant :

— Une longue histoire, mon vieux. C'est juste, Januel, je n'y avais pas pensé. Cela peut poser un problème.

— Pourquoi ? demanda Tshan.

— Elles consacrent leur vie à empêcher que les almandins ne puis-sent servir l'ambition des uns ou le plaisir des autres, expliqua Scende. Céder un jelhenn à un homme possédé par le Fiel...

— D'autant qu'elles ne lui doivent rien, à lui, argua Tshan en lançant un regard de biais au phénicien.

— Nous verrons sur place, conclut Scende.

— Et au sujet du Fiel que possède ce charmant garçon ?

— On a de la route à faire, annonça la mercenaire en se saisissant de sa tunique.

Ils se remirent en marche au crépuscule. Il leur fallait compter deux à trois nuits pour atteindre le couvent. Un même paysage s'étirait devant eux : des champs à perte de vue, des petits bois touffus et, par endroits, des fermes trapues qu'ils prenaient soin de contourner. Ils n'empruntèrent que des chemins de campagne coupant parfois à travers la végétation. À plusieurs reprises, ils aperçurent des cavaliers impériaux lancés au galop sur les grandes routes pavées qui convergeaient vers Aldarenche. Au fur et à mesure qu'ils se rapprochèrent de la capitale, des Griffons aux puissantes ailes de jade et d'argent apparurent dans le ciel. Ils furent obligés d'accomplir de nouveaux détours et de chercher, le plus souvent possible, le couvert des arbres pour échapper à leur regard perçant.

Tandis que Scende et Tshan profitaient des haltes pour se raconter l'un à l'autre et évoquer des souvenirs communs, Januel se concentrat sur son Phénix. Il lui tardait de rétablir un contact, si ténu soit-il, avec son hôte. Chaque matin, tandis que les deux mercenaires s'allongeaient côté à côté, il s'asseyait à l'écart et fermait les yeux. Il n'ouvrait pas la porte de son cœur, il se contentait d'écouter et de déchiffrer la respiration lente et régulière du Féal en lui. Cette communion l'apaisait et il s'endormait paisiblement, bercé par cette musique intérieure. Une musique qui pouvait exploser à tout moment et se changer en un vacarme destructeur.

Chapitre 22

L'ordre des Almandines bâtissait toujours ses couvents sur le même modèle : un vaste agrégat de petites maisons rondes, basses et dépourvues de fenêtres, empilées les unes sur les autres, et dont les murs nacrés donnaient à l'ensemble un relief saisissant. Conçu pour désorienter les voleurs qui auraient envisagé de s'introduire à l'intérieur, le couvent abritait d'innombrables galeries reliant les différentes salles de l'édifice. Sa partie basse mordait sur la rive du fleuve Alderen et se prolongeait par un embarcadère où les visiteurs pouvaient accoster depuis leurs navires.

La seule entrée que pouvaient utiliser les étrangers se trouvait à l'extrémité de cet embarcadère. Ceux qui arrivaient par la terre devaient suivre un sentier longeant le couvent, et venir frapper à la porte de bronze qui séparait les Almandines du reste du M'Onde.

Tshan y toqua deux fois, tout en coiffant nerveusement ses cheveux d'or. À ses côtés, Scende et Januel patientaient en surveillant constamment le fleuve où de grandes péniches glissaient en direction d'Aldarenche. Au loin, les lumières de la capitale brillaient dans le crépuscule comme des milliers d'étoiles.

Ils entendirent un bruit de pas à l'intérieur, puis un judas de la taille d'un pouce s'ouvrit avec un léger grincement. Un silence suivit, rompu par l'Archer Noir qui déclara d'une voix grave :

— Je suis Tshan. Avec Scende, la mercenaire draguéenne et un phénicien nommé Januel, je sollicite une rencontre avec votre Mère.

Le judas se referma et les pas s'éloignèrent dans les galeries

du cou-vent.

— Elles refusent de nous laisser entrer ? demanda Januel.

— Non, expliqua Tshan. Elles vont consulter la Mère pour savoir si nous avons le droit d'entrer. Il faut patienter.

Quelques instants plus tard, des mouvements se firent à nouveau entendre à l'intérieur. Ils perçurent le grondement sourd d'un mécanisme et la porte de bronze s'ouvrit lentement devant eux.

Januel observa avec une intense curiosité la sœur almandine. Elle n'était pas du tout comme il s'y attendait. Moulée dans une armure en écailles de Dragon qui épousait son corps de la gorge aux genoux, elle était chaussée de lourdes bottes de cuir noir et portait, à la hanche, un cimenterre licornéen. Seules les courbes de sa poitrine et de son bassin témoignaient qu'il s'agissait d'une femme.

Januel eut même un réflexe de recul en découvrant la figure de la sœur. Le casque oblong qui cachait son visage méritait à lui seul les nombreuses légendes qui couraient sur l'ordre. Strié de nervures chitineuses, il recouvrait intégralement la tête de l'Almandine. Un seul œil aux reflets jaunâtres et enchâssé dans une orbite osseuse fixait les trois visiteurs. Ce casque était l'un de ces fameux jelhenns, l'animal rare et précieux que l'ordre élevait pour protéger le visage de ses sœurs. D'une résistance hors du commun, il satisfaisait également à tous les besoins vitaux de son porteur. Les Almandines ne mangeaient pas comme le commun des mortels et ne respiraient pas le même air que lui. Nul ne savait ce qu'il advenait de leur visage sous la carapace palpitante du jelhenn.

De sa main gantée d'écailles, elle montra le large couloir qui s'enfonçait devant eux dans les profondeurs du couvent. Tshan baissa la tête, comme le voulait l'usage, laissant la sœur les précéder pour ouvrir le chemin. Un silence épais régnait sur les lieux. Des braseros faisaient resplendir les murs blancs et laissaient parfois entrevoir la silhouette d'une Almandine cheminant dans une galerie adjacente ou au sommet d'un escalier.

Le couloir débouchait sur une salle octogonale occupée aux deux tiers par un bassin en demi-lune. Rempli d'une eau trouble et saumâtre, il dégageait un parfum épice. Deux Almandines s'étaient jointes à la première et chacune s'était glissée dans le dos d'un visiteur, la main sur la garde de son cimeterre.

Januel chercha les yeux de Scende pour exprimer sa méfiance, mais la mercenaire regardait droit devant elle.

— Nous ne sommes jamais allés plus loin, confia Tshan à voix basse. Jamais.

Soudain, l'eau du bassin s'agita. Januel réprima un mouvement de stupéfaction en découvrant la créature qui venait d'apparaître à la surface. C'était une vieille sirène. Dotée de longs cheveux bleutés, elle avait un visage harmonieux et paisible auquel les rides semblaient presque rendre hommage. Sur son front scintillait un diadème et, à ses bras refermés sur sa poitrine nue, tintait de nombreux anneaux rouge sang. Elle nagea jusqu'au bord du bassin, y posa ses bras maigres et rendit à Januel un regard couleur d'ardoise. Derrière elle, l'extrémité d'une grande queue verte battait lentement.

— Mère, saluèrent les deux mercenaires en s'inclinant.

Januel manqua de les imiter mais préféra le salut de l'Asbeste. L'Almandine qui s'était postée dans son dos émit un grognement, que la sirène fit taire d'un geste apaisant.

— Il est heureux que vous ayez pu venir jusqu'ici, dit-elle d'une voix râpeuse. Januel, je m'appelle Saya et je suis la Mère de ce cou-vent. Puisque tu es l'ami de Tshan et de Scende, tu es le bienvenu parmi nous.

Elle fit onduler le flot de sa chevelure bleue et posa les yeux sur l'Archer Noir :

— Tu n'as guère changé.

Puis, passant à la Draguéenne :

— Toi non plus, d'ailleurs.

— Et vous, Mère, vous êtes resplendissante, la complimenta Tshan.

— Tu es gentil... Hélas, je ne peux plus quitter le couvent et

me promener sur les rives du fleuve lorsque la lune est haute. Le temps passe, mon petit.

Elle tapota le rebord du bassin :

— Approche, phénicier, approche et assieds-toi près de moi.

Il s'exécuta et prit place à ses côtés, suivi de près par l'Almandine.

— J'ai frémi à l'idée de te laisser pénétrer ici, avoua-t-elle. On pré-tend que tu sais libérer le Fiel, est-ce vrai ?

Januel hésita avant de répondre, bien que le visage de cette femme l'incitât à la franchise. Comment le savait-elle ? Décidément, les ordres des Féals présents lors du drame de la citadelle impériale avaient eu tôt fait de déchiffrer l'échec de la Renaissance.

— Ce n'est pas si simple, ma Mère.

— Je m'en doute, mais était-ce bien le Fiel qui fut à l'œuvre lorsque tu as... lorsque l'empereur est mort ?

— Laissons les maîtres du Feu répondre à cette question, osa Januel.

— Tu as raison, ne me dis rien, concéda-t-elle. Je suis liée à tes compagnons par un serment qui m'engage, ainsi que toutes les sœurs de ce couvent. En réalité, je ne tiens pas tellement à en savoir plus. Peut-être regretterai-je un jour de ne pas t'avoir livré aux autorités impériales... Mais, maintenant que je te vois et que je peux lire dans tes yeux, je sais que tu n'es pas l'assassin que l'Empire s'attache à décrire.

Elle fit cliqueter les anneaux de ses bras et s'empara de la main du jeune homme :

— De quoi as-tu besoin, phénicier ? Puisque c'est pour toi que mes deux amis sont revenus, n'est-ce pas ?

— De rallier la Tour de la Guilde-Mère.

Scende s'avança :

— Mère Saya, jusqu'ici, nous avons eu de la chance. Mais je crains que, sans votre aide, il nous soit impossible d'approcher la Guilde-Mère. Vous savez mieux que moi combien les Griffons d'Aldarenche sont nombreux et puissants auprès des hauts

prêtres. Je sais d'expérience qu'il sera extrêmement difficile d'échapper à leur vigilance. D'autant qu'il faudra compter avec les troupes impériales.

— C'est exact, admit la sirène de son timbre rauque. De mémoire, je n'ai vu qu'une seule fois une telle concentration de troupes autour de cette capitale. Lors des invasions chimériennes. Je n'avais que dix ans à l'époque... Toujours est-il que je sais pourquoi vous êtes ici et ce que tu es venue me demander. Je l'ai deviné à l'instant même où mes filles m'ont prévenue de votre arrivée. Mais la décision que tu m'obliges à prendre est dangereuse... extrêmement dangereuse.

— Le jelhenn, avoua Scende dans un souffle.

— Bien sûr. À votre place, j'aurais moi aussi frappé à la porte de ce couvent. Si j'accepte, aucun garde n'osera vous importuner et le regard des Griffons butera contre le jelhenn...

— Je crois que c'est la seule solution.

— Et que ferez-vous, une fois à l'intérieur d'Aldarenche ?

— Il faut seulement que nous puissions nous approcher de la Guilde-Mère. Ensuite, nous improviserons. Ce sera à Januel d'agir.

La queue de la Mère battit la surface de l'eau :

— À l'époque, lorsque vous m'avez rapporté cet almandin, j'ai juré de payer ma dette. Mais vous permettre de porter le jelhenn, c'est tellement...

— Mère, intervint Januel, auriez-vous la possibilité d'entrer en contact avec la Tour ?

— Je crains que non. On raconte qu'un chat ne parviendrait pas à se faufiler parmi les gardes qui l'entourent jour et nuit. En outre, depuis la mort du maître phénicien Farel, on s'attend à ce que les soldats investis-sent la Tour d'un jour à l'autre.

Le visage de Januel parut soudain se vider de son sang. Il vacilla et articula faiblement :

— M... Maître Farel ?

— Tu l'ignorais ? Les Féals nous protègent, soupira-t-elle en posant ses mains sur les genoux du phénicien.

Januel ne voulait pas y croire. Son maître... Le seul homme dont il n'ait jamais douté, à qui il aurait confié sa vie sans la moindre hésitation.

— Vous êtes sûre ? demanda-t-il en retenant les larmes qui envahissaient ses yeux.

— Comment pourrais-je l'être ? se défendit la Mère en pressant ses genoux avec force. L'Église grifféenne prétend qu'il a essayé de s'échapper alors qu'on le conduisait à la capitale pour y être entendu par les hauts prêtres. Il serait mort durant son évasion. Mais, insista-t-elle, ce n'est qu'une rumeur qui a pu être forgée par l'Église pour attiser la colère du peuple à l'égard des tiens.

En dépit de son rôle sacré de Mère, cette vieille femme paraissait si compréhensive que Januel se réfugia sur son épaule pour éclater en sanglots.

— Tu es si jeune, déclara-t-elle en caressant ses cheveux.

Januel laissa couler sa peine à travers ses larmes. À l'idée qu'il ne reverrait plus maître Farel, il avait le sentiment qu'une partie de lui-même disparaissait, qu'un pan entier de sa vie venait de lui être définitivement arraché.

— Pleure, mon enfant, souffla la sirène. Le chagrin doit creuser son sillon dans ton âme. Et dans ce sillon, tu sèmeras des joies nouvelles. Réjouis-toi pour l'homme qui tombe pour une noble cause. D'autres meurent en ce moment même dans les noirs replis des Sombres Sentes.

Sa voix berçait le phénicien et atténuaient peu à peu l'immense détresse qui l'avait submergé. Il finit par se redresser et essuyer ses larmes du revers de sa manche. Elle lui sourit et effaça de l'index un dernier ruisseau salé qui coulait sur sa joue.

— Maintenant, voyons ce qu'il est possible de faire, dit-elle d'une voix énergique.

Tout comme Tshan, la Draguéenne était demeurée silencieuse. La douleur du phénicien lui rappelait trop la sienne pour qu'elle puisse trouver les mots justes en pareille circonstance. Après Lhen, de nombreuses morts avaient jalonné son existence,

celles des compagnons de route que le métier avait fauchés un à un. Les larmes qu'elle avait versées sur leurs tombes avaient fini par polir son cœur. Étrangement, elle n'éprouva qu'un seul sentiment, une pointe de jalousie en voyant Januel choisir l'épaule de la Mère plutôt que la sienne. Elle s'ebroua pour chasser cette idée absurde et posa les poings sur sa taille, afin de se montrer déterminée.

Januel ravalà son chagrin. L'heure viendrait où il pourrait laisser libre cours à sa peine. Son maître, il s'en persuadait, aurait aimé que son dévouement serve à son disciple et à la guilde. Le phénicien se jura de lui rendre ce dernier hommage, afin de lui prouver que sa mort n'avait pas été vaine. Les lèvres serrées pour retenir ses pleurs, il se leva :

— Si nous ne pouvons pas entrer en contact avec les maîtres du Feu, nous devons aller à leur rencontre. Scende a raison, les autorités impériales ont sans doute investi les abords de la Guilde-Mère en espérant que je me jette dans le piège. Vous le dites vous-même, ma Mère, nous n'avons aucune chance de déjouer les défenses de la Tour... Je vous en conjure, accordez-nous votre aide.

La vieille sirène joignit les mains à hauteur de son front et ferma les yeux :

— Voilà près de soixante ans que je dirige ce couvent. Je n'ai jamais failli, j'ai respecté le vœu originel de l'ordre almandin qui exige de ses Mères qu'elles protègent jusqu'au dernier souffle de leur vie les pierres de Fiel, les almandins... J'ai consenti à d'immenses sacrifices pour protéger ce couvent des assauts de la Charogne, j'ai négocié, ici même, avec des empereurs et, aujourd'hui je n'envisage pas de remettre en cause toutes ces années de lutte acharnée pour te sauver, toi.

Januel était mortifié.

La Mère se massa les tempes et rouvrit les yeux :

— Toutefois, j'ai à cœur qu'un homme pouvant influencer le Fiel soit le plus vite possible mis à l'abri de tous ceux qui voudraient s'en emparer pour servir leurs intérêts. En particulier,

l'Église de cet Empire. À dire vrai, Januel, notre ordre tout entier a frémi en apprenant ce qui s'était passé dans la citadelle impériale. Nous avons l'espoir qu'enfin, quelqu'un découvre le moyen de détruire le Fiel. Auprès des tiens, cet espoir peut devenir réalité. On dit que le Phénix repose dans ton cœur.

Comme en réponse, le Féal remua à l'intérieur du phénicier, diffusant des rayons de chaleur dans ses entrailles.

— Cela signifie que tu as réussi à contrôler le Fiel, poursuivit la sirène. Entre de mauvaises mains, les Almandins que nous gardons ici deviendraient des armes fatales. L'ordre n'a jamais réussi à percer le secret de leur destruction. Les Phénix eux-mêmes n'ont pu y parvenir aux Origines. Si toi, Januel, tu y arrives, alors le M'Onde gagnera un atout crucial contre la Charogne.

Elle marqua une pause, laissant à ses visiteurs la possibilité de peser ses paroles, et reprit :

— Pour cette raison, j'ai décidé de vous accorder à chacun un jelhenn, ainsi qu'une armure-dragon. Ils vous permettront de circuler dans la capitale sans craindre d'être arrêtés. Seulement, je ne suis pas certaine que vous supportiez l'épreuve...

— Que voulez-vous dire ? demanda Scende.

— Mes filles mettent souvent plusieurs cycles à supporter l'animal. Leur corps doit s'habituer et s'harmoniser avec le jelhenn. Bien entendu, nous ne pratiquerons pas une osmose définitive avec l'animal afin que vous puissiez le retirer une fois que vous serez en sécurité. Endosser le jelhenn en si peu de temps peut mettre votre vie en péril, comprenez-le bien.

— Le Phénix m'aidera, affirma Januel.

— Oui, confirma la Mère. Quant à toi, ajouta-t-elle posant ses yeux sur Scende, tu dispose des pouvoirs du Dragon. Ils te seront utiles...

— Moi, je n'ai rien, avoua Tshan. Et je ne sais pas si j'ai envie de prendre le risque.

— Rien ne t'y oblige, l'informa le phénicier en s'approchant de l'ancien mercenaire. Tu as déjà fait beaucoup pour nous.

— Mais je suis allé trop loin, sourit Tshan. Je ne vais quand même pas raccrocher cet arc pour me retrouver de nouveau derrière un comptoir à rêver du passé. C'est trop tard.

Il se refusait à abandonner ceux pour qui il avait tout quitté. Dans ce tripot d'Alguediane, il avait tenté de survivre aux souvenirs, d'oublier les Archers Noirs qui avaient marqué sa seconde naissance. Auprès du phénicier, et surtout de Scende, il avait retrouvé ce souffle inégalé de l'aventure, et l'espoir de clore son existence avec panache.

— Je ne vais pas endosser le jelhenn, mais je vais tenter d'attirer les autorités impériales derrière moi. En cheminant vers le sud, j'ai une chance de détourner leur attention et de vous faciliter la tâche.

— C'est ta décision ? demanda Januel.

— Oui.

— Je te remercie du fond du cœur. Je ne sais pas quoi dire...

Le mercenaire lui adressa un air entendu et fit un clin d'œil à la Draguéenne. Cette dernière se mordillait la lèvre inférieure, le visage fermé. Sans le vouloir, la Mère l'avait piégée. À présent, il lui fallait choisir. Et, pour suivre le phénicier, accepter d'utiliser à nouveau ses pouvoirs en trahissant la promesse qu'elle avait faite à Lhen. Au plus profond d'elle-même, elle savait déjà qu'elle suivrait le phénicier jusqu'au bout. Depuis les contreforts des montagnes de Gordoce, elle avait découvert un garçon qui avait, peu à peu, pris place dans sa vie sans qu'elle y prenne garde, sans même qu'elle s'interroge sur la nature du sentiment qui les liait. Elle ne pensait pas l'aimer d'amour mais elle se refusait à l'abandon-ner. Pas maintenant. Pourquoi courait-elle ce danger au mépris de sa propre vie ? Pour la récompense promise par les phéniciers ? Ou peut-être par fierté ? Elle ne connaissait pas encore la réponse.

La voix de Januel résonna comme un appel :

— Scende, ta décision ?

Elle fila une mèche des cheveux sombres du garçon entre ses doigts et lança :

— À ton avis ?

Chapitre 23

Assis sur le rebord du bassin, Januel et Scende laissaient deux sœurs almandines enduire leurs visages d'une huile venue de Caladre. On les préparait à supporter le jelhenn, et rien n'était laissé au hasard. Tshan les avait quittés quelques instants plus tôt. Les adieux, sobres et discrets, résumaient la personnalité effacée du mercenaire. Il s'était contenté de serrer le phénicien contre lui puis, après avoir embrassé la Draguéenne sur les deux joues, il s'était éclipsé sans un mot. Personne n'avait osé promettre qu'ils se reverraient un jour.

Januel avait trouvé refuge auprès de son Phénix. Les réticences du Féal semblaient s'estomper peu à peu devant l'obstination du phénicien. Il acceptait que la porte de son cœur reste entrouverte et leur permette, ainsi, d'établir un contact prolongé par la pensée. Le Phénix explorait avec prudence les contours de son esprit. Il procédait à tâtons, sans jamais insister lorsqu'il se rapprochait des secrets enfouis dans la mémoire de son maître. Cette découverte se faisait en silence, de manière si discrète que Januel ne ressentait qu'un léger mal de tête.

Mais par-dessus tout, le jeune phénicien progressait dans la relation entièrement nouvelle qui s'instaurait avec le Féal. Bien loin de la fonction de forgeurs que la guilde réservait aux Phénix, il s'agissait pour Januel de converser avec son hôte, d'apprendre à se connaître et à se respecter mutuellement. Ce rapport entre eux différait entièrement de la vision instrumentale que la guilde avait des Phénix. Januel avait l'opportunité de sublimer ce qu'il avait appris à la Tour Écarlate sous la férule de maître Farel.

En songeant que cette relation intime ne faisait que

s'esquisser, le phénicier se gonflait d'espoir.

Une sœur venait de se présenter pour prendre les mesures de Januel et Scende, afin qu'on adapte les armures-dragon à leurs tailles respectives. Après avoir massé leurs visages afin que l'huile pénètre leur peau en profondeur, les sœurs almandines firent brûler des encens. Aucune n'expliqua la raison de ce cérémonial mais, selon la Draguéenne, il s'agissait sans aucun doute de senteurs destinées à apaiser et rassurer les jelhenns.

Ils durent ensuite se déshabiller afin de revêtir l'armure-dragon. Januel retira lentement sa robe de bure, si usée qu'on voyait presque à travers, et adressa une prière à l'Asbeste afin qu'on lui pardonne d'abandonner son habit. Dans les montagnes, il avait refusé de s'en défaire, sous prétexte qu'elle était la seule chose qui lui restait de la Tour de Sédénie. Avec la mort de maître Farel, il n'attachait plus autant d'importance à ce tissu sale et élimé. Il laissa tomber le vêtement sur le sol près de l'épée que Scende lui avait lancée à Alguediane et, les mains croisées devant son sexe, demeura immobile tandis que les sœurs fixaient sur ses membres les différentes pièces de l'armure. Les écailles s'imbriquaient parfaitement et coulissaient les unes dans les autres de manière à assurer l'articulation de l'ensemble. Fabriquer une telle armure représentait des cycles de travail et, d'une main respectueuse, le phénicier caressa les pointes arrondies des écailles qui couvraient désormais son corps.

La Draguéenne avait refusé l'aide des sœurs, mais s'était placée derrière elles afin de dissimuler sa nudité au phénicier. Familière des armures-dragon, elle avait ajusté chacune des pièces avec des gestes qui trahissaient une longue expérience. Les sœurs leur remirent ensuite un cimeterre que Januel accepta avec plaisir. Même s'il ne maîtrisait pas les techniques propres à une telle arme, il abandonnait sans regret l'arme sommaire héritée d'un soldat impérial. La mercenaire, pour sa part, avait enveloppé les deux lames-licorne dans sa cape pour les emporter avec elle. Elle ne laissait que son fourreau, en sachant que les sœurs en prendraient le plus grand soin.

Tous deux se figèrent lorsqu'une sœur entra en apportant sur un large plateau d'argent les deux jelhenns. Avant d'adopter la forme d'un crâne, l'animal ressemblait à la carapace d'une tortue. La sœur posa le plateau sur le bord du bassin et s'empara du premier jelhenn. La créature émit un bref sifflement et la paupière osseuse qui masquait son œil s'ouvrit en grand. Januel déglutit lorsque la sœur lui présenta l'animal. Au toucher, la carapace faisait penser à une armure de cuir restée trop long-temps près du feu. Le phénicier retira sa main, troublé par son contact, et baissa lentement la tête. Il manqua de la relever en distinguant un bref instant le dessous de la créature. Une surface blanchâtre, striée de veinules bleutées et animée d'un battement régulier. Les poings serrés pour ne pas crier, il sentit de petits tentacules visqueux palper son visage puis se déployer lentement sur ses joues et son front. Peu à peu, le jelhenn se refermait sur sa tête comme un masque vivant. La sensation était insupportable. Les tentacules se déployèrent dans son nez, ses oreilles et même à la surface de ses yeux, afin de relayer les sens de la créature jusqu'à l'esprit du phénicier. La panique le submergea lorsque, enfin, le jelhenn pointa un dard acéré et l'enfonça d'un coup sec dans le haut de son crâne. La douleur lui fit plier les genoux, il tituba et tenta de saisir la créature pour l'arracher de son visage. Terrorisé, il ne comprit pas tout de suite que le Phénix se substituait à sa propre volonté pour le tranquilliser. Une souffrance atroce vrilla son cerveau puis s'effaça brusquement.

Il ne sentait plus rien.

Plongé dans l'obscurité, il étendit les bras devant lui et voulut appeler la Draguéenne, mais aucun son ne franchit sa gorge. Puis le dard qui le reliait à la créature frémît et un vertige le saisit lorsqu'il découvrit la salle autour de lui par l'œil unique de l'animal. C'était une impression semblable à ce que l'on éprouve en regardant au travers d'une longue-vue. Les dimensions étaient légèrement modifiées par une sorte de lentille, mais la conscience du jelhenn, mêlée à la sienne, les rétablissait peu à peu. Un fluide trouble faisait écran entre son nouvel organe de vision et le décor.

Mais un étrange sentiment de paix flottait à présent dans son esprit, venant compenser la gêne et la peur. Januel eut l'intuition que le jelhenn n'était pas seulement une précaution pour les sœurs, mais aussi un moyen d'atteindre la sérénité.

Scende avait étouffé un juron en assistant aux réactions de Januel.

Lorsque la sœur se porta à sa hauteur, elle recula, une main sur la garde de son cimeterre. L'Almandine s'immobilisa et attendit patiemment. Derrière elle, Januel s'était soudain calme et tournait à présent sur lui-même, les mains tendues devant son visage comme s'il les examinait pour la première fois. La Draguéenne expira profondément et s'inclina à son tour. Contrairement à Januel, elle ne disposait pas d'un Phénix pour réfréner ses craintes. Les dons de son Féal tutélaire, le Dragon, n'étaient pas orientés vers le réconfort, bien que les écailles de son armure lui rendissent une sensation familière.

À peine les tentacules se furent-ils fixés à son visage qu'elle puissa au fond d'elle les pouvoirs du Dragon qui lui donneraient la force de résister. Les battements de son cœur ralentirent et, dans les plis de sa conscience, s'éveilla le souffle des Mères-Dragons.

Perpétué depuis la naissance du royaume draguéen, ce souffle avait été transmis à Scende durant la première nuit qui avait suivi sa naissance. Son père lui avait raconté comment les prêtres l'avaient plongée dans l'eau claire d'une fontaine, avant de la déposer délicatement dans la gueule ouverte d'un Dragon nommé Mankend. Ce dernier était destiné à devenir le mentor de l'enfant et son souffle chaud, lourd et curieusement sensuel, forgea à jamais l'esprit de la jeune femme. À présent, elle l'invoquait afin qu'il la protège.

La magie antique des Dragons opéra et permit à la Draguéenne de supporter la douleur. Elle frissonna et manqua, elle aussi, de s'écrouler en s'imprégnant des sens du jelhenn. Chez elle, la douce torpeur instillée par l'animal s'accordait mal des réflexes dont le Dragon l'avait dotée. Un conflit interne les

opposait. La mercenaire voulait croire qu'ils finiraient par s'accorder...

L'eau du bassin s'agita et Mère Saya apparut. Januel et la Draguéenne pouvaient voir, entendre et sentir mais, à l'image des sœurs almandines, les jehenns les condamnaient au silence.

— Prenez soin de ce que nous vous offrons, déclara la vieille sirène. Et faites-moi la promesse de brûler les jelhenns une fois que vous les aurez retirés.

Ils opinèrent tous les deux du chef.

— Les manifestations récentes de la Charogne ne manqueront pas de vous servir. Nos sœurs empruntent souvent les rues de la capitale pour se rendre au chevet des Féals à l'agonie. Néanmoins, prenez garde aux Griffons. Malgré les jelhenns, certains pourraient vous confondre s'ils avaient des raisons de se méfier de vous. Je vous souhaite de réussir, conclutelle. Pour le bien de ce M'Onde.

Les sœurs almandines qui assistaient à la scène se regroupèrent autour de Januel et Scende pour les escorter jusqu'à l'entrée du couvent. À l'extérieur, Aldarenche se dévoilait dans l'aube naissante. Ses toits de tuiles comptaient une mer d'un rouge ardent où saillaient, par endroits, les silhouettes massives des édifices impériaux. Le cœur du phénicien battit plus fort en distinguant soudain la cime écarlate de la Tour de la Guilde-Mère. Dressée au-dessus de la cité, elle semblait presque faire signe à son disciple.

Un signe de paix ou de malédiction ?

Scende voulait éviter l'unique pont de pierre de la région qui reliait les deux rives de l'Alderen. Suffisamment large et solide pour supporter des chariots lourdement chargés, il constituait l'unique point de passage des caravanes marchandes et se trouvait soumis jour et nuit à des contrôles rigoureux. La mercenaire savait d'expérience que, faute de pouvoir surveiller toutes les voies d'accès à la capitale, les autorités impériales préféreraient y concentrer leurs efforts. Elle proposa donc d'emprunter une embarcation pour traverser le fleuve plus discrètement.

Juchés sur des radeaux de fortune, des passeurs offraient leurs services dès le point du jour. À grand renfort de gestes et de cris, ils approchaient tous ceux qui avaient des raisons d'éviter le pont, avant de se lancer dans des marchandages interminables.

Arrivés sur la berge, Januel et Scende avisèrent l'un d'eux de l'autre côté du fleuve, juste en face du couvent. À peine eut-il distingué leur présence à l'extrémité de l'embarcadère qu'il s'empressa de détacher son radeau et de le propulser vers la rive opposée à l'aide de sa perche.

La lumière du soleil éclaboussait la surface de l'eau lorsqu'il aborda le ponton et tendit sa main épaisse pour aider les deux sœurs à grimper sur son radeau.

— Bonjour, mes sœurs. Je me nomme Malsine. Veuillez vous donner la peine...

C'était un grand gaillard aux muscles saillants et aux cheveux ras. Il avait dû jouer des poings pour obtenir cette concession. Les sœurs alman-dines avaient rarement recours à lui mais elles le payaient bien et leurs généreux pourboires lui suffisaient pour vivre.

Les deux voyageurs descendirent dans l'embarcation composée de rondins étroitement liés par d'énormes cordes et assez spacieuse pour accueillir quatre à cinq personnes. En l'absence de bancs, il fallait conserver un équilibre précaire ou s'asseoir à même le bois humide. Januel s'accroupit, Scende restant debout à l'arrière. Pensive, elle regarda s'éloigner le couvent et avec lui les images de Tshan et de la Mère Saya qui leur avaient fourni une aide si précieuse.

Tout en manœuvrant sa gaffe, Malsine ne pouvait s'empêcher d'épier ses hôtes. Il éprouvait une fascination sincère à l'égard des Almandines et gardait au fond de son cœur l'espoir secret que l'une d'elles renoncerait au couvent pour l'épouser. Il faisait souvent ce rêve où une sœur retirait lentement la créature qui cachait son visage et apparaissait en pleine lumière, splendide et souriante. Elle se penchait sur lui et l'embrassait tandis qu'il refermait un bras solide autour de sa taille. Oui, c'était un beau

rêve, et cette fois encore, il chercha à apparaître sous son meilleur jour. Il gonfla la poitrine et, un sourire au coin des lèvres, entreprit de faire jouer ses muscles pour guider le radeau dans le courant.

Malheureusement pour lui, Januel et Scende ne prêtaient aucune attention aux efforts du passeur pour se distinguer. Incapables de parler, ils songeaient tous deux à l'épreuve à venir en essayant d'oublier l'étreinte visqueuse du jelhenn. L'eau turquoise de l'Alderen filait autour d'eux, ourlée d'une écume légère.

Alors qu'ils se trouvaient à mi-chemin, Malsine entendit un bruit inattendu : des craquements, sous ses pieds, à peine perceptibles. Son radeau était-il déjà victime de l'usure ? Il n'en croyait rien. Agacé, il prit le temps de scruter les rondins autour de lui.

C'est alors qu'il remarqua les fissures. Il connaissait bien son embarcation et ne se souvenait pas de les avoir vues avant. Il fit mine de ne pas s'en inquiéter, ne voulant surtout pas alerter les sœurs. Ce radeau constituait son unique outil de travail et il ne tenait pas à ce que les Almandines aient une raison de s'en méfier. Du reste, ce n'étaient pas à proprement parler des fissures, mais plutôt de fines éraflures, comme si quelqu'un s'était employé à rayer le bois à l'aide d'une dague.

Il poussa un juron. Une nouvelle balafre venait d'apparaître. Elle lézardait le radeau sur plus de trois pieds de longueur. Il grimaça et se tourna vers les sœurs pour s'assurer qu'elles n'avaient toujours rien remarqué. Partagé entre la crainte de perdre son travail et l'incompréhension face à cet étrange phénomène, il redoubla d'efforts sur sa perche afin d'atteindre la rive au plus vite. S'il s'agissait de quelque maléfice, il voulait à tout prix mettre ses deux passagères en sécurité avant qu'il ne s'étende. Il passait en revue les histoires que les passeurs se racontaient auprès du feu mais aucune n'évoquait des griffures spontanées à la surface du bois...

Januel sentit brutalement la conscience du Phénix s'ébrouer dans son cœur. Surpris, il l'interrogea mentalement et reçut en

réponse une succession d'images floues. Un nom s'imposa immédiatement à lui.

Sol'Cim.

Le visage crispé, il était étendu sur un dallage gris, les bras en croix. La scène était vague mais Januel distingua les traits lumineux qui convergeaient vers son corps, pareils à la toile de la Résonance tissée par les Griffons. Le corps du prêtre s'arqua brutalement, sa nuque cogna contre la pierre avec un bruit sourd. Sur sa poitrine, un poignard invisible traça lentement un sillon vermeil, depuis le plexus jusqu'au sein droit. Une expression mêlée de douleur et d'exaltation brillait dans ses yeux.

Januel fouillait sa mémoire, certain de n'avoir jamais assisté à un tel rituel. Le Phénix lui fit comprendre qu'il était capable de percevoir les effluves des différentes magies liées aux Féals, à condition de se trouver au centre de leur effet.

La peur commençait à envahir Januel. Toujours soumis aux images que lui imposait son Phénix, il comprit qu'il lui faisait partager sa connaissance d'un sortilège grifféen.

La vision se brouilla soudain comme un parchemin qu'on froisse et fut remplacée par une autre, plus sombre mais plus précise. Januel ne vit d'abord que les vastes contours d'une salle voûtée, puis de hautes silhouettes disposées en cercle qu'il reconnut aussitôt : des chevaliers de l'Ordre du Lion.

Animés d'un léger mouvement de balancier, ils tenaient chacun en laisse un lion blanc couché sur le sol. L'air frémisait légèrement devant eux. Il n'y eut d'abord qu'un trait fin et rougeoyant, suspendu entre eux et Sol'Cim, puis le rayon s'épaissit et s'ouvrit lentement à la façon d'une plaie béante.

Les chevaliers s'ébranlèrent et s'engouffrèrent dans la brèche.

Le visage du passeur prit une teinte cireuse lorsque, les mains vissées à sa gaffe qu'il maniait avec vigueur, il vit s'accentuer les griffures qui marquaient le bois du radeau. Elles se redressèrent soudain avec des ondulations de serpent. Elles dessinèrent une cage d'où émanait une clarté fantomatique, teintée de rouge.

Januel se redressa instantanément.

La magie des Griffures !

Il ignorait que des runes comme celle-ci avaient été apposées sur chacun des radeaux par des prêtres d'Aldarenche, sur l'ordre de Sol'Cim. Le coût d'une telle entreprise avait dû laisser le prêtre de Grif' aux portes de la mort. C'était le prix de sa folie vengeresse.

Mais Januel bénéficiait d'un avantage : le Phénix avait anticipé le maléfice. La main du phénicier se porta au cimenterre qui pendait à sa ceinture au moment même où les barreaux luminescents s'écartaient pour livrer passage aux chevaliers et à leurs animaux.

Pris de panique, Malsine recula, abandonnant son radeau au cou-rant. L'esquif fit une brusque embardée et manqua de précipiter Scende dans l'eau du fleuve. En équilibre instable, Januel assura sa prise sur la garde du cimenterre et fit face au premier chevalier. Protégé par une cotte de mailles sous un haubert d'un blanc éclatant, l'homme eut un temps d'arrêt pour reprendre ses esprits, tandis que le lion à ses côtés dodelinait de la tête. Ses deux compagnons s'extrayaient péniblement de la brèche ouverte par la rune, une large épée à la main.

Januel ne pouvait pas attendre l'aide de la Draguéenne. Les précieuses secondes offertes par l'avertissement du Phénix ne serviraient qu'à cet instant précis. Il leva son cimenterre en biais et visa les genoux du chevalier. Ce dernier tenta de dévier l'attaque à l'aide de son épée, mais la magie avait altéré ses réflexes. Le coup porta à hauteur du tibia et mordit cruellement la chair jusqu'à l'os. L'homme laissa échapper un cri déchirant et se décalà sur le côté.

Le radeau pencha avec lui. Scende se campa solidement sur ses jambes et Januel se retint au passeur, qui dut enfoncez profondément sa perche dans l'eau pour ne pas tomber. Les crocs de la gaffe mordirent le fond du fleuve, freinant brusquement l'embarcation. Le chevalier blessé tomba à genoux avec une grimace de douleur. Derrière lui, les deux autres Grifféens restaient désorientés par le rituel. De plus, la situation leur échappait complètement : ils ne reconnaissaient pas leurs

adversaires. Que faisaient là ces sœurs almandines, en lieu et place de l'assassin et de sa complice promis par l'Église ?

Soumis à contrecœur à la magie des Griffures, ils avaient accepté que l'expérience soit menée, au nom de tous les membres de l'Ordre du Lion dont le plus cher désir était de capturer Januel le phénicien. La disparition de l'empereur ne jouait pas en faveur de l'Ordre et chaque chevalier avait à cœur de venger le monarque qui les avait hissés au premier rang de l'Empire.

Le chevalier à genoux para la deuxième attaque de Januel sans essayer d'y répondre, persuadé qu'il s'agissait d'une erreur tragique, d'un détour imprévu de la magie grifféenne. Désormais privés de l'effet de surprise, les assauts de Januel n'étaient plus en mesure d'effrayer son adversaire. Malgré la blessure qui inondait ses jambes de sang, ce dernier bloquait sans difficulté les coups du phénicien. Puis la souffrance effaça ses doutes et sonna l'urgence de vaincre. Il reprit appui sur un pied et se fendit, épée en avant. Il passa aisément la défense de Januel et, l'ayant forcé à reculer, en profita pour se relever.

Januel baissa sa garde. Le lion blanc se jeta sur lui.

Scende, revenue de sa surprise, arracha la perche des mains du passeur. D'un coup d'œil, elle mesura la longueur du bâton et percuta violemment l'épaule du chevalier qui venait de se redresser. Ses bras battirent l'air mais il était trop tard. Il tomba à la renverse et disparut dans les flots.

Januel, allongé sur le dos, était aux prises avec le lion qui refermait sa gueule sur le jelhenn. À travers l'animal, des ondes de douleur forraient la conscience du jeune homme. Scende fit volte-face, plongea son cime-terre dans le flanc du fauve et lui décocha un coup de botte en pleine tête, permettant à Januel de le faire basculer hors du radeau.

La mercenaire reçut un choc puissant dans le dos. L'épée du chevalier ripa sur les écailles de son armure. Emporté par son élan, l'homme plongea sa lame dans le ventre de Malsine. Le désespoir et la stupéfaction se peignirent sur les traits du passeur. Un filet de sang coula de ses lèvres. Scende pivota sur elle-même

et décapita le chevalier. Malsine et le corps sans tête de son meurtrier quittèrent le bord.

Les deux lions au pelage de neige bondirent sur la Draguénne. Elle n'eut que le temps de se recroqueviller, le cimenterre brandi à la verticale, comme un épieu. L'un des lions s'empala sur la lame courbe, éclaboussant Scende de sang. Le poids de la bête, en s'abattant sur elle, faillit lui briser la nuque. Ils roulèrent tous les deux dans les flots.

Januel faisait face au dernier fauve, zébrant sa gueule et ses pattes du bout de son cimenterre. Chaque blessure s'accompagnait de rugissements assourdissants. Il parvenait toutefois à le tenir en respect, quand le lion se décida à lui sauter à la gorge. Il saisit alors son arme à deux mains et porta un coup de taille au cou de l'animal. La puissance du lion le projeta contre les rondins, mais il parvint à s'accrocher à la poignée du cimenterre et entreprit de fouiller la chair de la bête. Celle-ci finit par faiblir et Januel put se dégager de sa terrible étreinte.

L'esquif glissait de plus en plus vite, entraîné par le courant de l'Alderen. Januel enjamba le corps du lion et avisa le troisième chevalier à l'autre bout du radeau. L'homme luttait pour garder son équilibre. L'acier de son épée reflétait le soleil en éclats aveuglants. Le phénicien eut une pensée anxieuse pour son amie tombée à l'eau. Cependant sa priorité était d'éliminer le Grifféen qui avançait vers lui avec précaution. Conscient de son infériorité, Januel se prépara au combat, les doigts soudés à la poignée du cimenterre. Le Phénix vibrait dans sa poitrine.

Les deux adversaires allaient croiser le fer quand le radeau fit une nouvelle embardée. Il heurta la berge dans un tournant avant de repartir, dérivant à une vitesse croissante. Januel fut déséquilibré. Le chevalier soutint mieux le choc et faillit le désarmer. Le phénicien riposta aussitôt, tentant d'envelopper l'épée du chevalier dans la courbure de sa lame. La force de son adversaire l'en empêcha et lui valut d'être touché au bras. Par chance, l'armure-dragon résista au tranchant de l'acier.

Januel raffermit sa prise sur le cimenterre et bloqua trois

passes d'armes d'affilée avant de toucher à son tour, déchirant le haubert blanc du chevalier et entaillant sa cotte de mailles.

C'est à ce moment qu'une main gantée d'écailles de Dragon agrippa le radeau. Scende se hissa avec souplesse, faisant pencher l'esquif du côté de Januel. Celui-ci fléchit les jambes pour ne pas chuter, tandis que son adversaire se précipitait sur lui. D'un coup d'estoc, le phénicien enfila sa lame dans son abdomen.

Le chevalier éructa un sang carmin avant de disparaître dans le fleuve.

La rive était proche. Scende rafla les lames-licornes emballées dans sa cape et accrocha Januel par le bras. Ils sautèrent ensemble sur la berge où ils s'allongèrent, épuisés.

Le phénicien était fier d'avoir triomphé du piège que Sol'Cim lui avait tendu. Ainsi, le prêtre de Grif' avait juré sa perte. Qu'à cela ne tienne : Januel se faisait fort de lui prouver qu'il n'avait aucune chance.

Chapitre 24

Aldarenche passait pour la plus prestigieuse cité du M'Onde. Bâtie en forme d'amphithéâtre, elle épousait une immense baie où des milliers de navires marchands venaient s'ancrer et déverser leurs marchandises sur le continent. La capitale devait sa puissance à la position stratégique qu'elle occupait sur les voies maritimes qui liaient le nord et le sud, depuis les montagnes de Caladre jusqu'aux déserts des Provinces-Licornes. Marchands et marins componaient l'essentiel de la population. Les premiers avaient transformé le port d'origine en une cité riche et tentaculaire. Ils occupaient la partie haute de la ville. Les seconds, un flot ininterrompu de gaillards venus des quatre coins du M'Onde, trouvaient dans la ville basse les plaisirs et les jeux dont ils avaient rêvé durant leurs traversées.

L'or coulait à flots dans les rues d'Aldarenche. Nul ne pouvait l'ignorer en se promenant dans la ville haute, autour de ces palais flamboyants qui rivalisaient d'audace et de beauté. Au mépris des ruelles étroites qui serpentaient autour du port, de vastes jardins ceinturaient la cité et abritaient des fêtes somptueuses.

Abandonnée aux marchands, la capitale résonnait nuit et jour du vacarme de leurs convois qui encombraient les rues. Pour les protéger, il suffisait de puiser dans les auberges qui fleurissaient aux alentours du port. Des mercenaires aguerris et de jeunes garçons désargentés s'y offraient pour quelques pièces, afin que les marchandises débarquées par les navires puissent s'engager sans risque sur les routes de l'Empire. Au mépris du danger et fascinés par les richesses de la capitale, de nombreux voleurs venaient pourtant tenter leur chance. Certains s'enrichissaient, mais la plupart mouraient et disparaissaient dans le labyrinthe des égouts

qui s'étendait sous la ville.

Si la noblesse avait renoncé à Aldarenche, les autorités grifféennes s'étaient efforcées de garder le contrôle de la cité. Des soldats impériaux, recrutés parmi les vétérans de l'armée, occupaient des tours de guet aux principaux carrefours, connectées entre elles par les égouts. Redoutés par les habitants et même les marins, ces soldats se distinguaient du reste de l'armée par des coutumes étranges et une alliance indéfectible avec l'Église. Chargés de collecter les taxes fructueuses imposées aux marchandises, ils contrôlaient et empruntaient le réseau des égouts afin d'acheminer l'or et les pierres précieuses jusqu'au palais impérial. Bâti sur la crête qui dominait la cité, le palais abritait, en temps normal, la cour de l'empereur et de nombreuses salles d'études où les échevins impériaux orchestraient les affaires courantes du pays.

On entrait dans la capitale de Grif' par la mer ou par l'une des vingt grandes portes qui marquaient la frontière entre les faubourgs et le cœur de la cité. Dans la ville basse, ces portes avaient été édifiées entre les maisons et n'avaient jamais été prolongées par des remparts. En revanche, une véritable muraille s'étendait le long de la crête, de part et d'autre du palais impérial, et échouait de chaque côté sur une petite citadelle où logeaient les chevaliers de l'Ordre du Lion.

Les jelhenns obligaient Januel et Scende à communiquer par signes. Ils s'étaient entendus pour entrer dans la capitale par l'une des portes de la ville basse et purent rapidement juger des mesures draco-niennes prises par les autorités impériales. Aux vétérans des tours de guet, de nombreux soldats étaient venus prêter main-forte, afin de patrouiller dans les rues et d'arrêter tous les individus suspects. Januel sentit un frisson glacé dévaler sa colonne vertébrale en découvrant, sur les murs des faubourgs, d'innombrables plaques de cire où figurait son portrait. Les affiches promettaient de fortes récompenses pour le moindre renseignement qui conduirait à l'arrestation du phénicien.

Au fur et à mesure qu'il se rapprochait de la cité, il prit la

pleine mesure de l'importance qu'on attachait à sa capture. Les bruits les plus fous couraient à son sujet. Certains parlaient d'un complot chimérique, d'autres d'un Aspik qui aurait usurpé la place du jeune homme chargé de faire renaître le Phénix... Mais toutes ces rumeurs convergeaient vers une seule : la guilde des phéniciers était responsable. Sa culpabilité exigeait qu'un châtiment des plus sévères lui soit infligé et qu'on cesse enfin de quémander auprès de ses maîtres les armes nécessaires pour lutter contre la Charogne. Januel découvrit, la gorge nouée, l'hostilité gron-dante de la population. On montrait du doigt la Guilde-Mère, et certains se réjouissaient à l'avance de l'assaut imminent des troupes impériales. Il n'était pas dupe, pourtant, se doutant bien que l'Église dressait et dirigeait l'indignation du peuple vers ceux qu'elle espérait, enfin, mettre à genoux.

Le phénicien sentit une colère sourde enfler dans son cœur comme une tempête. Les manœuvres de l'Église grifféenne et l'aveuglement du peuple le mettaient en rage, à tel point qu'il manqua d'arracher son jelhenn pour défier un groupe de marchands qui rica-naient sur le destin funeste de la guilde. Une pression de Scende sur son bras le rappela à l'ordre et, les poings fermés, il se remit à avancer sous le regard inquisiteur des vétérans qui gardaient la porte de la cité.

Même si la proximité du couvent des Almandines avait habitué les soldats à voir des sœurs entrer et sortir de la ville, l'apparition des deux fugitifs suscita des regards mêlés de respect et d'excitation. Les vétérans fantasmaient sur ces jeunes guerrières au visage masqué, et certains essayaient d'attirer leur attention en parodiant quelque courbette en usage à la cour impériale. Aucun, pourtant, ne tenta de les arrêter ni même de demander ce que la Draguéenne cachait dans sa cape roulée en boule autour des deux lames-licorne.

La Draguéenne et le phénicien se frayèrent un passage entre les chariots et les bœufs qui attendaient devant la porte et, la tête droite, franchirent le cordon des soldats sans tenir compte de leurs provocations. Cette indifférence était familière aux vétérans

et, tout en rouspétant contre l'arrogance de ces femmes sans amant, ils ne tardèrent pas à reporter leur vigilance sur les marchands et les voyageurs qui formaient une longue file devant la porte.

Sous un ciel nuageux, Januel et Scende s'enfoncèrent dans la cité en direction de la Guilde-Mère qui s'élevait au nord-est de la ville haute. Au travers du jelhenn, le phénicien découvrait le vacarme assourdissant de la ville, les odeurs mêlées qui s'échappaient des fenêtres et des soupiraux, la foule qui se faufilait autour des chariots. Abasourdi par ce spectacle, Januel tentait de s'isoler, de puiser dans la prière et la présence du Phénix le recul nécessaire pour appréhender les épreuves à venir. Si proche de son but, il redoutait à présent la confrontation avec les maîtres du Feu. Quel accueil lui réservaient-ils ? Allaient-ils devenir ses juges et l'accuser d'avoir mis en péril la guilde tout entière ? Januel préféra chasser ces questions et se concentrer sur le chemin qui menait à la Tour.

Ils longèrent les pointes cuivrées d'un temple pèlerin, un ordre qui vénérait l'orage. Januel en ignorait la raison. On murmurait que les pèlerins maîtrisaient les secrets de la foudre et en faisaient un usage mystérieux. Cette rumeur l'étonnait fort, mais les reflets du bâtiment susciterent en lui une fascination intense. Plus tard, à l'angle d'une ruelle qui descendait jusqu'au port, Scende lui indiqua dans le lointain le relief azuré d'une ville taraséenne. Elle s'élevait sur le dos d'une Tarasque, un Féal pareil à une baleine titanique dont la gueule refermée abritait les plus célèbres joailliers du M'Onde. Nul ne savait comment ils travaillaient, mais la légende prétendait qu'ils vivaient en ermites entre les dents de la créature et y mouraient sans avoir jamais vu la lumière du jour.

Les aperçus des divers royaumes se succédaient dans cette ville cosmopolite. Le lacs des rues amenait Januel à d'incessantes découvertes qui attisaient sa curiosité lui donnant, plus que jamais, l'envie de courir le M'Onde. La mercenaire, qui avait déjà derrière elle de longues années de pérégrination, n'était pas aussi

charmée. D'un geste impérieux, elle rappela au phénicien la gravité de leur situation. « Survis d'abord à ce qui nous attend, semblait-elle dire, et tu iras voir les merveilles que réservent ces contrées. »

Plus loin, ils retinrent tous deux leur respiration pour dépasser le quartier de la communauté basilik, où des racines noueuses à l'odeur âcre avaient recouvert les façades. Une fois qu'ils eurent franchi un pont surplombé par des griffons de marbre, ils se retrouvèrent au milieu de vastes écuries de pierre blanche abritant des Pégases, magnifiques chevaux blancs dotés d'ailes soyeuses, puis au cœur d'un marché où des échevins draguéens achetaient à prix d'or les plumes des Griffons décédés dans l'année.

Mais les surprenantes étapes de leur trajet ne suffisaient pas à gommer la peur et la méfiance. Chaque coudée qui les rapprochait de la Tour augmentait d'autant le risque d'être démasqué. Des Griffons tour-noyaient dans le ciel sans relâche et des patrouilles lourdement armées arrêtaient les passants au hasard. Scende fit signe à Januel de presser le pas et de se courber légèrement afin de dissimuler leurs curieux visages à la menace permanente des Féals. Tout en s'enfonçant plus avant au cœur de la capitale, le phénicien pouvait presque sentir leur regard aiguisé tarauder son échine.

Finalement, la Tour de la Guilde-Mère se dressa devant eux. Sa couleur sang rappelait de façon funeste celle de Sédénie. Januel n'aurait pas cru qu'un jour cet édifice représenterait pour lui une promesse de mort. Il s'élevait au centre d'une place rectangulaire et culminait à deux cents coudées de haut pour trente de diamètre. Des étroites lucarnes qui perçaient la Tour sur toute sa longueur s'échappaient d'épaisses volutes de fumée. En dépit du vacarme de la foule, on pouvait entendre le bruit sourd des forges qui résonnait à l'intérieur.

Un rapide coup d'œil suffit à Scende pour évaluer le dispositif de surveillance mis en place par les forces impériales. Elle nota

que les troupes n'étaient pas aussi nombreuses qu'elle l'avait craint. Assurément, Tshan avait réussi à en éloigner une partie. Elle l'imagina chevauchant au grand galop, poursuivi par une meute de soldats, et éclatant de son rire légendaire. Pourrait-elle jamais le remercier ?

Les soldats avaient tiré de lourdes chaînes en travers des rues qui menaient à la place. D'autres hommes avaient investi les bâtisses voisines dont les façades donnaient sur la Tour, tandis que plusieurs Griffons aux ailes repliées se tenaient sur les toits.

La mercenaire et le phénicien avaient du mal à rester proches l'un de l'autre, secoués par le ressac des badauds qui se pressaient sur les lieux. Des habitants du quartier s'étaient rassemblés derrière les chaînes tendues par les soldats. Menés par des prêtres grifféens, ils exigeaient que la guilde ouvre ses portes et livre sans tarder des armes pour lutter contre la Charogne.

Entraînant Scende par le bras, Januel se fraya un passage dans la masse des manifestants. Si près du but, il lui venait des idées folles, comme l'envie de bousculer les soldats pour courir jusqu'à la porte de la Tour. Le fait de se voir interdire l'accès à la guilde le faisait bouillir intérieurement. Lui qui l'avait servie avec dévouement depuis des années... Possédé par la colère, il s'imaginait arracher son masque et déployer le Phénix à la vue de tous. Le regard appuyé d'un soldat soupçonneux le ramena instantanément à la raison.

— Eh, mes sœurs, on ne passe pas, s'écria-t-il. Faut contourner la place.

Januel hocha la tête et, précédé cette fois par sa compagne, recula en hâte pour disparaître dans la foule. Ils trouvèrent refuge dans une impasse étroite où coulait le mince filet d'une fontaine. L'endroit était désert, à l'abri des indiscrets.

Januel s'était préparé à cet instant crucial depuis qu'ils s'étaient échappés de la citadelle impériale. Seule l'Asbeste avait pu accomplir le miracle qui les avait conduits jusqu'ici, à quelques encablures de la Guilde-Mère. À présent, il fallait en venir à l'essentiel et tenter l'impossible pour franchir ce dernier rempart

dressé entre lui et ses maîtres. Ils ne pouvaient pas utiliser le déguisement des sœurs, pour la simple raison que les Phénix ne portaient pas l'Almandin et qu'aucune d'entre elles n'aurait eu de raison de pénétrer dans la Tour. En principe, le jelhenn était devenu inutile. Il décida de le retirer malgré les réticences que Scende exprima en secouant la tête. Il tira sur la créature pour la décoller de son crâne. Le jelhenn obéit à la volonté de son hôte et replia le dard qui le liait à l'esprit du phénicier. Puis, lentement, les tentacules se rétractèrent. Lorsqu'enfin son visage fut libéré de l'emprise de l'animal, Januel dut prendre appui sur le mur pour ne pas s'écrouler. Il chancela jusqu'au fond de l'impasse et s'aspergea d'eau à la fontaine pour éliminer les humeurs poisseuses laissées par le jelhenn. Il avala plusieurs fois de l'air frais à grandes goulées avant de se retourner vers Scende. Celle-ci l'avait imité.

— Comment te sens-tu ? murmura-t-il, la bouche pâteuse.

— Soulagée...

Elle désigna le jelhenn de Januel qui traînait sur le pavé et ajouta :

— Pourquoi as-tu décidé de l'enlever ?

— Je n'ai plus envie de me cacher.

Scende fit une grimace et jeta un œil par-dessus son épaule vers l'extrémité de la ruelle :

— Tu as vu ce qui nous attend ? Nous ne passerons jamais.

— Je sais.

Elle plissa ses grands yeux violets et prit une voix grave :

— Jusqu'ici, je savais ce que je faisais, Januel. Dans les montagnes, à Alquediane, au couvent... Mais maintenant, je ne suis plus sûre de le savoir. Les Griffons occupent le ciel, les égouts sont contrôlés par les soldats impériaux et la Tour est cernée d'hommes armés et d'imbéciles. Aucun moyen de passer.

— Si, il y en a un.

Le phénicier avait pris le temps de réfléchir à sa décision. Elle était dangereuse, peut-être même suicidaire, mais ils n'avaient plus le choix.

— Le Fiel. Je vais utiliser le Fiel du Phénix.

Les yeux agrandis par la stupeur, la mercenaire l'empoigna par l'épaule :

— Januel, qu'est-ce que tu racontes ?

— Lui seul me donnera la force nécessaire pour passer.

— Tu n'en sais rien ! Ce Phénix remonte aux Origines... À présent que tu le connais mieux, tu peux peut-être lui donner sa pleine mesure sans recourir au Fiel !

— Tu te trompes, j'ignore encore tout de lui. Nos esprits commencent à s'accorder mais ce ne sont que des balbutiements. Si j'exige de lui qu'il affronte Griffons et soldats, j'aurai besoin de toutes ses forces... et même au-delà.

— C'est ridicule. Qu'est-ce que tu vas gagner ? Une petite chance de pénétrer dans la Tour ? Et après, tu y as songé ? Les impériaux tiendront un excellent prétexte pour donner l'assaut à la Guilde-Mère. À quoi bon chercher à rejoindre tes maîtres s'ils se font massacer par ta faute ? Comment être sûr que le Fiel ne te dévorera pas cette fois-ci ? Tu as déjà assassiné l'empereur, ce n'est pas la peine d'ajouter les tiens à la liste !

Januel baissa les yeux. Scende ajouta, radoucie :

— Excuse-moi, je n'ai pas voulu dire cela. Mais...

— Mais tu as raison, avoua le phénicien. Seulement, je n'ai pas d'autre solution.

La Draguéenne soupira et s'interrogea sur la valeur de ce qu'elle était en train de vivre. Pourquoi était-elle ici, en compagnie d'un garçon qui aurait presque pu être son fils et qui était prêt à risquer sa vie pour se soumettre au jugement des siens ? Elle songea à Lhen. Elle n'avait pu sauver l'homme qu'elle aimait. Elle n'osait admettre l'évidence, ce désir secret de se racheter auprès de lui en réussissant à sauver le phénicien. Au cours des années passées, elle avait guetté son pardon dans chaque compagnon qu'elle avait arraché à une mort certaine. Mais aucun n'avait soulagé son cœur, aucun n'avait empêché ses cauchemars de revenir la hanter. La vie de Januel lui paraissait si précieuse pour l'avenir du M'Onde qu'il lui semblait enfin tenir un sacrifice digne de son amour perdu. Peut-être même l'avait-elle déjà compris à la

mort de l'empereur... Oui, c'était sans doute la raison qui l'avait poussée à aider le phénicien et à défier un empire lancé à sa recherche. Pour Lhen, pour lui prouver qu'elle était capable de se montrer digne de lui.

Januel lut soudain une froide résolution dans les yeux de la Draguénenne.

— À quoi penses-tu ?

— À toi, Januel, seulement à toi. Ne te méprends pas sur mon geste et ne pense qu'à une chose : accéder à la Tour.

— Enfin, de quoi parles-tu ?

Elle sourit et ce sourire fut la dernière expression humaine que Januel vit sur le visage de Scende.

La Draguénenne poussa un cri rauque et tomba à genoux, la tête entre les mains. Januel voulut se précipiter pour la relever mais elle le repoussa sans ménagement et se recroquevilla un peu plus. Un spasme d'une force inouïe ébranla tout son être.

— Scende !

Elle n'entendait plus. Son sang bouillonnait dans ses veines et se transformait déjà en ce fluide visqueux qui nourrissait le cœur des Dragons. Elle releva brusquement la tête et darda sur Januel des pupilles rétrécies qui prenaient une teinte orangée. Ses lèvres s'écartèrent sous la pression de ses dents qui s'allongeaient, tandis que les os de son visage commençaient à se tordre. Une bourrasque invisible souleva ses longs cheveux noirs et, dans un craquement, l'armure-dragon se déchira. Les attaches claquèrent, les pièces se rompirent et le corps de Scende s'altéra inexorablement pour faire place à la silhouette majestueuse et massive d'un Dragon. Sur sa peau neigeuse se formèrent de larges écailles, puis ses bras se replièrent violemment dans son dos pour entamer leur métamorphose.

Tétanisé, Januel vit les ailes du Dragon se déployer tandis que les longues jambes de Scende grossissaient d'une façon grotesque. À ses pieds poussaient d'énormes griffes couleur d'ardoise. Le phénicien plaqua la main contre sa bouche pour se

retenir de vomir tant l'épreuve semblait faire souffrir son amie. Son crâne s'était brutalement allongé et se couvrait, à son tour, d'écaillles rutilantes.

Lorsque le Dragon acheva sa mutation, Scende n'existant plus. Un formidable Féal orange et rouge, rayonnant de puissance, s'était substitué à elle. Ses ailes démesurées ébranlèrent les façades de chaque côté de l'impasse.

Le Phénix cognait dans le cœur de Januel comme un animal pris au piège. Il percevait la naissance du Féal, à l'instar des Griffons aux alen-tours qui se mirent soudain à pousser des cris d'alarme dans les nuées. Le rugissement du Dragon leur fit écho et le Féal, d'un seul battement d'ailes, se propulsa dans les airs dans une gerbe de tuiles brisées.

Ceux qui aperçurent l'envol de la créature refusèrent d'y croire avant qu'elle ne fonde sur la foule amassée autour de la place. Griffes en avant, elle déchaîna un véritable vent de panique en s'engouffrant dans une rue pour y semer la mort. Januel, qui s'était précipité à l'entrée de l'impasse, éructa une bile brûlante en voyant le sang éclabousser le sillage du Féal. Sur son passage, les griffes avaient déchiqueté des corps, brisé des crânes. Une sourde clamour enflait dans les rues adjacentes.

— Arrête, Scende, je t'en supplie, implora le phénicien lorsque le Dragon amorça sa courbe vers le ciel et évita de justesse le premier assaut d'un Griffon qui fondait sur lui.

Un bref instant, Januel crut que la Draguénne cherchait à affaiblir leurs ennemis pour lui laisser une chance de courir vers la Tour. Puis il la vit refuser à nouveau le combat contre un Griffon qui s'était lancé à sa rencontre et plonger sur une avenue pour s'attaquer à la foule. Le massacre emplissait Januel d'un tel sentiment d'horreur qu'il butait à chaque pas en se dirigeant vers la Tour. Il n'était pas loin de s'évanouir.

Devant lui, les survivants pris de frénésie piétinaient cadavres et blessés. Les soldats postés derrière la chaîne étaient submergés par les fuyards. Januel comprit alors que le Dragon s'efforçait de faire céder, un à un, les barrages impériaux afin que

la foule investisse l'espace que les impériaux avaient mis tant de soin à dégager. L'affolement général suffirait à créer la confusion nécessaire pour dissimuler l'entrée du phénicier dans la Guilde-Mère.

Le plan de Scende fut couronné de succès. En un instant, la place fut envahie.

Januel tenait à peine debout lorsqu'il enjamba les premiers cadavres. Un vieil homme à l'épaule démantelée l'agrippa par la cheville, dans un sursaut d'agonie. Le phénicier ne put réprimer un cri de surprise. Il fit une brusque embardée pour lui échapper.

Au-dessus de la cité, les Griffons étaient parvenus à cerner le Dragon et se préparaient à l'attaquer.

Januel déboucha sur la place où l'on courait dans toutes les directions. Certains Grifféens allaient même frapper à la porte de cette Tour dont ils réclamaient la destruction un moment plus tôt. Januel s'engagea d'un pas vacillant au cœur de ce tourbillon de gémissements et de corps ensanglantés. Au passage, il aperçut à terre son portrait en cire, imprégné de sang. Son profil y apparaissait à présent ébréché et flou.

Un prêtre sembla soudain reconnaître Januel et cria quelque chose avant d'être brutallement happé par la foule. Sans le jelhenn pour masquer ses traits, le phénicier en armure-dragon ne pouvait passer inaperçu.

Heureusement, le Dragon monopolisait l'attention et nul n'attacha d'importance à cette silhouette qui s'approchait de la Tour. Dans un brouillard sanglant, Januel parvint enfin à la porte d'entrée dont il empoigna le heurtoir de toutes ses forces, comme on s'accroche à une planche de salut. Il frappa plusieurs coups d'affilée, manqua d'être renversé par un marchand au visage cramoisi venu s'échouer sur lui, la face à moitié déchirée par les griffes de Scende, et leva les yeux vers le ciel.

Maculé par le sang d'innombrables blessures, le Dragon était parvenu à échapper à l'étau des Griffons et, dans un ultime sursaut de vie, à prendre une distance suffisante pour obtenir un

instant de répit. Ses poursuivants se rassemblaient pour l'hallali lorsque la porte en bronze s'entrouvrit et qu'un bras solide saisit Januel pour le tirer à l'intérieur.

Chapitre 25

La Guilde-Mère des phéniciers forgeait au feu des Phénix les armes les plus puissantes de l'Empire de Grif'. Entre ses murs noircis par la fumée des forges résonnaient encore les premiers coups de marteau de ses fondateurs. Depuis le premier jour, elle abritait le même nombre de phéniciers, deux cents hommes, du jeune disciple récemment admis au doyen des maîtres du Feu.

Les forges occupaient les étages supérieurs, venaient ensuite les hautes salles où se pratiquait la Renaissance des Phénix et, enfin, dans les étages inférieurs, les cellules des phéniciers et les pièces dévolues à leur quotidien. À l'intérieur, rien ne laissait présumer des fortunes engrangées par la guilde au cours des siècles passés. Le mobilier, sobre et robuste, ressemblait à celui des autres Tours de l'Empire. Les richesses matérielles se trouvaient dans une salle au sommet et seuls les maîtres du Feu y avaient accès. On y conservait les armes récemment forgées, en attendant qu'elles soient remises à leurs futurs propriétaires. Quatre Phénix veillaient nuit et jour sur les lieux.

Les maîtres phéniciers se réunissaient en catastrophe pour évoquer l'apparition soudaine du Dragon, quand un jeune disciple vint leur annoncer l'arrivée de Januel. La nouvelle se propagea à l'intérieur de la Tour tel un ouragan. Abandonnant travaux en cours ou fentes des meurtrières, auxquelles certains s'étaient pressés pour suivre le combat qui se déroulait à l'extérieur, les phéniciers dégringolèrent les étages pour accueillir le tristement célèbre disciple de Sédénie.

Januel avait refusé l'aide qu'on lui offrait pour grimper l'escalier en colimaçon menant aux hauteurs de la Tour. L'âme

meurtrie par le sacrifice de Scende, il gardait les yeux fixes, essayant de ravalier ses larmes. Massés sur son passage, les adeptes de la guilde demeuraient immobiles et respectaient un profond silence, conscients que le moment était historique.

Le murmure qui précédait Januel atteignit la Salle du Conseil. Les maîtres du Feu relevaient l'ourlet doré de leurs toges de velours rouge vif, s'apprêtant à les quitter pour venir à la rencontre du phénicien, lorsque s'éleva derrière eux une voix étrangement claire :

— Non, laissons-le venir jusqu'ici. Il est bon que tous nos disciples le voient.

Les maîtres se tournèrent vers la silhouette diaphane qui flottait près de la fenêtre et hochèrent la tête, empreints de gravité.

Des lanternes de verre remplies de gravillons phosphorescents jetaient des halos sur les murs jaune crème. De magnifiques tapisseries décrivant les grandes heures de l'histoire de la guilde s'étalaient d'un bout à l'autre de la salle. Il émanait de l'assemblée une impression sinistre : les ombres rongeaient les visages fripés, les crânes chauves et les orbites creusées des vieillards.

Januel se figea sur le palier de la Salle du Conseil. Son cœur battait si fort dans sa poitrine qu'il crut que le Phénix cherchait à lui échapper. Il respira longuement pour retrouver une contenance, déglutit et puise le courage d'avancer dans une phrase qu'il se répétait sans cesse en hommage à son maître Farel : « aucune braise ne mérite de s'éteindre... »

Réunis autour d'une grande table d'ébène, les maîtres du Feu se levèrent à l'arrivée de Januel. Dans un silence impressionnant, ils le saluèrent chacun leur tour du signe de l'Asbeste. Januel leur répondit de la même façon, mains jointes, paume contre paume et les doigts ouverts, et s'approcha de la table.

— Maîtres, déclara-t-il d'une voix qui tremblait légèrement, j'ai traversé l'Empire pour me soumettre à votre jugement. Ainsi l'avait voulu maître Farel.

Asphyxié par l'angoisse, il attendit la réaction des maîtres en

se tordant les mains.

Les vieux phéniciers se consultèrent du regard avant que le doyen, qui arborait une superbe barbe blanche, ne prenne la parole :

— Puissions-nous te rendre un jour un hommage digne de ton courage, Januel.

S'aidant d'une canne au pommeau d'argent, le vieillard aux allures de patriarche entreprit de contourner la table pour rejoindre le phénicier. Ses yeux vert-de-gris exprimaient un mélange de gratitude et d'anxiété. Sur sa peau dorée par le feu des Phénix qu'il avait côtoyés toute sa vie, des rides profondes sillonnaient ses joues et son front :

— Je suis maître Lizyen, doyen de la guilde de Grif'. Par toi est venu le chaos, la peur mais aussi... l'espérance. À présent, tu dois t'expliquer.

Il se saisit d'une chaise, dont le dossier sculpté représentait une épée et un cimenterre croisés, et la présenta à Januel.

— Je dois t'avouer que nous avions perdu tout espoir que tu échappes à l'Église. On dit que le Phénix impérial palpite dans ton cœur. Est-ce la vérité ? Raconte-nous, mon garçon, car l'avenir de cette guilde ne dépend que de toi.

Januel acquiesça et s'assit, abasourdi par le poids de ces propos. Il attendit que le vieillard ait repris sa place pour certifier :

— Je n'ai pas tué l'empereur.

— Nous le savons, Januel. Personne ici ne t'accuse de sa mort. Nous voulons seulement comprendre comment un jeune phénicier comme toi a pu survivre à l'Embrasement d'un Phénix des Origines et à maîtriser le Fiel qui le possédait.

— Je... je l'ignore, maître. Rien de tel ne m'était arrivé lors des précédents Embrasements. Ce fut si soudain, si... inattendu. Mais je puis vous dire une chose : le Fiel n'a pas voulu de moi. Il s'est apaisé de lui-même.

— Sous-entends-tu qu'il était animé d'une volonté distincte du Phénix ?

— Non. Enfin, je ne crois pas. Il s'est emparé de lui puis s'est

retiré.

— Quand ? Quand a-t-il renoncé ?

— Après la mort de l'empereur.

— Donc le Fiel s'est exprimé par ton intermédiaire afin de te tuer, c'est bien cela que tu dis ?

— Oui, mais...

— C'est extraordinaire, murmura le vieillard en se renfonçant dans sa chaise. Absolument extraordinaire.

Plusieurs maîtres acquiescèrent d'un grognement. Le doyen croisa les doigts devant son menton et reprit :

— As-tu senti le Fiel revenir à l'assaut par la suite ?

— Non, précisa Januel. J'ai pensé que le Phénix avait fini par le consumer.

— Il faudra que nous nous en assurons.

Le noble vieillard pinça les lèvres, jeta un bref regard au fond de la pièce plongée dans l'obscurité et ajouta, sentencieux :

— Tu es rattrapé par le passé, Januel. Ton destin s'est joué bien avant que tu ne naisses. Hier encore, nous pensions que la Charogne s'était emparée de toi. Nous ne savions pas comment, mais nous étions persuadés qu'elle s'apprêtait à se servir de la guilde à travers toi comme d'un instrument de conquête. Nous avons ordonné aux Tours de cet Empire de cesser les Renaissances et de ne plus approcher les Cendres. Nous avons suggéré aux guildes des autres royaumes de faire de même, de peur que les Charognards ne frappent ailleurs. Tu vois, en somme, notre guilde a cessé d'exister depuis la mort de l'empereur. Ici même, nous nous contentions d'achever à la main les armes que les Phénix avaient entrepris de forger avant le drame. Et ce, jusqu'à hier. Jusqu'à ce que cet homme vienne nous confier la vérité sur les circonstances de ta naissance.

Januel fronça les sourcils en posant les yeux sur l'endroit indiqué par maître Lizyen. L'obscurité qui y régnait parut soudain se troubler et s'éclairer de l'intérieur pour dévoiler peu à peu une silhouette tremblotante.

Un spectre. Une forme immatérielle et nacrée.

Tétanisé, Januel ouvrit la bouche sur un cri muet en distinguant les traits sereins de maître Farel qui lui souriait dans la pénombre.

— Maître ? articula-t-il, au bord des sanglots.

Du phénicien, il ne restait qu'un reflet blafard et cristallin qui vacillait et semblait sans cesse sur le point de s'éteindre. Mais sa stature, sa robe, sa barbe et ses cheveux longs ne laissaient planer aucun doute.

— Januel...

— Maître Farel, vous... vous êtes vivant ?

— D'une certaine manière, mon enfant.

Le fantôme glissa jusqu'à lui, sans se préoccuper de la table que son corps traversa sans effort.

— Ma mort a été le moment le plus doux qu'il m'ait été donné de vivre, confessait-il d'une voix feutrée. Grâce à elle, j'ai découvert la vérité et appris quelle importance tu avais pour l'avenir du M'Onde.

Quand il parvint à hauteur de Januel, ce dernier distingua les veinules bleues et argentées qui parcouraient l'intérieur de son corps fantomatique.

— Oui, comme tu peux en juger, je suis devenu moi-même une Onde... Seul un sanctuaire comme cette Tour me permet d'apparaître à tes yeux. Il faut que les effluves magiques soient assez puissants pour soutenir mon image.

Januel ignorait à quoi pouvait bien ressembler une Onde mais il hocha la tête. Peu lui importait, il était si heureux de converser à nouveau avec son maître. Il avança une main timide vers son image. Au bout de ses doigts, il sentit une fraîcheur apaisante, semblable à celle d'une source.

— L'Onde... murmura le garçon, au comble du ravisement.

— Les Ondes existaient avant même la naissance des Féals, expliqua Farel, et irriguaient ce monde en ruisseaux tumultueux et magiques. Mais cette harmonie prit fin lorsque les animaux s'y abreuvèrent et se changèrent en Féals, des créatures titaniques et assoiffées de puissance mêlant les traits de diverses espèces.

Incabiles de résister au Fiel, l'instinct de violence qu'ils avaient tiré de l'Onde, ils se jetèrent dans un combat effroyable. Le temps des Origines devint alors celui du massacre.

L'exposé de Farel captivait Januel. Pourtant, un frisson irrépressible sur son échine répondait aux paroles du maître. Car ces événements avaient manifestement un rapport avec un jeune garçon dont la vie aurait pu être plus simple.

La voix du spectre assombrit littéralement la salle aux mots suivants :

— La Charogne naquit sur les cendres de cette lutte fratricide, sur les cadavres pourrissants de ces Féals trop jeunes pour mesurer la gravité du mal qu'ils venaient d'engendrer. Alors les Ondes, animées du désir de rétablir la paix, s'allierent avec certains d'entre eux, plus aptes à contrer le maléfice. Les Phénix. Ils se sacrifièrent pour enchaîner la Charogne à un territoire clos, le royaume des morts. Les oiseaux de feu élevèrent uneenceinte pour la circonscrire et empêcher ses créatures de s'échapper. Tout cela, tu le sais déjà... Seulement, tu ignores que les Ondes se sont perpétuées à travers les âges grâce à des hommes et des femmes qu'elles jugeaient dignes de les rejoindre. De devenir des leurs après leur décès. Tous prirent part à la guerre invisible contre la Charogne. Je sais ce que tu penses : nombreux sont ceux à la surface du M'Onde qui luttent, eux aussi, contre les Charognards. Hélas, je t'affirme que cette bataille est sans issue.

Januel crut que la Tour s'écroulait sur lui. La guerre était vainque ? Le fantôme de Farel fit un geste pour l'apaiser et reprit :

— Durant des siècles, les Charognards ont appris à contourner la barrière des Phénix, à renforcer les Sombres Sentes afin qu'elles s'incarnent de plus en plus aisément dans nos contrées.

Sur son visage, les veinules prirent une couleur bleu nuit.

— Les Ondes ont cherché un moyen d'empêcher l'inéluctable, un moyen de mettre en échec la mort annoncée de toute vie ici-bas, la mort de ce M'Onde. Une idée a germé voilà près de cinquante-trois ans dans la clairière d'une forêt oubliée. Les Ondes

s'étaient toutes réunies à cette époque et...

— Cinquante-trois ans... l'interrompit Januel. C'est l'âge qu'elle aurait aujourd'hui.

— Oui, l'âge de ta mère, souffla Farel. Laisse-moi t'expliquer... Les Ondes ont compris que, pour détruire les Charognards, il fallait détruire leur royaume. Oui, couper ce tronc pourri afin que ses branches ne puissent plus jamais s'étendre sur le M'Onde. Avant de se réunir dans cette clairière, les Ondes se sont glissées dans les antiques bibliothèques veillées par les Dragons, elles ont voyagé jusqu'aux cimes de Caladre pour y consulter les moines blancs, elles ont écouté les murmures des Aspics qui résonnent au plus profond de la terre, elles ont étudié les légendes chimériennes et fouillé les ruines enfouies des anciennes cités des Provinces-Licornes. Puis, au creux de cette forêt sacrée, elles ont enfin pu prendre une décision. La seule possible. Pour détruire la Charogne, il fallait combattre le mal par le mal.

Les rigoles qui irriguaient le corps du maître défunt virèrent au rouge corail. Il croisa les bras et acheva :

— Il fallait retrouver les sentiers perdus qui menaient aux Phénix chargés d'emprisonner la Charogne, cette muraille de Cendres qui menaçait peu à peu de se rompre comme une digue. Mais ce n'est pas le pire...

Il se tourna vers les grands maîtres et fit peser sur eux un regard lourd avant de revenir à Januel :

— La guilde des phéniciers se garde bien d'avouer la cruelle vérité. Si les Sombres Sentes peuvent aujourd'hui s'incarner dans ce M'Onde, c'est grâce aux brèches que des phéniciers renégats, devenus Charognards, ont ouvertes dans l'enceinte... Chaque jour qui passe voit leurs pouvoirs augmenter. Ils apprennent à consolider ces brèches afin que les Sombres Sentes puissent croître dans notre M'Onde.

Un silence lourd de menace s'étendit sur l'assemblée. La honte se peignait sur le faciès des vieillards. Ils se sentaient coupables au nom de leur ordre. Le doyen prit la parole :

— C'est pourquoi nous sommes aujourd'hui obligés de sacrifier le mur de Cendres édifié par les ancêtres de nos Phénix. Comprends-tu pourquoi, Januel ?

— Non, avoua le phénicier dont le souvenir de sa mère occupait l'esprit tout entier.

Le doyen posa les mains à plat sur la table et se dressa :

— Voilà désormais notre mission. Faire renaître les Cendres qui entourent la Charogne, faire renaître les Phénix des Origines et libérer le Fiel qui les habite. Il faut que les Phénix déferlent sur le royaume des morts et le consument à jamais.

Chapitre 26

L'écho de cette déclaration parut se graver pour l'éternité dans la pierre de la Tour. Le spectre de Farel le laissa s'estomper et se mit à flotter autour de l'assemblée des grands maîtres :

— Il y a cinquante-trois ans, les Ondes s'immolèrent afin de créer une femme qui incarnerait tous leurs espoirs, une femme dont le ventre abriterait un enfant susceptible de faire renaître les Phénix de la muraille de Cendres et de déchaîner leur Fiel.

Januel eut la nette sensation qu'une main glacée se refermait sur son cœur.

— Oui, mon enfant, ta mère est née dans cette clairière, créée par les Ondes qui ont offert leurs âmes afin qu'elle soit de chair et de sang. Sa naissance eut un prix : leur disparition. Livrée à elle-même, cette femme devait à tout prix échapper à l'attention de la Charogne, le temps que l'enfant soit conçu. Elle a choisi de devenir une de ces prostituées qui accompagnent les batailles, de disparaître dans les tourmentes de la guerre. La Charogne n'aurait pas l'idée de venir la chercher là. Lorsque tu es né, elle a pris soin de te confier aux soldats qui croisaient sa route, afin que tu deviennes un guerrier d'exception et que tu sois capable d'affronter les Charognards. Jusqu'au jour où ils l'ont retrouvée... Ton esprit a soufflé le souvenir de cette nuit tragique comme la flamme d'une chandelle, mais c'est la vérité, Januel. Ce sont les Charognards qui, cette nuit-là, ont assailli votre campement et tué ta mère.

Januel ne parvenait plus à donner un sens aux révélations de son maître. Les circonstances de sa naissance prenaient soudain une telle ampleur qu'il refusait encore de croire à l'origine magique de sa mère et au rôle que les Ondes lui avaient donné.

— Ce coup terrible porté aux espoirs du peuple de l'Onde a failli marquer le triomphe de la Charogne. Si tu disparaissais, plus rien ne s'opposait à la mort lente de ce M'Onde. Pourtant, tu as survécu. Victime de ce traumatisme, tu as erré jusqu'à ce que maître Grezel te découvre et perçoive en toi d'extraordinaires ressources. Grezel ignorait tout de tes origines. Il a agi en phénicien et a lu en toi un appétit de vie inégalé, un désir profond de prendre une revanche sur la mort que la Renaissance des Phénix canaliserait à merveille. Il ne s'est pas trompé. Dans ton sang coule la magie des Ondes. Elle seule t'a permis de résister à l'Embrasement du Phénix des Origines. Elle seule t'a permis de libérer son Fiel... Parce que telle est ta destinée, telle a été la volonté du peuple de l'Onde.

Malgré la tempête qui soufflait dans son crâne, Januel intervint :

— Pourquoi à ce moment-là ?

— Que veux-tu dire ?

— Pourquoi ai-je délivré ce Phénix de son Fiel ?

— Parce qu'il datait des Origines, au même titre que ceux qui forment la muraille de Cendres. Ton pouvoir ne s'exprime qu'à travers eux. Au contact des Phénix de Sédénie, il n'avait pas lieu de se manifester. C'est peut-être au hasard que nous devons la chance de t'avoir récupéré. Si nous ne t'avions pas choisi pour l'anniversaire de l'empereur, les Ondes n'auraient jamais retrouvé ta trace.

Farel baissa la tête. Les vibrations qui animaient sa silhouette s'amoindrissent, exprimant son désarroi.

— Nous sommes si peu nombreuses aujourd'hui. À peine quelques centaines, disséminées à travers le M'Onde. À présent, il nous faut songer à l'avenir, te protéger et te former jusqu'à ce que tu sois en mesure de pénétrer dans le royaume de la Charogne.

Januel se mordit la lèvre et embrassa la Salle du Conseil d'un seul regard. Dans sa poitrine, le Phénix chantait une mélodie à la fois glorieuse et pathétique. La mélodie du destin.

— Alors, je suis celui par qui le M'Onde vivra ou mourra...

arti-cula-t-il péniblement.

— Ni plus ni moins, confirma son maître. Mais maintenant, nous sommes là.

— Personne d'autre que moi ne peut s'aventurer dans la Charogne ?

— Si, d'autres en sont capables, mais aucun n'aura le pouvoir de libérer le Fiel des Phénix pour embraser le royaume des morts.

Januel crut déceler une hésitation dans la voix de Farel mais ce dernier poursuivit :

— Il faudrait des siècles pour que les Ondes puissent reproduire le rituel qui créa ta mère. D'ici là, la surface du M'Onde ne sera plus que poussière.

— Vous ne me dites pas tout, maître.

L'Onde tressaillit et murmura :

— Les Charognards te recherchent. Cet Empire aussi. Les troupes impériales peuvent donner l'assaut à tout moment... Tu as raison, je ne te dis pas que nous n'avons que très peu de chances de réussir, que tu risques de mourir, peut-être même pire...

Januel détourna les yeux, absorbé par ses réflexions. À quoi devait-il son intime conviction que le combat à mener serait impitoyable, qu'il exigerait de lui bien plus que les épreuves qu'il venait de traverser ? Cette confrontation inéluctable avec la Charogne l'emplissait d'effroi mais il n'envisageait pas de s'y soustraire. Le souvenir de sa mère parlait pour lui. Il savait que son amour n'avait pas été dicté par les Ondes, qu'elle l'avait aimé au-delà de ce qu'il représentait pour le salut du M'Onde. Les yeux humides, il songea aux gestes tendres qu'elle avait pour lui lorsqu'il redoutait encore l'obscurité de la nuit. Dans ces moments-là, elle n'était pas seulement une créature magique, elle était une mère. Simplement. Et sans doute était-ce en cette certitude qu'il puisait sa détermination. Il acceptait de porter sur ses épaules le salut du M'Onde parce qu'il était convaincu que sa mère lui avait donné la tendresse qu'exige un fils, plus qu'un élu des Ondes.

Il songeait à ses proches de naguère, à Sildinn et surtout à

Scende. Il doutait que la Draguénne ait pu échapper aux Griffons lancés à sa poursuite. En dépit des tortures auxquelles elle risquait d'être soumise, il espérait qu'elle ait été capturée et non abattue. Pour elle aussi, il ne renoncerait pas et se battrait jusqu'au bout.

Il comprenait enfin que sa vie prenait un sens, à condition de la devoir aux autres.

Le doyen de la Guilde-Mère toussota :

— Il nous faut agir sans tarder et mettre Januel à l'abri. Ici, il n'est plus en sécurité. Je crains que l'intervention du Dragon ne motive l'assaut des soldats impériaux depuis longtemps retardé.

Ses épaules s'avachirent :

— Je n'ai pas su écarter le danger, murmura-t-il. Cette Tour sera bientôt aux mains de l'Empire.

— Vous ne pouvez laisser faire cela, s'écria Januel.

— Non ? Pourtant, il nous incombe de disparaître pour te préserver.

— C'est ridicule !

— Pas que tant que cela, mon enfant. Deux cents phéniciers, fus-sent-ils les meilleurs forgerons d'un empire, ne méritent pas qu'on leur sacrifie un M'Onde. Tu es venu jusqu'ici pour trouver des réponses. Maître Farel t'a avoué l'essentiel : ta vie, Januel, ta vie seule compte plus que tout le reste. Avant toute chose, nous devons nous assurer par la magie du Feu que le Fiel ne coule plus dans tes veines. Ensuite, tu pourras ouvrir ton cœur et apprendre de ton Phénix cette magie à laquelle seuls les plus vieux maîtres ont accès. Cette tâche nous revient et je veux qu'elle soit accomplie au plus vite.

— Puis nous irons en Caladre, ajouta Farel.

— En Caladre, mon maître ? demanda Januel.

— Auprès des moines blancs, tu pourras te cacher et échapper aux Charognards le temps de maîtriser les pouvoirs du Feu. En ce moment même, les Ondes se rassemblent pour t'ouvrir un chemin jusqu'en Caladre.

Le jeune phénicier s'adressa au doyen Lizyen :

— Maître, vous ne pouvez pas laisser l'Église pénétrer ici. Au

moins, tentez de prendre la fuite avec l'aide des Phénix !

— Non. Je refuse d'entraîner les phéniciers sur le chemin périlleux de l'exil. Même sous le joug de l'Église grifféenne, nous serons plus utiles ici en forgeant les armes destinées à lutter contre les Charognards. Nous perdrions notre indépendance mais, au regard de l'Asbeste, nous n'aurons pas failli. Januel, nous sommes à l'aube d'une guerre totale entre la vie et la mort. Peu importent nos traditions... Il n'y a plus de phéniciers ni de prêtres grifféens. Il y a des hommes et des femmes prêts à s'engager corps et âme pour la survie de ce M'Onde. Agir par fierté serait une grave erreur. Même si mon cœur saigne à l'idée d'ouvrir les portes de cette Tour, je considère que tout ce qui peut être fait pour retarder la Charogne doit être entrepris. Et j'ai l'intime conviction qu'à chaque épée forgée entre ses murs, tu gagneras un peu plus de temps pour parfaire ton enseignement.

Januel se tut. La lucidité du doyen l'impressionnait. Il avait conscience qu'un tel homme ayant consacré sa vie à la guilde prenait une terrible résolution en la livrant à l'Empire. Januel se promit de ne jamais l'oublier et de pouvoir, un jour, faire preuve d'une telle noblesse.

Sur un signe du doyen, les neuf grands maîtres du Feu s'étaient levés pour se regrouper autour de Januel.

— Je t'envie, confia le noble vieillard avec un sourire complice. Porter un Phénix des Origines dans ton cœur... Mais il faut s'assurer que le Fiel ne puisse plus s'emparer de lui.

— Pourtant, on me destine à libérer le Fiel...

— C'est juste, mais pas avec ce Phénix. Celui-ci doit devenir ton plus précieux allié, celui par qui tu apprendras l'art du Feu. Pour cette raison, il doit être pur. Absolument pur.

Retranchée dans la pénombre, l'Onde qui avait été Farel suivait avec intérêt le lent ballet des maîtres du Feu autour du disciple. Ils formèrent un cercle, mains jointes, et commencèrent à murmurer une litanie aux accents gutturaux. D'origine caladrienne, cet exorcisme puisait aux sources du Feu. Les fondateurs de la guilde, ceux-là même qui avaient rédigé l'Asbeste,

s'étaient prémunis des dangers du Fiel grâce à ce rituel inspiré de la magie des moines blancs de Caladre. Seuls des maîtres du Feu pouvaient le pratiquer sans danger.

Leurs mains s'enflammèrent brutalement. Des feux follets s'échappèrent de leurs doigts scellés pour composer d'étroites colonnes de feu. Elles s'élèvèrent puis s'inclinèrent lentement au-dessus de Januel pour former les cintres étincelants d'une voûte. Au centre, Januel leva les yeux et vit un nouveau pilier d'un rouge sombre se former dans l'axe de son corps et descendre vers lui. En modulant leur incantation, les maîtres guidèrent la colonne jusqu'à la tête du phénicien.

La douleur explosa dans son esprit. Il poussa un cri rauque qui venait du fond de ses entrailles et s'arqua brusquement en arrière, les muscles raidis par la souffrance. Puis sa conscience se fragmenta et se fondit dans l'architecture de feu, afin que les maîtres la dépècent et y traquent le Fiel dans les moindres recoins. La lame d'une dague portée au rouge grattait l'intérieur de son crâne. Des larmes brûlantes coulèrent sur ses joues lorsque la colonne sortit son cœur. Pour le Phénix, une porte s'ouvrit sur les neuf consciences des maîtres du Feu. Le rituel commandait au Féal de s'y soumettre et de s'engouffrer à son tour dans l'ossature de flammes pour y être purifié. Il obéit, guidé par l'antique litanie qui s'échappait des lèvres craquelées des phéniciens.

Concentrés sur le rituel, les maîtres du Feu ne virent pas le fin lainage des tapisseries couvrant les murs s'user instantanément et se changer en poussière. Seul Farel perçut soudain une variation de l'atmosphère, une brise glacée souffler dans la pièce, comme si l'unique lucarne qui donnait sur l'extérieur venait de s'ouvrir. Les veinules qui scintillaient dans le corps transparent de l'Onde prirent une teinte violacée lorsque la table en chêne sembla à son tour vieillir en une poignée de secondes. Le bois se craquela, les pieds se fissurèrent et s'affaissèrent brutalement. Les murs eux-mêmes se noircirent et, des profondeurs du royaume des morts, monta l'odeur indicible de la Charogne.

Pétrifié, le spectre vit distinctement des silhouettes noirâtres se matérialiser dans le sillage de la Sombre Sente qui envahissait la Salle du Conseil. Les formes, encore floues, semblaient se mouvoir derrière un linceul et, alors que les maîtres phéniciers prenaient soudain conscience de leur présence, elles s'incarnèrent dans le M'Onde.

Au nombre de douze, les Charognards surgirent à la lueur des arcs de feu soutenus par les dignitaires de la guilde. Sous un capuchon osseux qui naissait dans le prolongement de leurs épaules, on devinait une face longiligne, des traits d'obsidienne où brillaient de petits yeux verdâtres enfouis dans des orbites tuméfiées. Leurs bras aux veines gonflées jaillissaient de leurs armures semblables à des carapaces d'insecte et leurs poitrines couturées étaient nues. Sur leur chair en décomposition pendaient des haillons de peau humaine grouillant de vermine. Ils traînaient en silence leurs corps nécrosés sur le sol de la salle et serraient dans leurs mains de longs poignards aux lames ravagées par la rouille.

À la merci des maîtres du Feu qui fouillaient son âme, Januel sentit l'odeur pestilentielle des Charognards agresser ses narines et se débattit aussitôt pour s'arracher à la colonne de flammes qui le crucifiait. La panique qui le saisit se répercuta dans la voûte de feu. Les cintres ployèrent et les maîtres phéniciers, pris au piège de leur propre rituel, engagèrent toute leur volonté pour empêcher l'édifice de s'écrouler. Si la voûte cédait, ils mourraient.

Januel devina que les maîtres étaient sans défense, forcés de soutenir le rituel jusqu'à sa fin, sous peine de voir leurs esprits s'éparpiller avec les flammes qui formaient la voûte. Il comprit aussi qu'il les condamnerait à mort s'il rompait l'enchantement. Son corps était la clé de l'édifice.

La gorge sèche, il hurla lorsque le premier Charognard se coula derrière un maître du Feu et, d'un mouvement souple, lui ouvrit la gorge d'une oreille à l'autre. Sa mort fit trembler la voûte tout entière. La disparition brutale de sa conscience projeta dans la pièce des flammes incontrôlées qui se tordirent sur le sol

avant de s'éteindre.

D'autres Charognards imitèrent le premier et se glissèrent dans le dos des phéniciers avec des murmures sinistres. En proie à un terrible dilemme, Januel hésitait à briser le rituel lorsqu'une voix éraillée surgit de l'ombre :

— Patience, ordonna-t-elle aux Charognards qui dessinaient déjà le cou des autres maîtres de la pointe de leurs poignards.

Anéanti, le fantôme de Farel fixait le nouvel arrivant sans parvenir à croire ce qu'il voyait. Ces traits qui s'esquissaient sous le capuchon du Charognard lui étaient familiers...

Chapitre 27

Dans un silence irréel, la créature se porta à hauteur de Januel. Il le contourna et posa la tête au creux de son épaule :

— Mon ami Januel, marmonna-t-il en posant un ongle crochu sur sa pomme d'Adam.

Le phénicien étouffa le cri qui montait dans sa gorge.
Sildinn.

— Je suis si heureux de te revoir, ajouta ce dernier. Voilà si long-temps que j'attendais ce moment.

Januel songeait à la dernière image qu'il avait gardée de son camarade d'études alors qu'il s'éloignait en compagnie de maître Dirio. Il refusait désespérément de l'accorder à cette voix d'outre-tombe et à cette haleine atroce.

— Je sais, j'ai changé... ricana Sildinn. Mais à quoi bon séduire quand on est mort, n'est-ce pas ? On obtient bien plus en inspirant la peur.

— Sildinn... murmura Januel, comme si la simple évocation de son nom pouvait chasser le Charognard et rappeler l'ami de Sédénie à sa place.

— Ne crains rien, je suis seulement venu te chercher.

— Écoute, je n'irai nulle part.

— Détrompe-toi. Et... regarde-moi. Vas-tu me juger à ce corps grotesque qui m'embarrasse ? Non, parce que tu es Januel le phénicien et que tu as appris à voir au-delà des apparences, n'est-ce pas ?

Sa joue effleura celle de Januel qui tressaillit à son contact glacé :

— Que vois-tu au-delà de cette chair pourrissante ? susurra-t-

il. Ton meilleur ami. Le plus doux, le plus fidèle des amis. Je veux que tu comprennes notre combat, Januel. Je veux sincèrement que tu distingues le véritable horizon de la mort. Crois-tu que les Charognards ne sont que des bêtes, des créatures assoiffées de sang et privées d'intelligence ? Non, bien sûr. Alors, quelle est la différence entre toi et moi ? Je mène, moi aussi, un combat pour la vie, pour notre survie... Ne dis rien. Je ne mens pas, Januel, je te parle d'un royaume où la mort n'existe plus puisque nous sommes éternels. C'est un étrange paradoxe, mais tu n'as pas le droit de nous juger à cette horrible carcasse qui nous tient lieu de corps. Reconnais que notre lutte est juste...

— Non, cracha le phénicien.

— Pourquoi ? Tu réagis sans chercher à comprendre, parce que tu as peur de la mort, parce que tu es persuadé qu'elle t'arrachera à ta misérable existence. C'est tout le contraire, Januel. La vie, la seule qui vaille la peine d'être vécue, commence aux frontières de la Charogne. Avec nous, tu ne souffriras plus, tu seras... immortel.

— Vous êtes des conquérants aveugles, répondit Januel, vous ne laissez à personne le choix de la vie, je veux dire, cette vie-là, dans ce M'Onde...

— C'est un passage obligé, une simple étape, répliqua Sildinn d'un ton irrité. Après, lorsque ce M'Onde sera sous l'emprise de la Charogne, la question ne se posera plus.

— Mais elle se pose maintenant et ce que je vois, moi, c'est une armée sans pitié, ivre de haine et qui n'a qu'un seul but : asservir les royaumes pour les plier à la volonté de la Charogne. Peut-être as-tu raison sur le fond. Peut-être l'éternité, même dans la mort, pourrait-elle nous conduire vers la sagesse... mais je n'y crois pas. Pas un seul instant.

— Tu refuses donc de donner un sens à ta mort ?

— Je refuse d'admettre que ton combat est juste. S'il l'était, vous ne seriez pas obligés de tuer pour nous en convaincre.

— Alors tu ne me laisses pas le choix, cher condisciple...

Januel prit sa décision à ce moment précis. Au travers des

arcs de feu, son esprit posa une question aux maîtres survivants et tous lui répondirent par l'affirmative. Sildinn n'entendit pas leurs adieux crépiter dans les flammes ni l'âme du Phénix se répandre dans les colonnes enflammées.

Le phénicien rompit finalement le silence :

— Tu n'as fait qu'une seule erreur, Sildinn. À présent, je ne suis plus un disciple.

Januel s'arracha d'un mouvement brusque au pilier écarlate qui transperçait son corps. Les maîtres vacillèrent et s'écroulèrent dans la moisissure qui couvrait le sol de la Salle du Conseil. Un coup de tonnerre assourdissant fit vibrer la salle et tous ses occupants jusqu'au tréfonds de leurs entrailles. Ils offraient leurs vies pour que Januel et le Phénix des Origines héritent du pouvoir qu'ils avaient investi dans la magie du rituel. Les arcs perdirent leur rigidité et se délitèrent le long des parois.

Sildinn poussa un cri déchirant et bondit en arrière, sentant que le cataclysme était proche. Les Charognards, étourdis, tentèrent péniblement de se rassembler pour la curée. En vain... Le parterre dallé se mit à trembler. Un rideau de poussière commença à s'écouler des jointures entre les pierres de la Tour. Dans l'atmosphère électrisée, des volutes luminescentes se matérialisaient peu à peu en un ballet étourdissant. L'ampleur du grondement atteignit son paroxysme en quelques secondes.

Un gigantesque brasier emplit la Salle du Conseil dans une déflagration extraordinaire.

Au centre du tourbillon, une lumière blanche et éclatante irradiait de Januel. La roche atteignit son point de fusion. Les maîtres de la guilde tombèrent en cendres, balayés d'un coup par la tourmente. Le jeune phénicien se mit à hurler, l'air exhalé par ses poumons s'embrasant à son tour.

Soufflés par la puissance incommensurable du Phénix des Origines, les Charognards s'enflammèrent tels des pantins de lin noir. Leurs faces d'obsidienne coulèrent comme de la cire et, bientôt, il ne resta plus d'eux que des momies noirâtres et calcinées.

Sildinn se recroquevilla, ses doigts plongèrent dans le sol incandescent. Une aura verdâtre l'entourait, semblant le protéger de la destruction.

Crachée par cent volcans en furie, la tempête se condensa en une sphère brûlante, un soleil miniature gravitant autour de Januel. Tournant de plus en plus vite, il finit par le percuter en pleine poitrine. Une fraction de la puissance libérée à cet instant aurait suffi à détruire un bataillon de soldats en armure. Le phénicien parut juste assommé.

Le silence revint. La salle était vidée de tout mobilier, consumé par le feu purificateur. Seule subsistait une parcelle de vie. Le spectre de Farel se pencha au-dessus de son disciple :

— Januel, réveille-toi ! Le combat n'est pas terminé !

Une ombre menaçante grandit sur le corps inanimé. Sildinn avait survécu et s'approchait de sa proie. Il était l'incarnation de la Charogne et ne comptait pas revenir dans le royaume des morts sans avoir pleinement accompli sa mission. Cette promesse l'avait sauvé. La volonté de l'ombre était venue à bout du pouvoir du Phénix des Origines. Maintenant, il savourait sa victoire, brandissant sa lame d'onyx.

Avec un mouvement fluide, un éclair noir s'abattit sur Januel.

À quelques pouces de sa gorge, l'épée fut stoppée net. Toute la détermination de Farel s'était concentrée sur le tranchant afin de le bloquer.

— Pauvre spectre, ragea Sildinn, tu ne m'arrêteras pas bien long-temps. Tes pouvoirs t'abandonnent, vieil homme !

D'une main battant l'air, le Charognard tenta de dissiper l'apparition nacrée. Le maître lutta pour conserver son intégrité. Le simple contact avec une créature de la Charogne drainait son énergie et l'épuisait. L'arme de Sildinn était libre à nouveau.

Januel ouvrit les yeux et vit son ennemi penché sur lui, les bras tendus, prêt à l'abattre. Se souvenant des techniques de combat enseignées par Scende, il roula sur le côté, tirant son cimeterre en une fraction de seconde. Une fois sur ses jambes, il se mit en garde.

— Te voilà de retour parmi nous, ironisa le guerrier noir. Je n'en prendrai que plus de plaisir à te détruire...

— Méfie-toi, Sildinn, tu es bien trop confiant.

Pourtant, Januel se sentait faible. En dépit de ce qu'il était devenu, Januel hésitait encore à lancer une attaque vers celui qu'il avait tant admiré, celui à qui il croyait être lié par une amitié indéfectible. Il essayait d'afficher l'image d'un combattant en pleine possession de ses moyens, pourtant il cherchait du regard une échappatoire. Son adversaire, au contraire, avait récupéré toutes ses facultés et peut-être même plus... Il avançait vers lui, ses oripeaux noircis fendant l'air comme les ailes d'un rapace fondant sur sa proie.

Januel avisa l'ouverture sur sa droite et la volée de marches qui montaient vers le sommet de la Tour. Il s'y engouffra, grimpant l'escalier quatre à quatre. Il sentait le danger sur ses talons. Une bête fauve était lâchée à sa poursuite, gravissant les blocs de pierre en s'aidant des mains, lacérant les murs. Le fantôme de Farel dansait devant ses yeux, lui intimant de faire demi-tour :

— Pourquoi fuis-tu ton destin ? hurlait-il. Tu t'engages sur une voie sans retour. Il n'y a rien là-haut qui pourra te protéger !

Januel maudit sa lâcheté, mais il devait gagner du temps pour réfléchir. Derrière lui, un rire dément s'éleva du couloir étroit.

— Où cours-tu comme ça ? railla l'écho de Sildinn. Pourquoi ton fameux Phénix ne m'a-t-il pas détruit ? Pourquoi ? Peut-être n'est-ce qu'une chimère, Januel ! Tu m'entends, pleutre ?

Le phénicien déboucha comme une flèche sur une terrasse circulaire, cernée de créneaux rouges. Il n'y avait plus de fuite possible. La plateforme surplombait le sol de deux cents coudées. En pleine lumière, l'image de Farel était encore plus pâle, presque maladive.

— Le voilà, souffla le maître, rappelle-toi les passes d'armes de Scende. Rappelle-toi le Phénix !

Sildinn surgit d'un bond. Campé comme un aigle d'ébène. Un

sourire sardonique effleurait ses lèvres à l'idée d'assouvir sa vengeance et de perpétrer un nouveau carnage.

Januel ne se déroba pas, cette fois. Leurs armes s'entrechoquèrent. Les combattants tournoyaient dans un vacarme d'acier maltraité. Januel semblait le plus expérimenté, mais Sildinn était assurément le plus agile. Il glissait entre les attaques et se servait avec insolence de son environnement. Il grimpait sur le parapet pour dominer son adversaire, tutoyant le vide sans la moindre frayeur. Quand il arrivait à porter ses coups, Januel encaissait avec difficulté. La force du Charognard paraissait décuplée. Des étincelles s'échappaient de sa lame à chaque heurt.

Le jeune phénicien recula pour ramener Sildinn sur un terrain plus équilibré. Dans un large mouvement de balancier, ce dernier fit trébucher son rival. Januel se retrouva à nouveau à terre, une douleur fulgurante lui déchira l'épaule. Heureusement, les écailles de Dragon de son armure avaient évité le pire.

Au moment où il s'attendait à se faire empaler, Farel intervint encore une fois : le spectre apparut entre les opposants et plongea ses mains de brume dans les yeux luisants de l'émissaire des morts. Au prix de cet ultime sacrifice, Sildinn se trouva aveuglé pendant quelques instants.

Le vieux maître venait de faire basculer le combat.

Januel en profita pour plonger son arme au travers du corps du Charognard. La lame s'enfonça dans son ventre avec un bruit mat et resurgit de son dos dans une gerbe de sang noir. Le phénicien compléta son attaque en lacérant sa victime de part en part. Son cimenterre finit par se noyer dans les hardes ténébreuses du démon. Ce dernier tomba à genoux, les yeux fixés sur ses plaies béantes qui vomissaient un sang d'encre.

L'épée d'onyx se brisa en mille morceaux et Sildinn s'écroula, face contre terre, au milieu des esquilles tranchantes.

Januel s'écarta en détournant le regard de la dépouille de son ancien camarade. Une profonde tristesse l'envahit. Épuisé lui aussi par la bataille, Farel n'était plus qu'une ombre blanche aux

côtés de son disciple. Ils attendaient que le cadavre s'en retourne dans l'au-delà. Une Sombre Sente allait sûrement s'ouvrir et engloutir les restes de Sildinn.

Une légère brise commença à balayer le sommet de la Tour de la Guilde-Mère. Il se passait quelque chose d'anormal. Une vague de nuages sombres envahit le ciel. Un orage se préparait à une vitesse prodigieuse. En un rien de temps, la lumière s'était estompée pour laisser place à une noirceur zébrée d'éclairs. Le tonnerre roulait en tous sens et la tempête se concentrat au-dessus de la tête de Januel.

— Qu'arrive-t-il, maître ? dut crier le jeune homme pour couvrir le vacarme de l'ouragan.

— Je ne sais pas ! Je n'ai jamais rien connu de pareil !

Le phénicien avait du mal à tenir en équilibre. Il avait peur d'être emporté par les bourrasques et de verser par-dessus le parapet. Il s'accrocha comme il put aux créneaux. Sa vie ne tenait plus qu'à la détermination qu'il mettait dans sa prise. Ses doigts glissaient inexorablement. Il se sentait aspiré vers le néant, dérapant vers la mort. Au même moment, l'incroyable se produisit : un arc fulgurant frappa le corps démembré de Sildinn, le reliant au cœur de l'orage.

Après un dernier coup de foudre, le cadavre se mit à bouger tout seul. Januel écarquilla les yeux, balayant de sa main valide la pluie qui embuait son regard. Il vit distinctement les morceaux éparpillés du corps de son ancien ami converger pour se reformer. Des appendices de chair putréfiée, tels des lombrics foncés, émergèrent des plaies, vibrants et palpitants. Les tissus se rassemblaient et les blessures se refermaient dans un chuintement de chairs mutilées. Sildinn retrouvait son intégrité. L'éclair avait détruit ses vêtements et son corps nu ressemblait maintenant au cauchemar d'un embaumeur. Sa peau tuméfiée était plus sombre que jamais, d'un gris de cendre...

Le mort-vivant se releva en basculant comme en une chute inversée. Les bras ballants, il se laissait soulever par le souffle puissant de la trombe. Enfin, il ouvrit les yeux et porta un

regard étincelant sur Januel. Dans une nouvelle bourrasque, ce dernier ne put retenir son arme qui s'envola comme un fétu de paille. Il était désespéré. Il lui semblait que le royaume tout entier de la Charogne venait de s'incarner dans ce monstre, lui conférant la force d'un ultime combat. Quel était le pouvoir de cette horreur qui avait été jadis son compagnon le plus fidèle ? La puissance implacable qui émanait de la créature paralysait le phénicien. Même Farel ne pouvait plus rien pour lui ; son spectre luttait pour continuer d'exister. L'énergie maléfique ahurissante que dégageait le Charognard anéantissait les dernières ressources de son esprit. Il allait bientôt disparaître, pour l'éternité.

La bête se jeta au cou de sa victime. La lutte faisait rage, abreuvant la tourmente de la haine qui s'en dégageait. Januel, le haut du corps se balançant au-dessus du gouffre, avait bloqué ses jambes entre deux créneaux. Sildinn le recouvrait, sa main tenaillant la gorge du phénicien. Des filets de sang ruissaient de ses griffes enfoncées dans la chair. L'asphyxie gagnait le jeune homme ; son regard se troublait, dernier sursaut avant la mort. L'odeur putride de son ennemi lui donnait envie de vomir. Si seulement il avait pu... Sa trachée était au bord de la rupture. Les veines de son front palpitaient dans un suprême effort pour irriguer son cerveau.

Sildinn colla son visage en décomposition à celui de Januel. Avec un sourire inhumain, découvrant plusieurs rangées de dents acérées, le démon prononça la sentence :

— Regarde bien, Januel, dit-il d'une voix sépulcrale, voilà comment nous allons détruire le M'Onde !

Il leva sa main libre et ses ongles d'obsidienne se mirent à pousser, formant autant de rasoirs féroces. Il les plongea avec violence dans le torse du phénicien, déchiquetant l'armure-dragon sans difficulté. Januel poussa un hurlement déchirant malgré l'étau qui l'étranglait. Sildinn se fraya un chemin dans sa poitrine et saisit son cœur pour le lui arracher. Le pressant comme un agrume, le sang reflua, provoquant des convulsions dans tous les membres de Januel.

Au moment d'extraire l'organe vital, celui-ci s'embrasait.

Surpris, Sildinn brailla comme un animal blessé. Une flamme jaillit des côtes de Januel et se transmit au bras du Charognard. Il lâcha prise et recula prestement. Il commençait à se consumer comme la mèche d'une lampe à huile. Tentant désespérément d'éteindre l'incendie, il se roula par terre de manière grotesque.

Du torse de Januel émergeait maintenant une arche de feu qui montait à l'assaut des nuages. Ses muscles se relâchaient et il était tout près de tomber. Le brasier prenait lentement la forme d'un oiseau gigantesque qui repoussait la tempête par des cercles de lumière.

Januel fut projeté dans le vide.

Dans sa chute il heurta par deux fois les parois glissantes de la Tour. À quelques coudées du sol, un souffle brûlant le saisit. Des ergots géants, brillants comme l'éclat du soleil, le saisirent avec précaution. Le Phénix des Origines se pencha sur sa prise, courbant son échine flamboyante avec respect. Il remonta, dans un battement d'aile majestueux, jusqu'au sommet de la Tour pour y déposer son nouveau maître, inanimé, avec délicatesse. L'animal fantastique avait une dernière tâche à achever.

Sildinn avait réussi à endiguer sa propre destruction, étouffant le brasier avec ses propres cendres. Avisant le Phénix, il poussa un cri de rage et de désespoir.

— Maudit sois-tu ! Si ce n'est moi, d'autres viendront de la Charogne pour t'anéantir !

À moitié consumé, il eut à peine le temps d'achever sa sentence. Le Phénix le pulvérisa d'un jet de flammes, disséminant son corps en une pluie de scories.

Le silence revint. Januel recouvra ses esprits et s'approcha, bouleversé, du Phénix qui lissait son plumage ardent. D'un geste mal assuré, il flattta le col de la prodigieuse créature. Il ne ressentit aucune brûlure, simplement le contact avec une douce chaleur, la palpitation de la vie. L'envergure impressionnante de l'oiseau de feu recouvrait toute une partie de la terrasse. Januel sourit, savourant cet instant magique. Il faisait enfin face à la chose qu'il

admirait le plus au M'Onde, le Féal le plus puissant, le plus beau qu'il eût jamais rencontré et qui se laissait maintenant caresser comme un cheval bien dressé.

Hésitant à interrompre ce moment de grâce, Farel réapparut dans le dos de son disciple.

— Nous devrions partir, chuchota-t-il.

— N'est-il pas incroyable ? demanda le phénicien qui ne se lassait pas de la contemplation du Phénix.

— Ils ont bien failli le détruire...

Januel sourit et dit :

— Aucune braise ne mérite de s'éteindre, mon maître.

Table

Prologue	6
Chapitre premier	13
Chapitre 2	23
Chapitre 3	31
Chapitre 4	40
Chapitre 5	54
Chapitre 6	63
Chapitre 7	70
Chapitre 8	79
Chapitre 9	89
Chapitre 10	101
Chapitre 11	109
Chapitre 12	118
Chapitre 13	129
Chapitre 14	140
Chapitre 15	147
Chapitre 16	154
Chapitre 17	161
Chapitre 18	172
Chapitre 19	178
Chapitre 20	192
Chapitre 21	208
Chapitre 22	214
Chapitre 23	224
Chapitre 24	236
Chapitre 25	248
Chapitre 26	256
Chapitre 27	264